

BULLETIN D'INFORMATION

26ème année - n°84

Mai 2008

S
O
C
I
É
T
É

d
e
s

É
T
U
D
E
S

Sommaire

Éditorial

Contributions

- Emmanuel Roblès, « Albert Camus,
prix Nobel de littérature » p. 3
- Arnaud Corbic : « Voyages en Italie d'Albert Camus » p. 9
- Neil Foxlee : « Une approche multi-contextualiste de
"La nouvelle culture méditerranéenne" » p.16
- Marcelle Mahasela : « Albert Camus et René Char,
frères de planète » p.21
- Waël Rabadi : « *L'Étranger* face à la critique arabe » p.31

Manifestations camusiennes

Journées d'études de Gainesville (8-9 février 2008) p.36

Vie de la SEC : les nouveaux adhérents ; la section japonaise ;
appels à contribution et à communication p.39

Comptes rendus : *Pierre-Louis Rey commente Le Premier
Homme. Hamid Nacer-Khodja, Sénac chez Charlot.
A. Camus in the 21th century*, par C. Margerisson,
M. Orme et L. Lincoln. p.44

Sur Camus

Publications. Dans la presse. Au théâtre. p.46

Disparitions : Mostefa Lacheraf – Jacques Brosse p.50

CAMUSIENNES

ÉDITORIAL

Chers amis,

Après les nombreuses manifestations du dernier semestre 2007 à l'occasion du cinquantenaire du prix Nobel, ce premier semestre 2008 est celui des consolidations : nous nous donnons les moyens de poursuivre notre action pour faire entendre la voix de Camus, pour permettre à un public de plus en plus large de (re)découvrir son œuvre.

Les textes de Camus – « Misère de la Kabylie », les éditoriaux de *Combat*, pour ne citer que ceux-là parmi tous ceux où il réclame la justice – résonnent haut et fort dans un monde qui, pour le moins, laisse sévir la famine. On (re)lit *L'Homme révolté* ; on en mesure la lucidité et on comprend mieux pourquoi il a été occulté dans beaucoup de pays. L'exigeante pensée de Camus apparaît comme nécessaire à l'heure de la parole frelatée, et au moment où viennent de se taire quelques-unes des grandes voix du XX^e siècle : Aimé Césaire, Germaine Tillion. Le prochain numéro du Bulletin reviendra sur celle-ci : amicalement complices, elle et Camus ont été compagnons de lutte ; et un camusien ne peut que s'incliner devant cette grande dame qui ne s'est jamais résignée au scandale.

Pour la SEC, la tâche est immense. Certes, un peu partout, des camusiens travaillent ; ils lancent des projets pour 2010, quarantième anniversaire de la mort de Camus, à Paris, en Angleterre, en Allemagne, en Argentine... Avant cela, on aura joué Camus (*Les Justes* à Boulogne-Billancourt cet automne, par exemple). Dès cet automne, la parution des deux derniers volumes de la Pléiade mettra l'ensemble de l'œuvre sous les feux de l'actualité et à la disposition du public. Plus que jamais, la SEC doit se faire l'écho de cette abondante actualité camusienne. Pour cela, elle se dote de moyens : le Bulletin va évoluer ; le nouveau site web sera opérationnel à la fin de l'été ; un dépliant de présentation est en cours de fabrication. Le Conseil d'administration va faire le point sur tout cela le 31 mai, de manière que l'**Assemblée générale du 4 octobre 2008** puisse se prononcer sur les orientations futures de la SEC.

Mais rien ne peut se faire sans l'ensemble des adhérents. Envoyez-nous des informations sur vos travaux, vos projets, vos publications ; sur les manifestations camusiennes dont vous entendez parler. Envoyez-nous des comptes rendus, des coups de cœur, des points de vue, des articles ; ils seront toujours les bienvenus (même si, pour les articles, il pourra arriver que le comité de lecture vous y propose quelques aménagements). Parlez de Camus autour de vous ; parlez aussi de la SEC ; elle a besoin de nouveaux adhérents, pour leur cotisation, bien sûr, mais surtout pour leur dynamisme. Nous comptons sur vous !

Amicalement,

Agnès SPIQUEL

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE À PARIS LE SAMEDI 4 OCTOBRE 2008 DE 10 H A 18 H

CONTRIBUTIONS

Albert Camus prix Nobel de littérature, par Emmanuel Roblès

Parfois signalé dans les bibliographies, ce texte d'Emmanuel Roblès, qui paraît au lendemain de l'attribution du Prix Nobel de littérature à Albert Camus, reste méconnu. Il est extrait du n° 52 daté novembre-décembre 1957 de la revue Algeria publiée par l'Office algérien d'action économique et touristique, connu aussi sous son sigle d'OFALAC. La revue comprenait toujours un ou plusieurs articles à caractère culturel, littéraire ou artistique ; Mouloud Feraoun, Gabriel Audisio, Emmanuel Roblès y ont notamment participé. Outre l'intérêt historique que présente cet article, il est frappant d'y constater qu'Emmanuel Roblès trace de son ami Albert Camus le portrait le plus complet possible, citant notamment des textes parus dans Alger républicain, qui n'étaient pas accessibles à l'époque aux lecteurs de Camus, et qu'il insiste avec vigueur sur cette jeunesse et genèse algéroise. Il s'agit du premier d'une longue série de textes qu'Emmanuel Roblès consacra explicitement à Camus : dans les années qui suivirent immédiatement, il donna quelques mois plus tard, du vivant de Camus, en 1959, une préface au livre d'Henry Bonnier¹ et participa aux deux numéros d'hommage à la mort de Camus que lui consacrèrent la revue Simoun à Oran et la N.R.F. à Paris. Emmanuel Roblès contribua aussi en 1964 au volume de la collection « Génies et réalités » consacré à Camus. En 1988, il livra sous forme d'une plaquette parue à Philadelphie aux États Unis ses souvenirs sur « Albert Camus et la trêve civile » qui seront repris ultérieurement dans un volume. Le livre Camus frère de soleil, souvenirs, dernier hommage, qu'Emmanuel Roblès lui avait entièrement consacré, parut l'année même de sa mort en 1995. Camus, de son côté, quelques mois avant sa disparition, avait salué « Notre ami Roblès » dans le numéro de la revue Simoun paru en 1959. Pour l'un comme pour l'autre l'amitié avait un prix inestimable. Que Jacqueline Macek-Roblès, qui a immédiatement accueilli avec une amicale bienveillance ce projet de réédition, trouve ici nos remerciements et l'expression de la fidélité de la Société des études camusiennes.

Guy Basset

« Oui, je suis content. Content de savoir que le Prix Nobel est allé à un grand écrivain français et qu'un des esprits qui fut le plus discuté dans son pays reçoit aujourd'hui la consécration mondiale qu'il mérite. Car il la mérite et il faut le dire... Si les grandes œuvres s'imposent parfois à leur temps par les idées qu'elles véhiculent, c'est par leur art qu'elles survivent. Les plus grandes philosophies peuvent vieillir, mais le style demeure. Et dans un temps où ces vérités s'estompent, où il arrive que l'artiste ait quelquefois honte de son art, c'est une bonne, une excellente chose qu'un grand artiste soit aujourd'hui honoré pour ce qu'il est. »²

Ces lignes sont d'Albert Camus. Et elles concernent André Gide. Elles datent en effet de 1947 et je les emprunte à l'interview que Camus m'accorda pour Radio-Algérie le jour même où Gide devenait lauréat du Nobel. Comme chaque année, Albert Camus était venu à Alger pour passer quelques semaines auprès de sa famille et de ses amis. Cette déclaration par laquelle il ouvrit notre entretien devant le micro, je n'ai aucune peine à la lui retourner mot pour mot.

Le Prix Nobel a en effet couronné cette année l'un des témoins les plus lucides et les plus courageux de ce temps, l'un des esprits les plus libres aussi, assoiffé de vérité et de justice. Et par vérité et justice, il est clair que Camus ne conçoit ni les vertus confortables des « bonnes âmes », ni le cynisme de ceux pour qui la fin prime les moyens, ni, moins encore, cette ardeur des fanatiques qui donnent aux mots le sens de leur passion.

¹ Henry Bonnier, *Albert Camus et la force d'être*, Lyon, Vitte 1959.

² (Repris dans la notice de Roger Quilliot, « André Gide et Camus », in Albert Camus, *Essais*, Paris, Gallimard, 1965, Bibliothèque de la Pléiade, p.1910. cf. également *Bulletin de la Société des études camusiennes*, n° 83, janvier 2008, p.30-31, ndlr)

Sa morale se fonde sur l'attitude que l'homme doit avoir en face de lui-même, sachant qu'il est nu sur cette terre et qu'il mourra un jour.³ Elle se fonde aussi sur un sentiment de solidarité envers les autres hommes. Ainsi, dans notre époque de tourments et d'angoisse qui voit les plus hautes valeurs spirituelles méprisées ou avilies, Camus, tout en dénonçant ce mal qui nous assiège, s'efforce d'exalter notre vie éphémère de créatures abandonnées à elles-mêmes et de prouver ce que cette vie contient de vraie grandeur. C'est le courage et l'orgueil des désespérés qui, hors de toute foi religieuse, affirment leur conception exigeante de l'âme humaine. « Peut-on être un saint sans Dieu ? » dit l'un des personnages de *La Peste*.

Cette interrogation est déjà une réponse au « Si Dieu n'existe pas tout est permis ». Dieu n'a jamais été, dit Camus, et tout n'est pas permis et d'abord ce qui attend à la dignité de l'homme.

On conçoit peut-être combien les positions philosophiques, morales ou politiques d'Albert Camus peuvent lui attirer d'inimitiés. Se dresser contre les persécuteurs n'est pas une garantie d'alliance avec les persécutés qui souvent ont tendance à leur tour à devenir persécuteurs. Ne prenons pas d'exemples trop près de nous. Disons qu'il y a chez Camus un certain héroïsme à vouloir, en toute occasion, dénoncer l'iniquité et le mensonge, le cynisme et la violence, en un mot, se montrer « raisonnable. »

Que peut la raison en face de ceux – les plus nombreux en apparence – que leurs seules passions animent ? Beaucoup, répond Camus, si l'on se montre ferme en toute circonstance, et si l'on refuse de s'abandonner.

Mais, de son propre aveu, Camus est l'un des écrivains les plus solitaires qui soient. Solitaire, bien entendu, comme l'est un franc-tireur, enfoncé tout seul dans la masse ennemie, coupé en fait des siens et néanmoins lié à eux par un immense espoir. Solitaire et solidaire, les deux mots qui terminent l'un des récits de *L'Exil et le royaume*.

Et s'il est vrai que « les philosophies peuvent vieillir » et que – par exemple – l'ère prochaine des engins atomiques et des fusées intercontinentales peut un jour défigurer les valeurs que défend Camus, alors restons assurés que son œuvre demeurera non seulement par sa sincérité et sa noblesse, mais aussi par son style.

Ceux qui ont connu Albert Camus à l'époque où il n'était qu'un jeune homme à peine sorti de l'adolescence se souviennent de ses premiers écrits et de la limpidité de cette prose qui, déjà, semblait intimement accordée à une sorte d'harmonie intérieure.

« *Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux, et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons sur les amas de pierres...* » Nous nous récitons ces phrases dont nous aimions le rythme et la puissance évocatrice. Car elles évoquaient l'Algérie, bien sûr, et non seulement ses paysages, mais celle, plus profonde, que nous portions en nous, qui courait dans notre sang lorsque nous restions étendus sur les plages, ou qui, en face d'une étoile, le soir, dans le ciel glacé, nous invitait à vivre vite, à saisir sans tarder les misérables et magnifiques trésors de ce monde.

Ce sont les premières leçons de Camus : cette joie que peut donner le corps, cette paix qui peut venir à force de retourner l'idée de la mort comme un os hideux.

Ce garçon aux yeux clairs, qui avait connu la maladie et le dénuement, avait déjà affronté des problèmes qui n'étaient encore, pour certains d'entre nous, qu'aspirations confuses ou révoltes sans issue. A l'époque où je l'ai rencontré pour la première fois, en octobre 1937, je venais d'être mobilisé dans un bataillon de l'Air à Blida pour deux ans de service militaire. (Ces deux ans devaient fortement s'étirer !) J'apportai un manuscrit, celui de *L'Action* à Edmond Charlot. Il le donna à lire à Camus. Ce fut le commencement de notre amitié.

J'appris ainsi qu'il s'occupait de théâtre, lui sacrifiait une grande partie de son temps, et vivait dans une chambre absolument nue où un long coffre lui servait à la fois d'armoire et de lit. C'était, certes, par pauvreté

³ « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. » *Le Mythe de Sisyphe*.

mais aussi par une inclination très espagnole à mépriser le superflu et même davantage.

Avant le fameux « Théâtre de l'Équipe », il avait dirigé une autre compagnie plus engagée politiquement : « le Théâtre du Travail. » Il avait monté des pièces comme *Le Prométhée enchaîné*, *Les Bas-Fonds*, et une adaptation du *Temps du mépris* qu'approuva chaleureusement André Malraux. Jouée à Bab-el-Oued, salle Padovani, dans une atmosphère populaire, cette adaptation indiquait chez son auteur, au-delà de sa jeune maîtrise, un sens du tragique qu'il devait porter plus tard dans son propre théâtre.

Dans cette période, il convient de signaler une oeuvre peu connue, inspirée par le soulèvement espagnol de 1934, et intitulée *Révolte dans les Asturies*. (Ce fut aussi, je crois, le premier⁴ ouvrage que publia Edmond Charlot.) Écrite en collaboration (mais la part de Camus y est importante et reconnaissable), elle représentait une tentative intéressante de création collective. Je n'hésite pas à transcrire ce paragraphe de l'avant-propos : « *Essai de création collective, disons-nous. C'est vrai. Sa seule valeur vient de là. Et aussi de ce que, à titre de tentative, il introduit l'action dans un cadre qui ne lui convient guère : le théâtre. Il suffit d'ailleurs que cette action conduise à la mort, comme c'est le cas ici, pour qu'elle touche à une certaine forme de grandeur qui est particulière aux hommes : l'absurdité.* » Dans ces quelques lignes non signées, on aura cependant reconnu l'auteur comme on aura retrouvé en germe une des préoccupations de Camus-dramaturge, celle précisément qu'il a essayé d'illustrer avec *L'État de siège*.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : il existe chez Camus une veine comique qu'attestent par exemple certaines pages de *Noces* (« L'été à Alger ») ou du *Minotaure*. C'est qu'il porte en lui ce double aspect de l'âme méditerranéenne, ce « sol y ombra » des arènes espagnoles. Ils ne me contrediront pas ceux qui se souviennent du Camus qui, dans ces années-là, mettait en scène *L'article 330 de Courteline* et y tenait avec beaucoup de verve, le rôle de La Brige.

À l'époque du « Théâtre de l'Équipe », je m'évadais de ma caserne blidéenne pour assister aux représentations⁵. (Je ne sais plus si c'est pour *Les Frères Karamazoff* – Camus y jouait le personnage d'Ivan – ou pour *la Célestine* que, dans la demi-obscureté de la salle Bordes où le spectacle venait de commencer, je tombai juste à côté de l'officier qui avait refusé ma permission !) J'ai conservé une note de Camus, publiée à propos des représentations du *Baladin du monde occidental*, en avril 1939, et qui définit fort bien l'esprit de cette troupe : « *Une troupe cohérente travaillant dans l'anonymat et le désintéressement à servir de grandes oeuvres dramatiques, c'est la formule du « Théâtre de l'Équipe ». Et cette volonté de pauvreté, mise au service de réalisations artistiques devrait trouver sa récompense dans l'amitié et la fidélité de ses spectateurs. Un théâtre sans vedettes où les comédiens ne saluent pas, où les acteurs sont aussi machinistes, peintres, électriciens, afficheurs et costumiers doit rencontrer toute notre sympathie...* » Ceux qui ont vu Camus « mettre la main à la pâte » et planter les décors lors des festivals d'Angers, ou même remplacer, non sans autorité, un acteur malade, durant quelques soirées, au théâtre des Mathurins pour le *Requiem* de Faulkner, ne savent pas toujours qu'il a effectué à Alger un long et sûr apprentissage.

* * *

Il est temps, à présent, que je parle de Camus journaliste. Dans ces années, qui précédèrent la guerre, il était devenu rédacteur en chef d'un quotidien nouvellement créé. Il s'agissait d'*Alger-Républicain*, première manière, qui disparut en effet en 1939. (Réédité après le débarquement allié, il devint ensuite d'obédience communiste.)

J'avais besoin d'argent, au moins pour payer une chambre louée à l'hôtel Laferrière, en bas de la grande poste, et qui me permettait d'échapper parfois à la promiscuité de la caserne et d'écrire en paix. Pour

⁴ « Non, le deuxième », me dit E.C. qui me rappelle que la pièce ne put être jouée mais que, tirée à cinq cents exemplaires, elle parut en souscription. (Le texte de la pièce était indisponible au moment où écrivait E.R. Il sera réédité par la suite. L'édition originale de *Révolte dans les Asturies* ne comprend pas d'achevé d'imprimer mais est souvent datée de mai 1936, Edmond Charlot a en 1936 et début 1937 édité deux livres sous la bannière « Éditions de Maurétanie », cf. Michel Puche, *Edmond Charlot éditeur*, Pézenas, Domens, 1995, ndlr).

⁵ *Les Karamazoff*; *Le paquebot Tenacity* de Vildrac; *Le retour de l'homme prodigue* de Gide, etc...

cinquante francs par mois, la gérante, une vieille dame hollandaise, grande et majestueuse, m'accordait une salle de bains désaffectée, meublée d'un lit de camp et d'une table de toilette. Cela me suffisait. Je travaillais, à l'époque, à un roman que Camus m'avait commandé pour être publié en feuilleton dans *Alger-Républicain*⁶ et je lui remettais aussi deux chroniques par semaine. Je le voyais donc assez fréquemment, au premier étage de la rue Koechlin, au bout d'une enfilade de vastes compartiments déserts. Le prix de ces chroniques me permettait de payer mon loyer et de sauvegarder mes quelques heures de liberté et de silence.

Malgré sa santé encore déficiente⁷, Camus menait de front de multiples activités. Il y avait le théâtre, la revue *Rivages* (qui, interrompue par la guerre, n'eut que deux numéros. Un troisième resta sur le marbre), ses reportages en Kabylie et ailleurs, ses lectures de manuscrits pour la jeune maison d'édition fondée par Charlot, etc...

Et il trouvait le temps d'écrire pour lui, de s'échapper vers Tipasa et de se jeter, là-bas, « dans le grand libertinage de la nature et de la mer. »⁸

De sa nouvelle profession de journaliste, il se faisait une très haute idée, ce qui, vous en conviendrez, n'est pas si courant. (Il avait dû auparavant, exercer des métiers plus ou moins conformes à ses goûts lorsque la maladie l'avait contraint d'interrompre ses études.) Avant les éditoriaux de *Combat*, qui prouvèrent que le journalisme politique pouvait ne pas être une basse besogne, Camus donna en Algérie l'exemple d'un informateur et d'un conseiller de l'opinion publique, probe et conscient de ses responsabilités.

Je me souviens de sa campagne passionnée lors d'une élection. Son candidat fut battu. Dans le commentaire qu'il publiait, ensuite, il écrivait du vainqueur : « Et c'est une consolation peut-être platonique de penser que pas un homme parmi nous n'accepterait de serrer ces mains entre lesquelles tant de pouvoirs sont rassemblés. »⁹

Ce fut Camus qui introduisit dans la rédaction des « Faits divers » une nouveauté qui, à l'époque, fit sensation. Désormais, on évita la formule : « M. Durand a renversé, rue d'Isly, le dénommé Mohammed Untel » mais « M. Mohammed Untel. »

D'autres « nuances » de ce genre donnèrent au journal un ton auquel, il faut le dire, nous étions bien peu habitués. C'est que Camus et son équipe avaient comme une prescience de la tragédie qui allait ravager cette terre. Ces très jeunes hommes voyaient avec horreur accourir les nuées noires qui nous cernent aujourd'hui, tandis que des dirigeants, pourtant d'âge mûr, se confinaient égoïstement dans une pensée politique désuète.

Cette même soif de justice qui brûlait Camus, et qui était inséparable de son amour pour sa terre natale, lui a plus tard inspiré les pages émouvantes de son appel de janvier 1956 : « *En ce qui me concerne, disait-il, j'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, j'y ai puisé tout ce que je suis et je n'ai jamais séparé dans mon amitié, aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient. Bien que j'ai connu et partagé les misères qui ne lui manquent pas, elle est restée pour moi la terre du bonheur, de l'énergie et de la création. Et je ne puis me résigner à la voir devenir pour longtemps la terre du malheur et de la haine.* »

⁶ *Place Mahon*, parce qu'il fallait un titre algérien. Ed. Charlot le publia ensuite sous le titre *La Vallée du paradis*. Camus me pressait de le terminer pour assurer la « relève » d'un autre feuilleton : *Le Mystère de la Rue Michelet*, écrit en équipe et non sans certaines vicissitudes. (Roblès est revenu sur cet épisode dans sa contribution « Jeunesse d'Albert Camus », *N.R.F.*, 1er mars 1950, n°87, p.419. Dans un entretien inédit avec Maurice Chavardès, il précise que Camus rédigea le premier papier du feuilleton *Le Mystère...* L'œuvre de Roblès, *Place Mahon*, fut publiée sous le pseudonyme de E. F. Chènes, "traduction approximative" de Roblès, Camus l'introduisit dans *Le Soir républicain* du 7 décembre 1939, "Il inaugurerait ainsi une série de feuilletons exploitant la veine populaire qui, tout compte fait, demeure la seule valable dans le monde absurde des puissants", cf. André Abbou, présentation de *L'Étranger, Œuvres complètes, I, 1931-1944, op. cit.*, p.1248, *ndlr*).

⁷ Suite d'une maladie contractée alors qu'il jouait au foot-ball dans l'équipe des « minimes » au R.U.A.

⁸ *Noces*

⁹ (« Le point de vue ce ceux qui n'ont pas voté », 24 octobre 1938, Albert Camus, *Œuvres complètes, I, 1931-1944*, Paris, Gallimard, 2006, Bibliothèque de la Pléiade, p.580-581. Il s'agit d'un des tout premiers articles signés par Camus, *ndlr*).

Il disait encore : « *Mais il y a une communauté de l'espoir qui justifie notre appel.¹⁰ Cette communauté est assise sur des réalités contre lesquelles nous ne pouvons rien. Sur cette terre sont réunis un million de Français établis depuis un siècle, des millions de musulmans, Arabes et Berbères, installés depuis des siècles, plusieurs communautés religieuses, fortes et vivantes. Ces hommes doivent vivre ensemble à ce carrefour de routes et de races où l'histoire les a placés. Ils le peuvent à la seule condition de faire quelques pas les uns au-devant des autres dans une confrontation libre.* »

Mais il faudrait tout citer. Ceci encore cependant : « *Il n'y a plus de discussion possible* », voilà le cri qui stérilise tout avenir et toute chance de vie. Dès lors, c'est le combat aveugle où le Français décide d'ignorer l'Arabe même s'il sait quelque part en lui-même que sa revendication de dignité est justifiée, et l'Arabe décide d'ignorer le Français même s'il sait quelque part en lui-même que les Français d'Algérie ont droit aussi à la sécurité et à la dignité sur notre terre commune. Enfermé dans sa rancune et sa haine, personne alors ne peut écouter l'autre... »

Je voudrais aussi parler de l'affaire Hodent. Quoique vieille de vingt ans, elle a sa signification encore de nos jours. Donc, le 20 mars 1939, on jugeait Michel Hodent, son magasinier et six manoeuvres arabes, au Tribunal correctionnel de Tiaret. Hodent était accusé d'avoir volé le blé qu'on lui confiait, d'avoir commis des faux en écritures publiques pour justifier ces vols. Lavé de ces accusations, on l'avait de nouveau inculpé d'abus de confiance. Michel Hodent, « *après quatre mois de prisons et deux mois de misère matérielle, attend de ses juges qu'ils consomment l'injustice qui l'écrase ou qu'ils rendent à son innocence l'hommage éclatant que nous exigeons tous.* » Car Camus était sûr de l'innocence de Michel Hodent et dans une étincelante campagne de presse, il dénonça la mauvaise foi des accusateurs. Hodent fut acquitté, ainsi que les autres prévenus. « *Je ne sais pas, écrit ensuite Camus, si cet acquittement est une compensation suffisante à tant de souffrances absurdes et de cruautés inutiles. Mais je sais que cet homme, malgré son énergie, ne peut se passer plus longtemps de paix et de silence... Et au terme de cette longue campagne, devant une justice que nous reconnaissons enfin pour telle, ce ne sont pas des félicitations que nous adresserons à M. Hodent. Il n'en a que faire. Il recouvre aujourd'hui aux yeux du monde une dignité qu'il n'avait jamais perdue.* »¹¹

Cette voix, vous la reconnaissez, c'est celle-là même qui, quelque vingt ans plus tard, se dressait contre l'arrestation d'un autre innocent : Jean de Maisonseul !

* * *

Et si l'on veut, davantage encore, prouver la remarquable unité de coeur et de pensée d'Albert Camus au long de ces vingt années de vie publique, alors citons d'autres textes de jeunesse. N'est-ce pas *L'Étranger* et n'est-ce pas *La Chute* qui sont contenues dans ces deux citations ?

« *Depuis quelques années, on a beaucoup écrit et discuté autour de l'adhésion. Mais tout compte fait, c'est un problème aussi futile que celui de l'immortalité, une affaire qu'un homme règle avec lui-même et sur quoi il ne faut pas juger. On adhère comme on se marie. Et quand il s'agit d'un écrivain, c'est sur son œuvre que l'on peut juger des effets de l'adhésion.* » (à propos de *La Conspiration* de Paul Nizan)¹²

« *Pour ceux qui ont mis leur dernier espoir dans le coeur humain, il est affreux de comprendre que l'homme est quelque chose qui doit mourir. Et s'il est vrai que tout ce qui est grand est sorti de ce sentiment, cela ne peut être une consolation. Car une grande mort n'a jamais valu un bonheur vivant...* » (à propos des

¹⁰ Appel pour une « trêve en faveur des civils innocents », 22 janvier 1956. (cf. *Actuelles III*, in *Essais*, op. cit., p. 991-999, ndlr)

¹¹ (Sur l'affaire Hodent, cf. *Fragments d'un combat, 1938-1940, Alger-Républicain, Le Soir Républicain*, édition établie et présentée par Jacqueline Lévi-Valensi et André Abbou, Paris, Gallimard, 1978, Cahiers Albert Camus 3, p. 363-412, E.R. cite les articles des 19 et 23 mars 1939, cf. *Oeuvres complètes, I, 1931-1944*, op. cit., p. 624 et 630-631, ndlr)

¹² *Le Soir Républicain*, supplément d'*Alger-Républicain*, novembre 1938. (11 novembre 1938, *Oeuvres complètes, I, 1931-1944*, op. cit., p.802, ndlr)

Camarades d'Erich-Maria Remarque)¹³

Si j'ai cédé si souvent la parole à Camus, c'est parce qu'à travers ces réflexions tirées non d'oeuvres élaborées mais d'articles ou de déclarations verbales, on entrevoit déjà comment dans les combats au coude à coude avec d'autres hommes (*Alger-Républicain*, l'Espagne, la résistance, *Combat*, la Hongrie, l'Algérie – sur laquelle il prépare un livre...) il a surmonté le conflit entre la condition absurde de l'homme et la communion possible avec les êtres ; comment, du refus d'une vie qui débouche irrémédiablement sur la mort, il a touché enfin à ce port qu'est le contentement au monde, avec ses misères, ses servitudes et aussi sa magnificence. C'est ce mouvement de conscience qu'on voit se soulever en un élan presque amoureux dans *La Peste* et dans *Les Justes*.

C'est la réplique, enfin assurée, au cri dostoïevskien : « Dieu n'existe pas, mais tout n'est pas permis. » (« Même dans la destruction il y a un ordre, il y a des limites », dit la Dora des *Justes*.)

Ainsi, dans ce temps de nihilisme et de violence, le jury du Prix Nobel a su fort bien distinguer l'œuvre d'un écrivain qui s'oppose lucidement à la folie dont nous mourons ; d'un écrivain qui selon ses forces, mais avec une conviction bouleversante, nous appelle à vivre quand l'époque tout entière nous roule vers la dévastation et le malheur.

Et si l'on considère comme pertinente cette réflexion : « *La littérature est le seul domaine où il arrive que l'honnêteté soit récompensée ; en art, il n'est pas de vraie grandeur sans probité profonde* », alors le cercle est refermé car elle est de Camus lui-même¹⁴ et date de ses vingt ans.

Emmanuel ROBLÈS

Un témoignage de son Excellence Mr l'Ambassadeur Jean-Pierre Masset

À la fin de la guerre d'Algérie, Jean-Pierre Masset, jeune sous-lieutenant à l'époque, se trouva à un petit poste (S.A.U.) dans le quartier Belcourt d'Alger. En fin d'après-midi, au début du mois de mai 1962, on amena au poste un homme d'environ 65 ans, qui venait de recevoir une rafale de mitraillette à la poitrine (4-5 balles) et qui agonisait. J.-P. Masset le fit coucher sur un banc, dans une pièce à côté, et il fit appeler l'ambulance qui ne vint pas, sans en doute en raison des désordres dans les rues. Le lendemain matin, quand l'ambulance arriva, l'homme était déjà mort, depuis la veille en début de soirée. J.-P. Masset fit une prière. Une quinzaine de jours après, un monsieur d'environ 45-50 ans vint le voir et se présenta comme M. Sintès, fils du défunt, officier de la marine marchande sur un bateau qui naviguait entre Alger et Marseille. En remerciant J.-P. Masset, qui lui rapporta les circonstances de ce drame, il dit que le défunt était l'oncle d'Albert Camus¹⁵ et frère de sa mère.

Témoignage recueilli en août 2005 par Evgueni Kouchkine

¹³ (c'est la conclusion de la chronique, cf. *op. cit.*, p. 793, *ndlr*)

¹⁴ A propos d'un essai de Jean Hytier. (sur *André Gide*, paru aux éditions Charlot, cf. *op. cit.*, p.798-799, *ndlr*).

¹⁵ Il s'agit, à l'évidence, de l'oncle Joséphin, que Camus évoque dans *Le Premier Homme* (p. 62, 83 et surtout 112-115) ; voir également dans *Albert Camus, une Vie*, d'Olivier Todd, pp.33-34, 37-38, 118.

VOYAGES EN ITALIE D'ALBERT CAMUS ¹⁶

« Chère Italie où j'aurais tout guéri ¹⁷. »

Albert Camus n'a séjourné en Italie qu'en cinq occasions. Mais, comme en témoignent ses *Carnets*, chacun de ces voyages a été marquant dans la vie et l'œuvre de l'écrivain et l'occasion de nombreuses notes qui dépassent le cadre anecdotique et témoignent de son rapport *intime* avec l'Italie. Ce terme n'est pas trop fort pour qualifier le rapport que Camus entretient avec celle-ci, en particulier avec certaines villes italiennes, lui qui écrit dans *Noces* : « Ce sont souvent des amours secrètes, celles qu'on partage avec une ville ¹⁸. » L'Italie conduit Camus à une réflexion sur lui-même et sur les rapports entre l'art et la vie.

Le premier voyage remonte à l'été 1936. Après un séjour éprouvant et pénible à Prague, sur le chemin du retour, il traverse l'Italie (Venise ¹⁹, Vicence, Vérone) et se sent renaître. La découverte de l'Italie lui inspirera quelques pages pittoresques de son premier ouvrage publié l'année suivante, *L'Envers et l'Endroit*, « essais littéraires » quasi autobiographiques :

J'entre en Italie. Terre faite à mon âme, je reconnais un à un les signes de son approche. Ce sont les premières maisons aux tuiles écailleuses, les premières vignes plaquées contre un mur que le sulfatage a bleui. Ce sont les premiers linges tendus dans les cours, le désordre des choses, le débraillé des hommes. Et le premier cyprès (si grêle et pourtant si droit), le premier olivier, le figuier poussiéreux. Places pleines d'ombres des petites villes italiennes, heures de midi où les pigeons cherchent un abri, lenteur et paresse, l'âme y use ses révoltes. La passion chemine par degrés vers les larmes. Et puis, voici Vicence. [...] Je respire le seul bonheur dont je sois capable – une conscience attentive et amicale. Je me promène tout le jour : de la colline, je descends vers Vicence ou bien je vais plus avant dans la campagne. Chaque être rencontré, chaque odeur de cette rue, tout m'est prétexte pour aimer sans mesure. ²⁰

L'été suivant (du 8 au 15 septembre 1937), il retourne en Italie, initialement pour raison de santé ²¹,

¹⁶ . Cf. *Albert Camus et l'Italie*, Les Rencontres méditerranéennes Albert Camus, Lourmarin, « Écritures du Sud », 2006.

¹⁷ . *Carnets III mars 1951 - décembre 1959*, Paris, Gallimard, 1989, p. 179.

¹⁸ . *Noces (Œuvres complètes I 1931-1944*, édition publiée sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi, Paris, © éditions GALLIMARD, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 117). « Oui, je perds pied. J'apprends qu'il en est des villes comme de certaines femmes, qui vous bousculent et vous écorchent l'âme, et dont on emporte sur tout le corps la chère brûlure, à la fois scandale et délectation » (*Œuvres complètes II 1944-1948*, édition publiée sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi, Paris, © éditions GALLIMARD, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 692).

¹⁹ . Cf. M. MAHASELA, exposition « Les villes d'Albert Camus : architectures, activités, métaphores », cité du livre, Aix-en-Provence, janvier-mai 2007. Comme le rappelle Marcelle Mahasela (responsable du fonds Albert Camus), Camus découvre Venise en compagnie de Simone Hié, sa femme (dont il se séparera définitivement après ce voyage) et de leur ami commun Yves Bourgeois : « À Venise, rêve taillé dans la pierre, la brique et l'eau, Bourgeois les mène au pas de charge place Saint-Marc », précise Olivier Todd (*Albert Camus, une vie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1996, p. 159). La rapidité de la visite, la fatigue due au voyage et le plaisir de retrouver l'Italie ne permettent pas à Camus de remarquer la décrépitude de la ville qu'il notera cependant dans ses *Carnets*, vingt-trois ans plus tard, quand il retournera à Venise en 1959 (du 6 au 13 juillet), au cours d'une tournée où son adaptation des *Possédés* de Dostoïevski sera représentée au théâtre de la Fenice et où il veillera lui-même à la mise en scène : « Cette chaleur molle et brûlante semblait ronger à nu la ville de plus en plus décrépète, la splendeur écaillée des palais, les campi brûlants, les fondations et les pieux d'amarrage moisies, et Venise s'enfonçait un peu plus dans la lagune. [...] Nous attendions, accrochés les uns aux autres, incapables de nous quitter, brûlant aussi, mais avec une sorte de joie interminable et étrange, sur ce bûcher de la beauté » (*Carnets III, op. cit.*, © éditions GALLIMARD, pp. 269-270).

²⁰ . *L'Envers et l'Endroit (Œuvres complètes I, op. cit.*, © éditions GALLIMARD, pp. 60-61).

²¹ . Depuis l'âge de dix-sept ans, Camus est atteint de la tuberculose, conséquence de la misère dont il a souffert dans son enfance après la mort de son père. La maladie lui donne, en même temps que le sentiment tragique qu'il

et se rend à Gênes, Pise et Florence. Lors de ce voyage, le jeune Camus entrevoit son œuvre à venir. Ce séjour lui suggèrera la prose de *Noces*, recueil d'essais lyriques et philosophiques, publié en 1939. Il y célébrera ses « noces » avec le monde méditerranéen. N'oublions pas que Camus est un Français d'Algérie. L'Italie, l'Algérie, mais aussi l'Espagne, et surtout la Grèce à laquelle il se réfère tout au long de son œuvre, se rattachent plus largement à la culture méditerranéenne, c'est-à-dire aux racines profondes de l'écrivain. Ce n'est donc pas fortuit que le dernier des quatre essais qui composent *Noces* ait pour cadre Florence et Fiesole, et pour titre : *Le désert*, une fois évoquée son Algérie natale dans les trois essais qui précèdent. La Toscane invite Camus à s'interroger sur sa révolte personnelle et à se réconcilier avec le monde : « Car enfin je fus heureux à Florence [...] »²² ; « Florence ! Un des seuls lieux d'Europe où j'ai compris qu'au cœur de ma révolte dormait un consentement »²³.

Le désert évoque avec force et beauté son amour viscéral pour les paysages toscans. Comme le fait remarquer François Noudelmann, l'attention au naturel précède les ambitions culturelles²⁴. L'œuvre naît donc dans un second temps, quand l'écrivain écoute et se fait messenger de ce que la nature lui suggère, le « chant de la terre »²⁵. Ciel, couleurs, soleil requièrent le dépouillement pour leur célébration authentique. C'est une fête en plein désert, mais il y faut le dénuement de l'homme « délivré de l'humain »²⁶ qui seul peut pénétrer l'épaisseur de la nature en en préservant le mystère et l'érotisme :

À portée de ma main, au jardin Boboli, pendaient d'énormes kakis dorés dont la chair éclatée laissait passer un sirop épais. De cette colline légère à ces fruits juteux, de la fraternité secrète qui m'accordait au monde à la faim qui me poussait vers la chair orangée au-dessus de ma main, je saisisais le balancement qui mène certains hommes de l'ascèse [les franciscains] à la jouissance et du dépouillement à la profusion dans la volupté²⁷.

En célébrant ainsi ses noces avec la terre, Camus tente d'approcher « cette entente amoureuse »²⁸, qui rappelle à l'homme son enracinement terrestre et ses liens infra-culturels. L'union avec la terre, vécue dans sa dimension charnelle, lui permet de revenir à ses sources et de féconder son existence. Chair et conscience ne sont plus dissociées, mais unies et inscrites « dans le mouvement du monde selon une même parenté »²⁹. *Le corps à corps* amoureux de l'homme et de la terre a pour mode le toucher par lequel le monde se livre. La main « apprend plus qu'elle ne prend ; elle se pose sur les choses et se laisse envahir par le flux de la terre [...]. Camus privilégie cette relation tactile brute, en deçà de tout discours »³⁰, laquelle ouvre directement à l'homme le chemin de ces vérités plurielles, singulières, concrètes et sans transcendance, que sont les réalités terrestres. Car, chez Camus comme chez Nietzsche, il s'agit de ces vérités périssables, sensibles, que la main peut toucher, mais, en aucun cas, d'une vérité abstraite, idéale, éternelle, unique et intangible. Dans le désert, terre de siccité, le soleil brûle tout ce qui fait l'illusion du monde. Comme Nietzsche, Camus a le sens de l'enracinement charnel et se méfie de l'illusion idéaliste. « La main touche le monde et le monde la touche dans ce toucher »³¹. [...] Ce que reçoit la main est aussi ce qu'elle est, chair contre chair. D'où l'accueil des humeurs, des sucres dont les choses regorgent. Le narrateur de *Noces* apprend à goûter ces écoulements »³². Citons encore cette note très sensuelle : « Les roses tardives dans le cloître de

appelle l'absurde, un désir désespéré de vivre, et façonne sa sensibilité.

²² . *Noces* (*Œuvres complètes I, op. cit.* © éditions GALLIMARD), p. 134.

²³ . *Ibid.*, p. 137.

²⁴ . F. NOUDELMAANN, in *Albert Camus et la philosophie*, Paris, PUF, coll. « Thémis Philosophie », 1997, p. 141.

²⁵ . *Noces* (*Œuvres complètes I, op. cit.*), p. 135.

²⁶ . *Ibid.*, p. 133.

²⁷ . *Ibid.*, p. 137.

²⁸ . *Ibid.*, p. 133.

²⁹ . F. NOUDELMAANN, in *Albert Camus et la philosophie, op. cit.*, p. 144.

³⁰ . *Ibid.*, p. 145.

³¹ . Merleau-Ponty parlera des mains à la fois « touchantes et touchées ». Ce « chiasme », déjà présent chez Husserl (*Ideen II*), permet d'appréhender « l'entrelacs » corps humain / « chair du monde ». Dans *Le Visible et l'invisible* et *L'Œil et l'esprit*, il approche ainsi l'énigme du corps : « Un corps humain est là quand, entre voyant et visible, entre touchant et touché, entre un œil et l'autre, entre la main et la main se fait une sorte de recroisement, quand s'allume l'étincelle du sentant-sensible, quand prend ce feu qui ne cessera pas de brûler, jusqu'à ce que tel accident du corps défasse ce que nul accident n'aurait suffi à faire » (*L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964, p. 21).

³² . F. NOUDELMAANN, *op. cit.*, pp. 145-146.

Santa Maria Novella et les femmes, ce dimanche matin dans Florence. Les seins libres, les yeux et les lèvres qui vous laissent avec des battements de cœur, la bouche sèche, et une chaleur aux reins³³. » Citons surtout cette page des *Carnets*, si importante dans l'économie générale de l'œuvre, qui fut rédigée le 15 septembre 1937, et que l'on retrouve dans *Noces* avec quelques variantes³⁴. Cette page se trouve aujourd'hui exposée par les franciscains dans le cloître du couvent San Francesco de Fiesole :

Au cloître de San Francesco à Fiesole, une petite cour bordée d'arcades, gonflée de fleurs rouges, de soleil, d'abeilles jaunes et noires. Dans un coin, un arrosoir vert. Partout, des mouches bourdonnent. Recuit de chaleur, le petit jardin fume doucement. Je suis assis par terre et je pense à ces franciscains dont j'ai vu les cellules tout à l'heure, dont je vois maintenant les inspirations, et je sens bien que, s'ils ont raison, c'est avec moi qu'ils ont raison. Derrière le mur où je m'appuie, je sais qu'il y a la colline qui dévale vers la ville et cette offrande de tout Florence avec ses cyprès. Mais cette splendeur du monde est comme la justification de ces hommes. Je mets tout mon orgueil à croire qu'elle est aussi la mienne et celle de tous les hommes de ma race – qui savent qu'un point extrême de pauvreté rejoint toujours le luxe et la richesse du monde. S'ils se dépouillent, c'est pour une plus grande vie (et non pour une autre vie). C'est le seul sens que je consente à entendre dans le mot « dénuement ». « Être nu » garde toujours un sens de liberté physique et cet accord de la main et des fleurs, cette entente amoureuse de la terre et de l'homme délivré de l'humain, ah, je m'y convertirais bien si elle n'était déjà ma religion.

Aujourd'hui, je me sens libre à l'égard de mon passé et de ce que j'ai perdu. Je ne veux que ce resserrement et cet espace clos – cette lucide et patiente ferveur. Et comme le pain chaud qu'on presse et qu'on fatigue, je veux seulement tenir ma vie entre mes mains, pareil à ces hommes qui ont su renfermer leur vie entre des fleurs et des colonnes. [...] Je puis bien m'arrêter là, trouver enfin le terme d'un an de vie effrénée et surmenée. [...]

Une certaine continuité dans le désespoir finit par engendrer la joie. Et les mêmes hommes qui, à San Francesco, vivent devant les fleurs rouges, ont dans leur cellule le crâne qui nourrit leurs méditations, Florence à leur fenêtre et la mort sur la table. Pour moi, si je me sens à un tournant de ma vie, ce n'est pas à cause de ce que j'ai acquis, mais de ce que j'ai perdu. Je me sens des forces extrêmes et profondes. C'est grâce à elles que je dois vivre comme je l'entends. Si aujourd'hui me trouve si loin de tout, c'est que je n'ai d'autre force que d'aimer et d'admirer. [...] Aujourd'hui n'est pas comme une halte entre oui et non. Mais il est oui et il est non. Non et révolte devant tout ce qui n'est pas les larmes et le soleil. Oui à ma vie dont je sens pour la première fois la promesse à venir. Une année brûlante et désordonnée qui se termine et l'Italie ; l'incertain de l'avenir, mais la liberté absolue à l'égard de mon passé et de moi-même. Là est ma pauvreté et ma richesse unique. C'est comme si je recommençais la partie ; ni plus heureux ni plus malheureux. Mais avec la conscience de mes forces, le mépris de mes vanités, et cette fièvre, lucide, qui me presse en face de mon destin³⁵.

Au cloître de San Francesco à Fiesole, Camus fait l'expérience fondatrice qui lui révèle l'intuition qui est à l'origine de son œuvre : le *consentement originnaire et ultime à l'amour* au sein même de la révolte contre l'absurde. Autrement dit, le oui *originnaire et ultime* à la vie, aux êtres, à la terre, qui assume les deux *non* en un consentement sous-jacent (*l'amour*)³⁶, c'est-à-dire le *non* du monde à l'homme (*l'absurde*) et le *non* de l'homme au monde (*la révolte*)³⁷. Toute la sagesse de vie de Camus se trouve ici exprimée, et la division en cycles ultérieurs – l'absurde, la révolte, l'amour – sera l'explicitation de ce qui était déjà contenu en germe dans ses premiers écrits. Dans l'importante préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit*, écrite en 1958, au moment où il prévoyait un nouveau développement de son œuvre « autour du thème de l'amour³⁸ »,

³³ . *Carnets I mai 1935 - février 1942*, Paris, © éditions GALLIMARD, 1962, p. 73. Cf. *Noces* (*Œuvres complètes I, op. cit.*, p. 132).

³⁴ . Cf. *Noces* (*Œuvres complètes I, op. cit.*, pp. 133-134).

³⁵ . *Carnets I, op. cit.*, © éditions GALLIMARD, pp. 74-78.

³⁶ . Comme chez Nietzsche, le *non* de l'absurde et de la révolte n'infirme pas, pour Camus, le oui *originnaire* à la vie. « Formule de mon bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un but... » (F. NIETZSCHE, *Le Crépuscule des idoles*, trad. H. ALBERT, Paris, GF-Flammarion, 1985, maxime : 44, p. 79).

³⁷ . Cf. André COMTE-SPONVILLE, in *Camus, de l'absurde à l'amour*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2001, p. 33.

³⁸ . Camus lui-même a expliqué à Stockholm, en 1957, comment il avait conçu l'ensemble de son œuvre : « J'avais un plan précis quand j'ai commencé mon œuvre : je voulais d'abord exprimer la négation [ce terme désigne parfois *l'absurde*]. Sous trois formes. Romanesque : ce fut *L'Étranger*. Dramatique : *Caligula*, *Le Malentendu*. Idéologique : *Le Mythe de Sisyphe*. Je n'aurais pu en parler si je ne l'avais vécu ; je n'ai aucune imagination. Mais

Camus écrivait : « [...] relisant *L'Envers et l'Endroit* après tant d'années, pour cette édition, je sais instinctivement devant certaines pages, et malgré les maladroites, que c'est cela. Cela, c'est-à-dire cette vieille femme, une mère silencieuse, la pauvreté, la lumière sur les oliviers d'Italie, l'amour solitaire et peuplé, tout ce qui témoigne, à mes propres yeux, de la vérité³⁹. »

Chez Camus, la pauvreté est donc étroitement liée à l'amour de la terre. En juillet 1955, il écrit : « Mais surtout, surtout, refaire à pied, sac au dos, la route de Monte San Savino à Sienne, longer cette campagne d'olives et de raisins, dont je ressens l'odeur, par ces collines [...], voir alors Sienne surgir dans le soleil couchant [...], y parvenir la nuit, sans argent et seul, dormir près d'une fontaine [...] »⁴⁰. Et Camus de terminer par ce vœu insolite, qui rappelle la manière dont François d'Assise a choisi de mourir à même la terre : « Quand je serai vieux je voudrais qu'il me soit donné de revenir sur cette route de Sienne que rien n'égale au monde, et d'y mourir dans un fossé [...] »⁴¹. Ainsi, la pauvreté n'est pas *d'abord* appréhendée comme privation en son sens négatif. Elle est principalement richesse, en tant que capacité du pauvre, en son existence inabritée, de redécouvrir la réalité du monde et de retrouver la fraternité avec les éléments premiers, l'enracinement profond dans la réalité charnelle. La pauvreté est donc tout à la fois dénuement et richesse – et même excès de richesse –, à condition de préciser que la pauvreté n'est richesse que *parce qu'elle coïncide avec un certain dénuement*, qui expose le pauvre à la jouissance du monde comme à la souffrance de sa gratuité, le faisant passer constamment de la jouissance à la conscience de la mort, tel François d'Assise, appelant encore « frère Soleil⁴² » celui-là même qui lui brûlait les yeux et le rendait quasiment aveugle, au plus loin d'une conception romantique du soleil et de la pauvreté⁴³. À la différence de la misère urbaine, qui fait que la nature cesse d'être le précepteur de l'homme, la pauvreté apparaît chez Camus comme le remède à l'absurde, en tant qu'elle permet à l'homme de retrouver son unité perdue avec le monde et sa vérité charnelle. Dans une conférence à Alger en 1937, le Méditerranéen, Camus, dit admirer cet autre « Méditerranéen, François d'Assise, qui fait du christianisme, tout intérieur et tourmenté, un hymne à la nature et à la joie naïve⁴⁴ ». Bien entendu, Camus fait ici allusion au *Cantique de frère Soleil*. À Fiesole, il s'exclame : « Des millions d'yeux ont contemplé ce paysage, et pour moi il est comme le premier sourire du monde⁴⁵. Il me met hors de moi au sens profond du mot⁴⁶. » On retrouve dans les *Carnets*, puis dans *Noces*, la figure du « Poverello » si cher au peuple italien, lorsque, devant les Giotto de Santa Croce, Camus évoque le « sourire intérieur de saint François, amant de la nature et de la vie [qui] justifie ceux qui ont le goût du bonheur⁴⁷ ». Il s'agit donc, pour Camus, de l'Italie de saint François, de Giotto, mais aussi de Piero della

c'était pour moi, si vous voulez bien, le doute méthodique de Descartes. Je savais que l'on ne peut vivre dans la négation et je l'annonçais dans la préface au *Mythe de Sisyphe* ; je prévoyais le positif [*la révolte*] sous les trois formes encore. Romanesque : *La Peste*. Dramatique : *L'État de siège* et *Les Justes*. Idéologique : *L'Homme révolté*. J'entrevois déjà une troisième couche, autour du thème de l'amour. Ce sont les projets que j'ai en train » (cité par R. QUILLIOT, in *Essais*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 1610). L'œuvre de Camus jette les fondements d'une philosophie de l'homme sans Dieu selon une triple perspective : une manière de concevoir le monde sans Dieu (*l'absurde*) ; une manière d'exister (*la révolte*) ; une manière de se comporter (*l'amour*). Cf. Arnaud CORBIC, *Camus et l'homme sans Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « La nuit surveillée », 2007.

³⁹ . *Œuvres complètes I, op. cit.*, © éditions GALLIMARD, p. 36.

⁴⁰ . *Carnets III, op. cit.*, © éditions GALLIMARD, p. 180.

⁴¹ . *Ibid.*

⁴² . FRANÇOIS D'ASSISE, *Cantique de frère Soleil ou des créatures*, dans *Les Écrits de saint François et de sainte Claire*, trad. D. VORREUX, Paris, Éditions Franciscaines, 6^e édition, 2002, p. 128.

⁴³ . Précisons, toutefois, que, chez Camus, la nature est appréhendée plus comme une mère (dans un rapport de domination sur l'homme) que comme une « sœur » (dans un rapport d'égalité *fraternelle* avec celui-ci) comme chez François d'Assise (« [...] sœur notre mère la Terre » (*ibid.*, p. 129)). En effet, pour ce dernier, c'est le Père, Créateur du ciel et de la terre, qui est Dieu, et non la nature, qui est souvent déifiée chez Camus, étant donné qu'il ne croit pas en Dieu : « Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et de lumière à gros bouillons dans les amas de pierres » (*Noces*, dans *Essais, op. cit.*, p. 105). Cf. A. CORBIC, « Albert Camus e Francesco d'Assisi », in *Frate Francesco*, novembre 2006, pp. 475-480.

⁴⁴ . *Œuvres complètes I, op. cit.*, p. 567. Charles Møller va jusqu'à discerner chez le jeune Camus « une sorte de "franciscanisme laïc", sans Dieu » (Ch. MØLLER, *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, t. 1 : « Silence de Dieu », Paris-Tournai, Casterman, 1956, p. 31).

⁴⁵ . Cf. *Noces (Œuvres complètes I, op. cit.)*, p. 135).

⁴⁶ . *Carnets I, op. cit.* © éditions GALLIMARD, p. 73.

⁴⁷ . *Ibid.*, p. 70. Voir aussi *Noces (Œuvres complètes I, op. cit.)*, p. 133).

Francesca aimé par-dessus tout et dont il ne cessera de suivre les traces lors d'un voyage en 1955. Aux yeux de Camus, l'Italie, terre de l'art, réunit deux types de beauté qui se répondent, la beauté naturelle et la beauté artistique. Camus note dans les *Carnets* : « Ne pas oublier l'Italie et la découverte de l'art⁴⁸. » Mais, pour lui, c'est Florence qui demeure principalement le berceau de l'art italien : « Il faut du temps pour s'apercevoir que les visages des primitifs florentins sont ceux qu'on rencontre tous les jours dans la rue. C'est que nous avons perdu l'habitude de voir l'essentiel d'un visage. Nous ne regardons plus nos contemporains, ne prenant d'eux que ce qui sert à notre orientation (dans tous les sens). Les primitifs ne déforment pas, ils "réalisent"⁴⁹. »

Dix-sept ans plus tard, en 1954, Camus retourne en Italie pour un long voyage (du 24 novembre au 14 décembre), un voyage d'hiver, qui sera interrompu à cause de la fièvre. Camus est invité par l'Association culturelle italienne pour une tournée de conférences à Turin, Gênes, Milan et Rome, intitulées *L'Artiste et son temps*⁵⁰, dont il reprendra les thèmes à Stockholm en 1957 dans ses *Discours de Suède* à l'occasion de la remise du prix Nobel. Lors de ce voyage, il rencontre quelques-unes des grandes figures italiennes, tels le romancier et militant socialiste Ignazio Silone, auquel il avait consacré un article dans *Alger Républicain* à propos de son roman *Le Pain et le vin* (1939), le peintre et écrivain Carlo Levi, auteur du *Christ s'est arrêté à Eboli*, le philosophe et militant anti-fasciste Nicola Chiaromonte, le journaliste et homme de lettres Guido Piovene et le célèbre romancier Alberto Moravia⁵¹. Suite à ce même voyage, quelques semaines plus tard, en mars 1955, il travaillera à l'adaptation théâtrale d'*Un caso clinico* de Dino Buzzati, sous le titre : *Un cas intéressant*.

Ce périple débute donc à Turin par un pèlerinage sur les lieux où Nietzsche a sombré dans la folie. Camus ne peut penser aux larmes du philosophe allemand, qu'il a « toujours aimé d'affection autant que d'admiration⁵² », sans en verser, lui aussi.

Puis il part pour Gênes, ville préférée de Nietzsche :

Longue promenade dans Gênes. Ville fascinante et bien semblable à celle dont je me souvenais⁵³. Les superbes monuments éclatent dans un corset serré de petites rues grouillantes de vie. La beauté, ici, se fait sur place, rayonne dans la vie de tous les jours. Un chanteur, à un coin de rue, improvise sur les scandales de l'actualité. C'est le journal chanté.

Petit cloître de San Matteo. Le vent plaque la pluie en rafales sur les larges feuilles du néflier. Bref instant de bonheur. Il faut maintenant changer de vie.

Soir : départ pour Milan, sous la pluie. Arrivée sous la pluie. Ce que Stendhal a aimé ici est bien mort⁵⁴.

Mais, arrivé à Rome, si Camus se sent « stupidement » ému, c'est à cause de la campagne environnante entrevue le matin. Le Méditerranéen exprime une fois de plus son malaise de vivre dans un pays du Nord : « Je regrette ici les stupides et noires années que j'ai vécues à Paris⁵⁵. » Quelques lignes auparavant, il note : « Déjà des Italiens du train, bientôt ceux de l'hôtel, m'avaient réchauffé le cœur. Peuple que j'ai toujours aimé et qui me fait sentir mon exil dans la perpétuelle mauvaise humeur des Français⁵⁶. » Ce que Camus aime chez les Italiens, c'est leur art de vivre, leur amour de la vie, leur simplicité, au fond, leur sagesse qui consiste à préférer la vie et les personnes aux idées, contrairement aux Français.

Ce voyage coïncide avec une période de crise pour Camus, alors en proie à un profond sentiment de stérilité littéraire : « (Un an que je n'ai pas travaillé, que je n'ai pu travailler alors que dix sujets étaient là, dont je sais qu'ils sont exceptionnels, et que je ne pouvais aborder. Un an ces jours-ci, et je ne suis pas

⁴⁸ . *Carnets III, op. cit.*, p. 179.

⁴⁹ . *Carnets I, op. cit.*, p. 70. Voir aussi *Noces (Œuvres complètes I, op. cit.*, p. 128).

⁵⁰ . Cf. *Quaderni ACI 16* (Turin, Associazione Culturale Italiana, 1955).

⁵¹ . Signalons qu'en mars 1945, Camus avait rencontré Altiero Spinelli, défenseur du fédéralisme européen, à l'occasion de la première conférence fédéraliste dans la France libérée que celui-ci avait animée à Paris.

⁵² . Cf. *Carnets III, op. cit.*, p. 132.

⁵³ . Camus s'était déjà rendu à Gênes en septembre 1937.

⁵⁴ . *Carnets III, op. cit.*, © éditions GALLIMARD, pp. 135-136.

⁵⁵ . *Ibid.*, p. 137.

⁵⁶ . *Ibid.*, p. 132.

devenu fou). On vivrait bien dans ce cloître et cette chambre où Le Tasse est mort⁵⁷. »

De ce séjour, Camus espère à la fois un renouvellement et une pacification intérieurs que lui avait procurés son dernier voyage en Italie, lequel avait joué un rôle essentiel dans l'émergence et la genèse de sa pensée : « Depuis plusieurs jours, joie à la pensée de retrouver l'Italie. Depuis 1938 [1937]⁵⁸, date de mon dernier séjour, je ne l'avais pas revue. [...] Il me semblait que ma jeunesse m'attendait en Italie, et des forces nouvelles, et la lumière perdue⁵⁹. » De fait, à Rome, il retrouve la paix et la sérénité : « [...] puis sur cette admirable colline du Palatin dont rien n'épuise le silence, la paix, monde toujours naissant et toujours parfait, je commençais de me retrouver. [...] sur la via Appia [...], je me sentais, en me promenant, le cœur si plein que la vie aurait pu me quitter alors⁶⁰. »

À Rome, la couleur du ciel lui rappelle son Algérie natale. Il retrouve à la villa Borghèse la « lumière des matins d'Algérie qui coule entre les fines aiguilles de pin et les découpe une à une⁶¹ ». À Naples, il éprouve la même impression : « Arrivée à Naples. Déjeuner à Pozzuoli dans un restaurant qui est le jumeau de Padovani. [...] Tout ce linge claquant qui donne à Naples un air de fête perpétuelle vient après tout de ce que le linge manque et qu'il faut le laver au jour le jour⁶². » Puis, quand il arrive à Paestum, devant le temple de Poséidon, « c'est le ravissement interminable, où tout se tait⁶³ ». Il note : « [...] tout cela dans ma fatigue et mon émotion, me met à deux doigts des larmes. [...] Au matin à Tipasa la rosée sur les ruines. La plus jeune fraîcheur du monde sur ce qu'il a de plus ancien. C'est là ma foi et selon moi le principe de l'art et de la vie. [...] Difficile de m'arracher à ces lieux, les premiers depuis Tipasa où j'ai connu un abandon de tout l'être⁶⁴. »

Lors d'un voyage, en juillet 1955, il éprouvera le même sentiment de paix : « Parme. Et là-bas, même chose. Ici ces petites places que j'ai aimées il y a 20 ans et qui existent toujours, loin de moi. [...] À chaque fois cette paix au cœur. Et pourtant cette fois-ci, continuellement abattu, incapable d'une fraîcheur ou d'une émotion. Et pourtant San Leo⁶⁵ et le cœur s'ouvre sur un silence bienfaisant. Chère Italie où j'aurais tout guéri⁶⁶. »

De ce voyage, citons cette page des *Carnets* – hymne émouvant à l'Italie – où Camus suit les traces de Piero della Francesca. Grâce à ce voyage, il trouvera une nouvelle source d'inspiration pour continuer à créer⁶⁷ :

San Leo – et ce désir de m'y retirer – Faire la liste des endroits où j'ai pensé que je pouvais vivre et mourir. [...] Revenir à San Leo.

*

Urbino. Ces petites villes bien closes, austères, silencieuses, refermées autour de leur perfection. Au cœur des sévères murailles, les personnages indifférents de la "Flagellation" attendent éternellement, devant les anges et la hautaine madone de della Francesca. San Sepolcro⁶⁸. Christ est ressuscité. Et le voici qui se dresse hors du tombeau, farouche militant. Nouvelles fresques de Piero della Francesca. La vallée de San Sepolcro où il faut revenir à la fin d'une vie. Vaste, égale, sous le ciel détendu, elle garde le secret.

Je retrouve la mer, à nouveau, tiède et douce aux muscles.

Le poids de la Ste Croix. Madone del Parto⁶⁹.

⁵⁷ . *Ibid.*, p. 138.

⁵⁸ . Camus se trompe d'année.

⁵⁹ . *Carnets III, op. cit.*, © éditions GALLIMARD, p. 131.

⁶⁰ . *Ibid.*, pp. 137-138.

⁶¹ . *Ibid.*, p. 139.

⁶² . *Ibid.*, p. 142.

⁶³ . *Ibid.*, p. 144.

⁶⁴ . *Ibid.*, pp. 144-145.

⁶⁵ . Bourgade du Montefeltro, dans les Marches, à 589 mètres d'altitude.

⁶⁶ . *Carnets III, op. cit.*, pp. 178-179.

⁶⁷ . « J'ai travaillé, et terminé, dans sa première version, un volume de nouvelles [*L'Exil et le Royaume*] » (Lettre à Jean Grenier du 24 août 1955).

⁶⁸ . San Sepolcro (Arezzo) est la ville natale de Piero della Francesca.

⁶⁹ . Fresque de Piero della Francesca qui se trouve dans la chapelle du cimetière de Monterchi, près de San Sepolcro.

Je voudrais revenir à la fin de ma vie sur le chemin qui descend dans la vallée de San Sepolcro, le descendre lentement, marcher dans la vallée entre les oliviers frêles et les longs cyprès et trouver dans une maison aux murs épais et aux pièces fraîches une chambre nue à l'étroite fenêtre d'où je puisse regarder le soir descendre sur la vallée. Je voudrais retourner au jardin du Prato, à Arezzo, et refaire la promenade du chemin de garde sur la forteresse, un soir, pour voir la nuit s'établir sur cette terre incomparable. Je voudrais... Partout et toujours ce désir de solitude que je ne comprends même pas et qui est comme l'annonce d'une sorte de mort avec le goût du recueillement qui l'accompagne.

Retrouver la Piazza della Signoria à Gubbio et regarder longtemps la vallée sous la pluie. Voir Assise sans touristes ni vespas et écouter sur la place supérieure de S. Francesco les harmonies d'étoiles. Voir Pérouse sans les maisons qu'on construit autour et pouvoir alors regarder les frêles oliviers des collines, un matin frais, sur les bornes de la Porta del Sole.

Mais surtout, surtout, refaire à pied, sac au dos, la route de Monte San Savino à Sienne, longer cette campagne d'olives et de raisins, dont je ressens l'odeur, par ces collines de tuf bleuâtre qui s'étendent jusqu'à l'horizon, voir alors Sienne surgir dans le soleil couchant avec ses minarets, comme une Constantinople de perfection, y parvenir la nuit, sans argent et seul, dormir près d'une fontaine et être le premier sur le Campo en forme de paume, comme une main qui offre ce que l'homme après la Grèce a fait de plus grand.

Oui, je voudrais revoir la place inclinée d'Arezzo, le coquillage du Campo à Sienne, et manger encore à même le cœur des pastèques dans les rues chaudes de Vérone.

Quand je serai vieux je voudrais qu'il me soit donné de revenir sur cette route de Sienne que rien n'égale au monde, et d'y mourir dans un fossé, entouré de la seule bonté de ces Italiens inconnus que j'aime⁷⁰.

Arnaud CORBIC

La Vierge, protectrice des parturientes, y est représentée enceinte.

⁷⁰ . *Carnets III, op. cit.*, © éditions GALLIMARD, pp. 179-180.

Résumé de la thèse de doctorat de Neil FOXLEE

Une approche multi-contextualiste de « La nouvelle culture méditerranéenne ». Une étude de cas dans la méthodologie de l'histoire intellectuelle.⁷¹

Sous la direction de Terry HOPTON - Examineur externe : Peter DUNWOODIE
Soutenue en janvier 2008 à l'Université de Central Lancashire, Preston (Angleterre)

Cette thèse applique une approche multi-contextualiste à « La nouvelle culture méditerranéenne »,⁷² la conférence qu'Albert Camus a faite pour inaugurer une nouvelle Maison de la Culture à Alger en 1937. Texte éphémère qui date du début de sa carrière, la conférence de Camus est généralement envisagée dans le contexte de son œuvre et de sa vie, où on la regarde comme une des premières expressions, soit de son « humanisme méditerranéen », soit de sa mentalité coloniale. Tandis que certains critiques adoptent ensuite une approche centrée sur le texte lui-même, d'autres le mettent dans un contexte discursif : des critiques humanistes l'ont mis dans le contexte des discours français sur la Méditerranée, des critiques postcoloniaux dans le contexte des discours coloniaux sur l'Algérie. En adoptant une approche multi-contextualiste, cependant, cette thèse propose que, pour rendre compte de la conférence de Camus d'une manière adéquate, il faut aussi tenir compte d'autres contextes : notamment les contextes argumentatifs constitués par des débats intellectuels de l'entre-deux-guerres sur la culture et sur les rapports entre l'Orient et l'Occident ; le contexte de la politique contemporaine algérienne ; et le contexte biographique du milieu et de la formation intellectuelle de Camus.

La « méditerranéité » est devenue, ces dernières années, un des thèmes centraux de la critique camusienne. Dans la dernière décennie, il y a eu pas moins de cinq congrès ou colloques internationaux sur Camus et la Méditerranée : deux en Algérie, les autres en France, à Jérusalem et aux États-Unis.⁷³ Ce chiffre n'inclut pas les colloques annuels tenus à Lourmarin par l'Association « Rencontres méditerranéennes Albert Camus », dont le but est non seulement de perpétuer le souvenir de l'écrivain par une meilleure connaissance de son œuvre, mais aussi de « promouvoir toutes les formes de la “culture méditerranéenne” dont l'œuvre d'Albert Camus fait partie intégrante ». ⁷⁴ Les critiques, naturellement, ont fait fréquemment référence à la conférence de Camus en discutant la « méditerranéité » de celui-ci. Jusqu'à présent, cependant, la conférence n'a pas fait l'objet d'une étude à part,⁷⁵ bien qu'elle représente – avec un bref poème sans titre de 1933 (I, 976-8) – un des tout premiers textes que Camus a consacrés à la Méditerranée.

Au cours de ma discussion des contextes divers dans lesquels il faut situer la conférence, j'apporte une quantité considérable de nouvelles preuves *pour éclairer non seulement le texte lui-même et le développement de la pensée de Camus, mais aussi les discours et les débats auxquels la conférence participe. L'autre titre principal à l'originalité de ma thèse est, bien entendu, l'approche multi-contextualiste elle-même, qui est basée sur une synthèse critique de méthodologies courantes dans l'histoire intellectuelle. Dans mon premier chapitre, j'examine l'approche historiciste de l'interprétation textuelle développée à partir des années soixante par l'historien intellectuel britannique Quentin Skinner, et les approches connexes de J.G.A. Pocock et de Reinhart Koselleck, qui portent respectivement sur les discours*

⁷¹ Trad. de « A multi-contextualist approach to Albert Camus's “The new Mediterranean culture” : a case study in intellectual-historical method. »

⁷² « La nouvelle culture méditerranéenne » a été publié dans le premier numéro de *Jeune Méditerranée*, le bulletin de la Maison de la Culture d'Alger, sous la rubrique « La culture indigène ». La réapparition de cette rubrique dans le deuxième numéro du bulletin confirme qu'elle ne faisait pas partie du titre de la conférence.

⁷³ Voir <http://webcamus.free.fr/conferences.html>.

⁷⁴ Voir <http://webcamus.free.fr/rencontresmediterraneennes.html>.

⁷⁵ Je fais exception ici de mes propres articles sur la conférence, qui représentent les premiers fruits des recherches que j'ai menées pour cette thèse. Voir Neil Foxlee, « Mediterranean humanism or colonialism with a human face? Contextualizing Albert Camus' “The new Mediterranean culture” », *Mediterranean Historical Review* 21: 1 (June 2006), 77-97; « “Un manifeste dégradant” comme objet de la polémique camusienne dans “La nouvelle culture méditerranéenne” », *Bulletin d'information de la SEC* 77 (2006), 28-30.

et les concepts fondamentaux (*Grundbegriffe*).⁷⁶ Jusqu'ici les approches de Skinner, de Pocock et (en général) celle de Koselleck n'ont été appliquées qu'à des textes du début de la période moderne ; l'application de ces approches à un texte du 20^e siècle constitue donc un autre aspect de l'originalité de la thèse.

Dans ses écrits théoriques, Skinner rejette non seulement le « textualisme » – le point de vue selon lequel il est suffisant d'étudier le texte lui-même pour comprendre son sens – mais aussi un contextualisme rudimentaire selon lequel le sens du texte est pleinement déterminé par des facteurs économiques, idéologiques et/ou sociaux. Skinner soutient par contre qu'il faut comprendre un texte surtout par rapport à son contexte argumentatif : le contexte de textes antérieurs sur le même sujet. (D'un point de vue littéraire, cette approche rejoint le concept d'intertextualité introduit par Julia Kristeva, basé à son tour sur le concept de dialogisme de Mikhaïl Bakhtine.) En pratique, cependant, malgré son accent théorique sur le contexte argumentatif, Skinner fait référence à d'autres contextes pour guider ses interprétations : non seulement le contexte sociopolitique, mais aussi le contexte biographique, le contexte d'autres écrits de l'auteur et le contexte de la réception. Puisque les différentes parties d'un texte tirent leur signification de contextes différents, je soutiens donc que seule une approche multi-contextualiste peut rendre justice au texte pris comme un tout, évitant non seulement l'abstraction et l'anachronisme inhérents à une approche textualiste, mais aussi le réductivisme inhérent aux approches mono-contextualistes. De ce point de vue, l'approche multi-contextualiste peut être considérée comme une extension de celle de l'édition critique d'un texte, avec le but d'illuminer celui-ci dans toute sa complexité.

La thèse étant en anglais, et les deux traductions existantes de « La nouvelle culture méditerranéenne » étant défectueuses, le deuxième chapitre consiste en une traduction annotée de la conférence.⁷⁷ Dans le troisième chapitre, j'examine les deux approches principales de la conférence, humaniste et postcoloniale. Au niveau d'une lecture immanente, toutes deux éclairent divers aspects du texte, et on peut même les développer jusqu'à un certain point. En fin de compte, cependant, ni l'une ni l'autre n'est satisfaisante. Tandis que l'approche humaniste ne tient pas suffisamment compte du particularisme méditerranéen de la conférence et du contexte colonial dans lequel elle a été écrite, l'approche postcoloniale glisse sur l'accent positif que met Camus sur la Méditerranée comme le point de rencontre entre Occident et Orient, ce qui contredit le point de vue selon lequel la conférence exprimerait une perspective purement eurocentrique et colonialiste. À un autre niveau, des critiques postcoloniaux ont situé la conférence dans le contexte des discours français littéraires sur l'Algérie coloniale, la regardant comme un manifeste pour l'utopisme méditerranéen de la prétendue « École d'Alger », centrée sur Camus et Gabriel Audisio. Cette lecture, cependant, ne tient pas compte du fait que la conférence inaugurerait une institution spécifique, la Maison de la Culture, et de la position de celle-ci et de Camus sur la question coloniale – question que, selon ces critiques, le texte esquive.

Dans le quatrième chapitre, je discute la contextualisation humaniste de la conférence en fonction des discours français sur la Méditerranée. De ce point de vue, on a regardé la conférence comme faisant partie d'une tradition progressiste qui remonte jusqu'aux saint-simoniens des années 1830, et qui a promu une vision utopique de la Méditerranée comme le point de rencontre entre l'Orient et l'Occident.⁷⁸ D'un point de vue postcolonial, cependant, les discours français sur la Méditerranée – de l'invasion de l'Égypte par Bonaparte jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie – sont inextricablement liés au colonialisme français en Afrique du Nord. Un examen critique de cette tradition « progressiste » confirme l'ambiguïté des attitudes exprimées par ses représentants, qui n'ont jamais mis en question la présence française en Algérie.

⁷⁶ Voir Quentin Skinner, *Visions of Politics*, t. 1 *Regarding Method* (Cambridge University Press, 2002) et sa préface à *The Foundations of Modern Political Thought* (Cambridge University Press, 1978), trad. fr. *Les Fondements de la pensée politique moderne* (Albin Michel, 2001). Pour une introduction francophone aux approches de Skinner, de Pocock et de Koselleck, voir Jacques Guilhaumou, « De l'histoire des concepts à l'histoire linguistique des usages conceptuels », *Genèses* 38 : 1 (2000), pp. 105–118, disponible sur <http://www.cairn.info>.

⁷⁷ Je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à Catherine Camus de m'avoir accordé la permission de traduire ce texte.

⁷⁸ Voir Thierry Fabre, « La France et la Méditerranée: généalogies et représentations », in Jean-Claude Izzo et Thierry Fabre, *La Méditerranée française* (Maisonneuve & Larose, 2000), pp. 13-152 ; Émile Témime, *Un rêve méditerranéen: des saint-simoniens aux intellectuels des années trente* (Actes Sud, 2002).

Le cinquième chapitre examine les écrits contemporains sur la Méditerranée de Gabriel Audisio, qui ont exercé une grande influence sur la conférence de Camus. Les articles à ce sujet qu'Audisio a publiés entre les deux tomes de *Jeunesse de la Méditerranée*⁷⁹ permettent de reconstruire le contexte polémique dans lequel il les avait rédigés, et d'identifier le manifeste sur la guerre d'Éthiopie que Camus attaque dans sa conférence comme étant « Pour la défense de l'Occident », rédigé par l'intellectuel de droite Henri Massis. Un examen attentif des textes d'Audisio confirme les similitudes entre les vues de Camus et celles d'Audisio, mais montre aussi des différences significatives entre les deux hommes.

Dans le sixième chapitre, je soutiens que le début et la fin de la conférence en particulier sont des réponses polémiques à Maurras et à « Pour la défense de l'Occident » respectivement. Le manifeste de Massis est discuté dans le contexte d'un débat d'entre-deux-guerres dans lequel des intellectuels de droite et de gauche ont contesté des concepts tels que « culture », « intelligence » et « esprit » – des concepts que Camus lui-même essaie de s'approprier dans la section finale de sa conférence.⁸⁰

Le septième chapitre identifie un débat connexe sur le rapport entre l'Orient et l'Occident comme faisant partie du contexte argumentatif du manifeste de Massis et, en fin de compte, de la conférence de Camus. En 1927, Massis avait publié *Défense de l'Occident*,⁸¹ basé sur des articles par lesquels il avait contribué à ce débat, qui avait atteint son sommet avec un numéro spécial de la revue *Les Cahiers du mois* intitulé « Les Appels de l'Orient ». ⁸² Ce dernier titre était emprunté à un article antérieur de Jean Grenier, écrit sous le pseudonyme « Jean Caves »⁸³ ; d'autres contributions au débat ont été faites par des figures qui ont également influencé le jeune Camus : Audisio, Gide, Malraux (*La Tentation de l'Occident*) et Valéry. Le titre de *Défense de l'Occident* lui-même était vraisemblablement emprunté à un article antérieur de Jean Ballard, directeur de *Cahiers du Sud*.⁸⁴ L'importance de ce débat comme contexte pour la conférence de Camus est confirmée par les références qu'elle fait au rapport entre l'Orient et l'Occident, et spécifiquement à l'Inde, où ses remarques font écho aux écrits de Grenier à ce sujet.⁸⁵

Dans le huitième chapitre, je situe la conférence dans le contexte immédiat de la politique algérienne contemporaine.⁸⁶ Au moment de sa conférence, Camus était membre du parti communiste, et la Maison de la Culture que sa conférence inaugurerait était une organisation du Front Populaire. En attaquant la doctrine de la « latinité » dans ce qui était essentiellement une polémique politico-culturelle antifasciste, Camus engageait une controverse non seulement avec Maurras, mais aussi avec l'exploitation de cette notion par des groupes fascistes en Algérie. Et bien que la conférence ne fasse aucune référence au colonialisme, la Maison de la Culture qu'elle inaugurerait a pris une position pro-musulmane qui s'étendait jusqu'à soutenir la revendication de droits égaux pour la population autochtone. Le deuxième bulletin de la Maison de la Culture d'Alger (dont Camus était le secrétaire général) contenait un « Manifeste d'intellectuels d'Algérie en faveur du projet Viollette », présenté comme une initiative de la Maison, qui considérait le projet comme « une étape dans l'émancipation parlementaire INTEGRALE des musulmans ». ⁸⁷ La critique postcoloniale de la conférence, cependant, ne tient pas compte de ce texte capital.

Le neuvième chapitre situe la conférence dans le contexte de la vie antérieure de Camus et de son développement intellectuel. Commenant par une critique d'une contextualisation biographique qui interprète la conférence de Camus par rapport à son expulsion ultérieure du parti communiste⁸⁸, je démontre

⁷⁹ *Jeunesse de la Méditerranée* (Gallimard, 1935); *Jeunesse de la Méditerranée II : Sel de la mer* (Gallimard, 1936).

⁸⁰ Cf. mon article « “Un manifeste dégradant”... ».

⁸¹ Plon, 1927.

⁸² *Les Cahiers du Mois* 9/10 (février/mars 1925).

⁸³ Jean Caves, « Le nihilisme européen et les appels de l'Orient », *Philosophies* 1 (mars 1924), 51-65; 2 (mai 1924), 185-196.

⁸⁴ « Défense de l'Occident », *Fortunio* 58 (juillet 1924), 679-93, et 59 (août 1924), 762-786.

⁸⁵ « Sur l'Inde », *NRF* 35: 202-4 (juillet-septembre 1930), 55-69, 170-185, 338-355. Ces articles ont fourni la base pour l'essai « L'Inde imaginaire » dans *Les Îles* (Gallimard, 1977 [1933]), pp. 111-142. On connaît l'influence exercée par *Les Îles* sur le jeune Camus.

⁸⁶ Cf. mon article « Mediterranean humanism or colonialism with a human face ? ».

⁸⁷ I, 573 ; c'est moi qui souligne.

⁸⁸ Voir la notule d'André Abbou sur cette conférence dans le tome I de la nouvelle Pléiade, p. 1366-1367.

qu'on peut mieux comprendre les passages discutés dans cette interprétation par rapport à d'autres écrits de Camus. J'examine ensuite l'influence du milieu familial de Camus sur les attitudes qu'il exprime dans la conférence, spécifiquement son rejet de la rhétorique chauvine et son attitude envers l'intelligence, dont j'explore le développement à travers une sélection de ses écrits de jeunesse. J'étudie aussi l'influence de Nietzsche (*La Naissance de la tragédie*), de Grenier et (peut-être) de Bakounine sur la conférence.

Le dixième chapitre examine l'héritage de la conférence de Camus dans son œuvre postérieure. Après avoir discuté la présentation que Camus a écrite en 1939 pour le premier numéro de *Rivages*, une revue de culture méditerranéenne (I, 869-71), je me concentre sur deux aspects importants de sa méditerranéité qui ont continué d'influencer sa pensée dans sa vie ultérieure. D'abord, j'examine comment le particularisme méditerranéen de la conférence – son parti pris pro-méditerranéen et anti-nordique – se reflète également dans « La pensée de midi », la dernière partie de *L'Homme révolté*. Deuxièmement, j'étudie la mesure dans laquelle, pendant la guerre d'Algérie, Camus a gardé et/ou modifié sa vue de la Méditerranée, et de l'Afrique du Nord en particulier, comme étant le point de rencontre de l'Orient et de l'Occident.

Au premier abord, « La nouvelle culture méditerranéenne » peut sembler un texte peu important, et la contextualisation que je lui ai donnée disproportionnée à sa longueur et à son rang humble dans le canon camusien. Ma thèse démontre cependant, non seulement que la conférence est un texte séminal dans le développement de Camus, mais aussi qu'elle est en grande partie constituée – pour emprunter une métaphore utilisée par Camus dans la conférence elle-même⁸⁹ – par une *confluence* de discours et de débats, qu'il est nécessaire de reconstituer si on veut comprendre comme il faut le texte, son sens et sa signification plus large. Que ces discours et ces débats soient d'un intérêt considérable en eux-mêmes constitue encore une raison pour laquelle « La nouvelle culture méditerranéenne » est un texte qui vaut bien la peine d'être étudié de près.

*

Ma thèse peut être considérée comme étant une contribution originale à la connaissance dans plus d'un domaine : les études camusiennes et la théorie et la pratique de l'histoire intellectuelle d'abord, mais aussi les études (post)coloniales et méditerranéennes, en particulier l'histoire des représentations françaises de la Méditerranée. En ce qui concerne les études camusiennes, mes découvertes soulignent la nécessité de nouvelles recherches dans les écrits formateurs de Camus, dont quelques-uns ne sont que récemment devenus disponibles. Elles posent aussi les bases d'un examen plus minutieux de quelques-uns d'entre les thèmes centraux de la conférence – notamment la notion d'« abstraction » – dans ses écrits ultérieurs.

Sur un plan général, j'ai critiqué la tendance répandue à voir en Camus un représentant exemplaire, soit de l'humanisme libéral, soit de l'esprit colonial occidental. J'espère ainsi avoir défriché le terrain pour une approche plus équilibrée et plus nuancée de son œuvre. D'un point de vue, en effet, on peut regarder « Camus » comme un concept contesté, un prétexte à des débats de politique politicienne ou universitaire. La signification de « Camus » dans un discours spécifique dépend de la manière dont on déploie « Camus » par rapport à d'autres concepts contestés – le colonialisme, l'humanisme ou la justice, par exemple – et par rapport à l'identité, au passé,⁹⁰ au présent et à l'avenir également contestés de l'Algérie, de la France, de la Méditerranée, de l'Europe et de l'Occident. Les interprétations de « Camus » réécrivent sélectivement ses textes en réponse à d'autres interprétations, réinscrivant ceux-ci dans des arguments, des récits et des discours – non seulement ceux de l'humanisme et du postcolonialisme, mais aussi ceux du nationalisme français et algérien,⁹¹ du particularisme berbère et pied-noir,⁹² du féminisme etc. – qui se font concurrence

⁸⁹ I, 569.

⁹⁰ Voir, par exemple, Benjamin Stora, *La Guerre des mémoires. La France face à son passé colonial* (L'Aube, 2007).

⁹¹ Mohamed Lakhdar Maougal (dir.), *Albert Camus. Assassinat post-mortem* (Alger, Apic, 2005). Sur la politique de la réception de Camus en Algérie, voir Aïcha Kassoul, « Albert Camus et la critique universitaire algérienne » (*ibid.*, pp. 37-64), et Christiane Chaulet-Achour, *Albert Camus et l'Algérie* (Alger, Barzakh, 2004), pp. 142-61.

⁹² Pour un point de vue pied-noir sur Camus, voir Manuel Gomez, *Camus l'Algérois* (La Motte d'Aigues, C.L.C., 2004). En 2005, l'Association de culture berbère à Paris a tenu un colloque sur « L'autre Camus », où les participants ont exprimé des points de vue nettement opposés sur la valeur de l'héritage camusien. Voir *Berbères*,

pour la légitimité et l'autorité.

D'un point de vue historique, cependant, toutes ces interprétations sont relatives. Ce n'est sûrement pas un hasard, par exemple, si l'intérêt pour la « méditerranéité » de Camus pendant la dernière décennie a coïncidé avec le partenariat euro-méditerranéen ; ou que les idées de Camus sur le terrorisme ont fait l'objet d'une attention renouvelée après 9/11⁹³ ; ou que sa position dans la guerre d'Algérie a été réexaminée à la lumière de l'histoire de ce pays depuis l'indépendance. *Comme l'observe Edward J. Hughes, « de nouveaux contextes suscitent et légitiment de nouvelles lectures »⁹⁴ – ou plutôt, dirais-je, sont utilisés pour légitimer de nouvelles lectures. Bien que ma propre lecture de « La nouvelle culture méditerranéenne » soit elle-même nécessairement située dans l'histoire, j'ai essayé avant tout de resituer la conférence de Camus dans toute la complexité de son contexte historique original.*

J'espère bientôt rendre un fichier électronique de ma thèse disponible à la demande : n.j.foxlee@cantab.net

Neil FOXLEE

publication de l'Association de culture berbère 52-53 (automne-hiver 2006), pp. 16-45.

⁹³ *Réflexions sur le terrorisme*, dirigé par Jacqueline Lévi-Valensi et Denis Salas (Nicolas Philippe, 2002).

⁹⁴ Tr. de « ...new contexts prompt and legitimise new readings ». Edward J. Hughes (dir.), « Postface », *The Cambridge Companion to Camus* (Cambridge University Press, 2007), p. 207.

Albert Camus & René Char Frères de planète

[texte d'accompagnement de l'exposition du Centre Albert Camus, préparée par Marcelle Mahasela : Bibliothèque Méjanès, Aix en Provence, 14 juin - 16 novembre 2007]

« À l'elliptique formule de Montaigne à propos de son amitié avec La Boétie, "parce que c'était lui, parce que c'était moi", nous pourrions ajouter, concernant René Char et Albert Camus "à cet instant de leur vie et de leur œuvre". On imagine mal en effet un dialogue Char-Camus avant guerre. Les hommes et les œuvres paraissent bien éloignés. »écrit Franck Planeille dans l'introduction de la correspondance échangée entre René Char et Albert Camus¹(p. 9). C'est pourquoi il est intéressant de tenter de comprendre comment s'est tissé le dialogue entre deux créateurs confrontés à leur temps. Trois axes pour évoquer les fondations de leur amitié : l'action effective en faveur de la Résistance, l'édition des textes écrits durant cette période, et la perte d'êtres chers qui ont payé de leur vie leur engagement.

Si Laurent Greilsamer définit René Char comme « un opposant né qui ne supporte ni le compromis ni la dictature »² (339), Olivier Todd rappelle que Pia voit en Camus un homme « qui n'accepte pas l'ordre établi... »³ (177) Pas étonnant donc de retrouver ces deux hommes engagés dans la Résistance. « Char a combattu par les armes et Camus par la plume »⁴ (9) précise Michel Jarrety dans une communication parue en 1999.

Pendant la guerre, René Char écrit des placards, textes manuscrits qu'il affiche en place publique dans les villages des Basses-Alpes pour perpétuer ou redonner l'élan de l'engagement à résister devant l'opresseur, pour dissiper le doute dans les moments difficiles. Char met dans ces courts textes clandestins toute sa force de conviction. Voici ce que dit l'un d'eux intitulé *Réfractaires, mes camarades...* : « Toutes les forêts de France qui vous dissimulent s'entrouvriront bientôt pour vous laisser passer, vous et votre armée d'hommes libres ! [...] L'ennemi vous redoute vous ne devez pas le décevoir. »¹² À ce sujet, le témoignage de Pierre Zyngerman est précieux : « Au cœur du désarroi et du désespoir de chacun, l'action d'un Char venait en quelque sorte rétablir la balance. Il a su nous redonner l'espoir fondamental [...] il nous amenait presque à un état de sublimation de nous-mêmes. »⁵ (206) La Résistance est un mouvement organisé, s'y engager est un acte fort qui exige deux conditions : changer d'identité en prenant un pseudonyme, jurer obéissance aux ordres des Forces Françaises Combattantes de l'Intérieur et accepter que tout acte de pillage soit puni par la peine de mort. C'est ainsi que René Char dirige le maquis des Basses-Alpes sous le nom de capitaine Alexandre. Pour illustrer le blason de sa section, il choisit l'image du renard car, selon le témoignage du colonel Péri, l'attitude de cet animal inspire Char pour diriger ses interventions : « Pour René Char, la prudence, le flair et la ruse propres au renard étaient les qualités mêmes à exiger d'un bon maquisard qui, après avoir accompli sa mission, devait, sans délai, regagner l'univers clandestin (la verte forêt d'où la couleur choisie comme fond de l'écusson) »⁵ (208)

De son côté, Camus œuvre en faveur de la Résistance comme rédacteur en chef de *Combat* d'abord clandestin puis libre, de 1944 à 1947. Il y met toute sa force de conviction tout en relativisant son action : « Mais, premièrement je n'ai jamais touché une arme, deuxièmement cette petite activité me paraît être dérisoire auprès de celle de quelques-uns de mes camarades qui furent de vrais combattants. »⁶ On retrouve dans les articles de *Combat* la même tonalité que Char met dans ses placards : l'invitation à entrer en résistance et la dissipation du doute. Deux extraits d'articles de mars et d'octobre 1944, permettent de le comprendre : « À guerre totale, résistance totale » et « Le Conseil National de la Résistance » :

Il n'y a qu'un seul combat, et si vous ne le rejoignez pas, notre ennemi vous démontrera tous les jours qu'il est pourtant le vôtre. Prenez-y votre place car si le sort de tous ceux que vous aimez et respectez vous concerne, alors encore une fois, n'en doutez pas, ce combat vous concerne. OC (I, 913)

La Résistance a fait ce qu'elle a pu pour redonner à ce pays sa liberté. Mais cela consistait à donner au peuple sa souveraineté. La Résistance le savait et c'est ce qu'elle a cherché. Elle a payé pour cela de douleurs difficiles à penser et de morts que quelques-uns d'entre nous ne pourront oublier. 7 (243)

Les articles de Camus à *Combat* apportent joie et réconfort à tous ceux qui vivent les difficultés quotidiennes de la guerre. Camus reçoit, lors de son départ du journal, de très nombreux témoignages. Et, si

nombreux sont ceux qui disent l'espoir, le bien et la joie que leur apportent ces articles, certains vont même au-delà. Ainsi ce témoignage du 3 juin [1947] : « Après la pire éducation politique (elle m'avait mené jusqu'à m'inscrire à la milice [...] et j'ai 5 ans d'indignité nationale), c'est en grande partie à «Lui» [le journal *Combat*] que je dois d'avoir appris à penser librement sans consignes d'aucune sorte. »¹³

Dans la postface à *La Postérité du soleil*, René Char rappelle comment *Feuillets d'Hypnos*, recueil dans lequel le poète évoque les années terribles de guerre, a été édité par Camus qui dirige en 1946 la collection *Espoir* chez Gallimard :

Plus tard, après la Libération, je reçus une lettre de Camus me demandant les "Feuillets d'Hypnos", [...] pour sa collection "Espoir". Je ne connaissais pas cette collection que Camus commençait à composer avec des ouvrages qu'il avait, de préférence à d'autres, retenus. Les termes de la lettre de Camus me plurent et m'incitèrent à lui confier Hypnos. J'avais lu quelques-uns de ses articles dans « Combat ». J'en aimais le timbre précis et la probité. À cela se bornait ma connaissance. 30 (135)

« Camus n'est pas un grand amateur de poésie contemporaine mais il a fait publier *les Feuillets d'Hypnos*. La nouveauté de ces textes lui paraît "éclatante". Il rassure Gaston Gallimard perplexe. A. G. G. et d'autres, Camus dit : *Difficile de juger nos contemporains. Mais si quelqu'un a du génie, c'est René Char.* ». 3 (484)

En 1948, quand paraît *Fureur et mystère*, recueil qui rassemble *Seuls demeurent* (1938-1944), *Feuillets d'Hypnos* (1943-1944), *Les loyaux adversaires*, *Le poème pulvérisé* (1943-1947) et *La fontaine narrative* (1947), Char dédie *Feuillets d'Hypnos* à Camus et lui offre la dactylographie avec cette dédicace : *À Albert Camus de la part des hommes nommés ici et entrevus, avec mon affection.*¹² Une amitié semble scellée et, dans la correspondance, Camus exprime à Char son amitié et son admiration : *Peut-être aussi vous ai-je mal remercié de la dédicace des « Feuillets d'Hypnos ». Elle m'a touché pourtant à la place même de l'amitié que je vous porte, et qui vous sera fidèle.* 1 (38). *Après deux nouvelles lectures je puis vous dire avec certitude qu'« À une sérénité crispée » est avec les « Feuillets » [d'Hypnos] votre témoignage capital, bien à l'avant de tout ce qui s'écrit aujourd'hui. Ce texte retentit en tout cas, en moi comme une voix plus vraie que la mienne.* 1 (82) Les lettres de René Char à Albert Camus vont dans le même sens : *Vous êtes un des très rares dont l'approbation m'aide à travailler, à aller de l'avant. Fureur et mystère est aussi votre livre. Il me tarde de vous voir...* 1 (39)

En juin 1950, Camus publie dans le même esprit que les *Feuillets d'Hypnos*, *Actuelles I*, recueil qui reprend pour l'essentiel les articles de *Combat*. Ces articles, « s'ils disent le combat pour la liberté, ils affirment aussi que la vérité doit l'emporter sur le mensonge, la justice sur le goût du pouvoir, la morale sur la politique ; ils rappellent l'exigence de la justice, de la fraternité, de la fidélité à ceux qui ont payé de leur vie leur engagement dans la Résistance. », écrit Jacqueline Lévi-Valensi 8(37). Dans son avant-propos, Camus précise : *Les pages qui suivent disent simplement que si la lutte est difficile, les raisons de lutter, elles du moins, restent toujours claires* E (II, 252) Il dédie son recueil à René Char, dont la réaction est immédiate : *Bien sûr, rien ne pourra me toucher davantage que la confirmation de notre communauté. « Feuillets d'Hypnos » et « Chroniques 1944-1948 » se donneront ainsi la main fraternellement. Merci d'avoir écrit cela. Merci de m'y associer.* 1(54) L'amitié scellée après-guerre semble ancrée à jamais. Sur l'exemplaire destiné à Char, Camus écrit cette dédicace : [*À René Char*], *frère de route, ce livre de bord d'un commun voyage vers le temps des hommes en attendant "midi"*. 1(70, n.1)

Par ailleurs, pendant la guerre, Camus et Char vivent tous deux la perte d'un ami, poète, jeune et résistant, fusillé par les Allemands. Après guerre, les deux auteurs saisissent l'occasion de rendre hommage à leur jeune ami en rédigeant un texte d'introduction pour l'édition de leurs œuvres. Dans son introduction aux poésies de Roger Bernard *Ma faim noire déjà*, Char rappelle les conditions de la mort de son ami : *C'est durant un aller à mon P. C. de Céreste, chargé d'une mission de liaison, qu'il tombe aux mains des Allemands, le 22 juin 1944.* 9(6) Très ému, et conscient de sa part de responsabilité dans cette mort, Char garde dans ses souvenirs une photo du mûrier auprès duquel Roger Bernard fut fusillé à Céreste (juin 1944) par les SS. Par ailleurs, il consacre un texte à cet épisode dans les *Feuillets d'Hypnos* : *Horrible journée ! J'ai assisté distant de quelques cent mètres à la mort de B. Je n'avais qu'à presser sur la gâchette du fusil mitrailleur et il pouvait être sauvé !* OC (208).

En mai 1944, René Leynaud, ami de Camus, porte des documents clandestins, il est arrêté et fusillé à Lyon par les nazis le 13 juin 1944. Le 27 octobre 1944, l'article que Camus écrit dans *Combat* parle de son ami : *Et pourtant il faut que nous parlions de lui, il faut que nous en parlions pour que la mémoire de la Résistance se garde.* 7(291) En 1947, Camus rédige le texte qui introduit la publication des « Poésies » de

son jeune ami. 10

La Peste, roman de Camus qui paraît le 10 juin 1947, est considéré comme une métaphore des années de guerre. Voici un extrait de ce roman qui remporte le prix de la Critique 1947 : *Vous n'avez jamais vu fusiller un homme ? Non, bien sûr, cela se fait généralement sur invitation et le public est choisi d'avance. Le résultat est que vous en êtes resté aux estampes et aux livres. Un bandeau, un poteau et au loin quelques soldats.* T (I, 424) La dédicace de Camus sur l'exemplaire qu'il offre à Char dit ceci : *À René Char, «Seul demeure...» en souvenir des temps de La Peste puisqu'ils nous ont réunis comme il fallait. Avec l'admiration et la fraternelle affection d'Albert Camus.* 1(24) Cette dédicace et les huit pages manuscrites de *La Peste* que Camus offre à Char confirment la force du point d'ancrage que fut la période de la Résistance pour ces deux créateurs. « Convergence des hommes, des artistes, depuis leur œuvre et dans les circonstances où chacun porte en lui cette source de mystère et de création que l'on appelle, faute de mieux, son monde ou l'arrière-pays de son œuvre » 1(8) écrit Franck Planeille dans l'introduction de la correspondance. C'est cette convergence que nous avons souhaité montrer.

Dans une lettre du 15 janvier 1949, Albert Camus écrit à Jean Grenier : *Char et moi voulons faire une revue. Elle s'appellera sans doute « Empédocle ».* 29(151) Le premier numéro paraît en avril 1949. On y trouve publiés deux textes de Camus et deux textes de Char. Mais rapidement l'état d'esprit que Char et Camus souhaitent donner à la revue ne fait pas l'unanimité des collaborateurs. Des tensions naissent qui conduiront à la fin de l'aventure. La revue ne survit pas après le numéro onze. Dans ses lettres, Char évoque les problèmes rencontrés : *Toujours quelques petites colères à piquer ici et là. À Empédocle...1(52) ou encore PS. Nous parlerons ensemble au sujet d'Empédocle. Il y a quelque chose à faire sûrement avec cette revue mal digérée.* 1(59)

Dans le premier numéro de la revue, en avril 1949, Camus publie *Le Meurtre et l'absurde*, texte d'introduction de *L'Homme révolté* et *L'Artiste est le témoin de la liberté* que l'on retrouve dans *Actuelles I*. Char y publie *Lettre à Francis Curel de la Sorgue* qui sera inclus dans le recueil *Recherche de la base au sommet* et *Madeleine qui veillait*, que l'on retrouve dans le recueil *Fureur et mystère*. Dans ce même numéro, Yves Battistini présente ainsi le philosophe Empédocle que la revue met en avant : «Sa vie a été une révolte, une farouche et victorieuse tentative pour percer les secrets du cosmos [...] Empédocle vécut au siècle d'Hérodote, de Pindare, des grands tragiques. Comme Héraclite, comme Parménide, ses égaux dans l'audacieuse investigation de l'univers, il joua un rôle prépondérant dans sa cité. Chef démocrate, il brisa sans hésiter toutes les tentatives de tyrannie. [...] Comme tous les Justes il fut banni. [...] il ne venait pas annoncer un nouveau dogme, une nouvelle servitude, mais l'enthousiasme qui brise les cages et qui lève l'oppressant interdit. » 11(56) Ce portrait du philosophe grec (490 av. J.-C.) permet de comprendre pourquoi Char et Camus y sont attachés. On retrouve en effet des préoccupations communes comme l'exil, la révolte, les justes, la liberté, etc. Mais, l'aventure d'*Empédocle* sous la direction de Jean Vagne sera brève (avril 1949 juin-juillet 1950). C'est une déception pour Camus comme pour Char qui, dès le 17 avril 1950, écrit à Camus : *“Empédocle” n'est vraiment pas récupérable. Ces gens sont par trop incurablement bêtes, ce qui est beaucoup mais peu, ils sont surtout sans gêne, ils traitent par-dessus la jambe des collaborateurs précieux tel Battistini dont on retourne les papiers sans aviser de leur existence le « Comité de rédaction ».* 1(60) Le 24 avril 1950 Camus dit à Char qu'il ne souhaite pas poursuivre l'aventure d'*Empédocle* seul et le 7 juin, la réponse de Camus va dans le même sens : *“Empédocle” devient drôle. C'est bien la première fois que ça lui arrive. Et puis je ne puis admettre le bannissement des taureaux, étant membre du Club Taurin de Paris. C'est avec vous que je me suis embarqué dans cette galère. Comment voulez-vous que j'y reste maintenant ? Je m'ennuierais avec Vagne et Meister. Dites-leur donc d'en finir. C'est très bien d'avoir atteint le numéro dix. Et tout le monde pourra ainsi se reposer.* 1(64) *“Empédocle” est de plus en plus mauvais. Nous sommes très bien venus d'en partir.* 1(69)

Au moment d'*Empédocle*, Camus travaille à *L'Homme révolté*. La phrase mise en exergue au début de l'essai sur la révolte est extraite du texte d'Hölderlin *La mort d'Empédocle*. Elle fait donc référence à la pensée du philosophe grec : *Et ouvertement je vouai mon cœur à la terre grave et souffrante, et souvent, dans la nuit sacrée, je lui promis de l'aimer fidèlement jusqu'à la mort, sans peur, avec son lourd fardeau de fatalité, et de ne mépriser aucune de ses énigmes. Ainsi je me vouai à elle d'un lien mortel.* E (II, 411)

Dans *L'Homme révolté* Camus cite plusieurs fois René Char. Une première fois à la fin du chapitre intitulé *La révolte métaphysique* : « Nous voulons, nous aurons l'au-delà de nos jours », s'est écrié admirablement Breton. La nuit splendide où il se complait, pendant que la raison, passée à l'action, fait

déferler ses armées sur le monde, annonce peut-être en effet ces aurores qui n'ont pas encore lui, et les Matinaux de René Char, poète de notre renaissance. E (II, 507) Dans le dernier texte de *L'Homme révolté* intitulé *Au-delà du nihilisme*, Maurice Weyembergh rappelle que « *L'Homme révolté* doit beaucoup à Char. Camus a d'ailleurs dédié le manuscrit corrigé au poète. La dernière section du dernier chapitre est consacrée à un aphorisme de *Recherche de la base et du sommet : L'obsession de la moisson et l'indifférence à l'Histoire sont les deux extrémités de mon arc*. Camus y utilise aussi l'expression *sérénité crispée* qu'il emprunte au titre de la quatrième partie du même recueil, *À une sérénité crispée*». 16(172) Char, très concerné par le projet de *L'Homme révolté*, s'en inquiète. Il parle dans la correspondance d'un livre *d'une importance extrême* et, dans une lettre du 11 juin 1951, il écrit : *Et puis il y a l'essai sur la révolte que je suis avide de connaître en son entier cette fois*. 1(84) Le 1^{er} mai 1950, Camus écrit à Jean Ballard, directeur de la revue *Les Cahiers du Sud* : *Char toujours optimiste termine L'Homme révolté avant moi*. 14 Concentré sur son essai, Camus dit ses difficultés face à l'écriture de ce texte : *Je ne vous oublie pas. Mais depuis un mois, je suis enfoncé dans un travail ininterrompu. La totale solitude et la volonté d'en finir font que je reste dix heures par jour à ma table. J'espère avoir fini vers le 15 mars. Mais l'accouchement est long, difficile, et il me semble que l'enfant est bien laid. Cet effort est exténuant*. 1(79) Char soutient et encourage Camus encore et toujours : *Après avoir lu et relu votre «Homme révolté» j'ai cherché qui et quelle œuvre de cet ordre – le plus essentiel – avait pouvoir d'approcher de vous et d'elle en ce temps ? Personne et aucune œuvre. [...] (Ah ! cher Albert cette lecture m'a rajeuni, rafraîchi, raffermi, étendu. Merci) Votre livre marque l'entrée dans le combat, dans le grand combat intérieur et externe aussi des vrais, des seuls arguments*. 1(86) *Mon impatience de re-lire votre homme révolté...* 1(88) Si Camus rend nommément hommage à Char en le citant à la fin de son essai sur la révolte, la dédicace qu'il lui adresse marque sa profonde reconnaissance : *A René Char ce livre vécu avec lui, écrit pour lui et quelques autres. L'HOMME REVOLTE en mémoire de ce qui nous unit et en hommage à sa grande œuvre*. 17

Le soutien indéfectible que Char apporte à Camus se maintient et s'affirme lors de la querelle que *L'Homme révolté* soulève dans le milieu des intellectuels avec, à leur tête, Sartre et Breton. Plusieurs lettres de la correspondance y font référence. Le soutien de Char à Camus est inconditionnel : *Ce mot pour vous dire une fois encore ma solidarité sans réserve. Usez-en, je vous prie. Vous pouvez la rendre publique au cours de n'importe quelle riposte. Je la confirmerai avec joie*. 1(94) Le même jour, Char écrit à Jean Sénac : *Je suis heureux que vous ayez ressenti si fort l'importance de « L'Homme révolté ». Ma solidarité avec Camus à propos de son livre est, sur le fond, totale*. 1(72, n.2)

Le choix des thématiques, des auteurs et des œuvres que Camus met en avant dans son essai ne peuvent que remporter l'adhésion de Char. Deux exemples : Rimbaud et Nietzsche, un poète et un philosophe que Char et Camus lisent et évoquent tour à tour. Les œuvres et les attitudes de ces deux précurseurs face à la vie, alimentent leurs réflexions. Claude Jeancolas rappelle : « La nouvelle mission de la poésie [de Rimbaud] : révéler aux hommes la quête essentielle. » 18(100)

Dans une lettre adressée à Char, Camus décrit un portrait de Rimbaud intitulé *Épilogue à la française*. Ce portrait peint par Jef Rosman représente le jeune poète, hébergé chez Mme Pincemaille, marchande de tabac à Bruxelles. Rimbaud est représenté alité, encore sous le choc de la blessure que lui a infligée son ami Verlaine : *Vous connaissez l'histoire naturellement. Portrait découvert aux puces par un avocat. Peintre belge. Rimbaud vient d'être blessé par Socrate-Verlaine*. 1(33) Dans le chapitre de *L'Homme révolté* intitulé *La Poésie révoltée*, Camus fait référence à Rimbaud et à sa poésie : *Rimbaud, par son œuvre et seulement par elle, avait indiqué la voie, mais à la manière fulgurante dont l'orage révèle l'orée d'un chemin. [...] À ce moment où, portant en lui-même l'illumination et l'enfer, insultant et saluant la beauté, il fait d'une contradiction irréductible un chant double et alterné, il est le poète de la révolte et le plus grand*. E(II, 497)

Quant à René Char, il cite Rimbaud et Nietzsche dans le prière d'insérer de *Fureur et Mystère* et il consacre un de ses poèmes à Rimbaud *Tu as bien fait de partir Arthur Rimbaud* : [...] tes dix-huit ans réfractaires à l'amitié, à la malveillance, à la sottise des poètes de Paris ainsi qu'au ronronnement d'abeille stérile de ta famille ardennaise un peu folle, tu as bien fait de les éparpiller aux verts du large, de les jeter sous le couteau de leur précoce guillotine. OC (275) Char établira par ailleurs une édition des poèmes de Rimbaud. 20

À 19 ans, Nietzsche écrit à sa sœur : « Que cherchons-nous ? Le repos, le bonheur ? Non, rien que la vérité, toute effrayante et mauvaise qu'elle puisse être... » 25 (2323) cela suffirait sans doute pour que Camus et Char s'y réfèrent. Laurent Greisalmer raconte : « Char prend alors sur son bureau son vieil exemplaire de

L'Origine de la tragédie de Nietzsche. Il reste debout à présent et son ombre se détache en larges pans sur les hauts murs et le plafond de son studio. Sa voix devenant plus claire et émue, s'est épurée. Il lit de longs passages et c'est comme si Héraclite, Parménide, Empédocle, Anaxagore et Socrate entraient tour à tour chez lui pour débattre des énigmes de l'univers. » 2 (312) En mai 1950, alors qu'il rédige son essai sur la révolte, Camus écrit à Maria Casarès : *[Nietzsche] est le seul homme dont les écrits aient exercé, autrefois, une influence sur moi. Et puis je m'en étais détaché. En ce moment, il tombe à pic.* 3(510) Certes, Camus se réfère à l'œuvre de Nietzsche, mais sans doute l'homme l'émeut plus encore. Certaines prises de vue montrent que Camus garde dans la pièce où il travaille une photo du philosophe allemand au dos de laquelle il a noté : *Photo de Nietzsche fou... Elle est devant moi souvent et pourtant je trouve qu'elle donne du courage.* 15 Cette photo est mentionnée à plusieurs reprises dans la correspondance échangée avec Char dont Paul Veyne rappelle : « On ne sait pas quand Char a lu Nietzsche. [...] il s'est réclamé de certaines idées de Nietzsche, qu'il admire en bloc et qu'il discute ; à tout prendre, on peut dire de Char que c'était un nietzschéen » 21 (302) Extraits de lettres de René Char, à Albert Camus : *J'ai votre photo de Nietzsche à vous rendre. Je la remets à la concierge pour vous. Merci. Elle m'a été d'un grand secours. A l'occasion faites-la rephotographier pour que je la place dans les archives secrètes de mon cœur.* 1(158) *Voici la photo de Nietzsche ! C'est un extraordinaire document qui serre le cœur, dérisoire et merveilleux, c'est pour nos archives.* 1(159)

Quand il parle de son ami, il arrive à Camus de mentionner Char comme un relais dans la lignée qui s'établit depuis Empédocle jusqu'à Nietzsche : *D'Empédocle à Nietzsche, un secret s'est transmis de sommet en sommet, dont Char reprend après une longue éclipse la dure et rare tradition...* E (II, 1163) *Depuis plus de dix ans que je suis lié avec Camus,* écrit René Char, *bien souvent à son sujet la grande phrase de Nietzsche réapparaît dans ma mémoire : « J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne. J'ignore ce que peuvent être des problèmes purement intellectuels. »* OC (713)

Autre point commun, Camus et Char attachent une importance particulière à la défense des humiliés et des peuples opprimés. Ils se rejoindront notamment dans la défense de l'Espagne républicaine : *Mais nous avons appris que la démocratie n'a pas de frontières. Méprisée en un lieu, elle est menacée tout entière.* E (II, 1608) écrit Camus. Olivier Todd rappelle : « Le domaine d'intervention privilégié de Camus reste l'Espagne. Il s'y attache comme à nul autre pays hormis l'Algérie. [...] Ses amis libertaires et anarchistes sont autant de Don Quichotte » 3(462) Quant à Char, le même Olivier Todd nous dit qu'il affirmait «Don Quichotte, c'est mon patron.» 3(489) Et en effet, dans une lettre datée du 27 décembre [1953], Char écrit à Camus : *Mais sans verser dans une sorte d'obstination à la Pascal, il faut peut-être accepter en maugréant d'être «ces don Quichottes» naufragés qui persistent à tenir le vent, vers quoi? Supprimons l'interrogation !* 1(116)

Au milieu des années trente, l'Espagne vit des moments difficiles qui préludent à la guerre civile. Char et Camus se posent alors en défenseurs de l'Espagne républicaine ; pourtant il faut attendre encore 10 ans pour que les deux hommes se rencontrent. En 1935, l'équipe du Théâtre du Travail, dirigée par Camus, doit faire face à l'interdiction de la municipalité d'Alger de jouer *Révolte dans les Asturies*, pièce qui évoque l'insurrection réprimée, en octobre 1934, de 30 000 mineurs d'Asturies révoltés. Camus et l'équipe du théâtre rédigent la pièce et éditent un tract de protestation : *«Répandez cet acte arbitraire autour de vous. D'une façon ou d'une autre Révolte dans les Asturies sera connue du public».* 19 En mai 1936, Edmond Charlot relève le défi et publie la pièce. Dans le même temps, Char, alerté par les événements qui touchent l'Espagne, manifeste sa solidarité et son émotion en publiant en mars 1937 aux éditions de Guy Lévis-Mano un *Placard pour un chemin des écoliers* avec cinq illustrations de Valentine Hugo. La dédicace de ce recueil s'intitule : *Enfants d'Espagne, - ROUGES, oh combien, à embuer pour toujours l'éclat de l'acier qui vous déchiquette ; - À Vous.*

Vingt ans plus tard, Char et Camus réaffirment dans un même élan leur attachement à l'Espagne dans un numéro spécial de la revue *Témoins : Aujourd'hui où, vingt ans après l'effondrement, l'Espagne bouge, la fidélité doit sans doute être réaffirmée. Mais en même temps, la lutte doit continuer sans laquelle toute fidélité n'est qu'un rêve malheureux.* E (II, 1801) écrit Camus. Quant à René Char, il publie, de nouveau *Placard pour un chemin des écoliers* qui commence et s'achève ainsi : *Enfants d'Espagne, j'ai formé ce PLACARD [...] Avec ma dernière réserve d'espoir.* OC(89)

Entre temps, Camus et Char restent attentifs et actifs pour la défense de la liberté de ce pays.

D'ailleurs, Char écrit à Camus le 24 octobre 1955 : *le seul appel que je signerais en ce moment serait celui qui réclamerait immédiatement la mobilisation générale contre Franco*. 1(139) Ce qu'il a déjà fait en 1952 en cosignant avec Albert Camus et Louis Guilloux une lettre qui tient lieu de pétition adressée au directeur de L'UNESCO. Cette lettre invite de nombreuses personnalités à se joindre au désaccord exprimé par Camus : le refus de l'entrée de l'Espagne franquiste à L'UNESCO.

En 1955, alors que Boris Pasternak (1890-1960) achève *Le Docteur Jivago*. Ce « roman est sous l'apparence d'une fresque historique *des années terribles de la Russie*, un roman d'amour et une fable symbolique. Le conflit central oppose le poète Iouri Jivago au révolutionnaire Pavel Antipov, unis par le souci d'arracher la femme qu'ils aiment tous deux, Lara, symbole de la vie, aux puissances du mal. Le révolutionnaire répond au mal par une violence qui le détruira lui-même, le poète par l'amour et la création, dont l'expression la plus haute est le sacrifice. [...] L'attribution du Nobel en 1958 qui rapporte à Boris Pasternak le soutien de l'opinion mondiale, en fait un paria dénoncé comme un traître devant l'opinion de son pays. Exclu de l'Union des écrivains soviétiques, donc privé de tout moyen légal d'existence, et menacé d'exil, il devra refuser le prix pour mettre fin aux persécutions. » 25(2439) « Alors qu'en Russie un silence sépulcral entoure les premiers pas du *Docteur Jivago* » écrit Henri Troyat « dans le reste du monde c'est un fameux charivari. La plupart des journaux étrangers estiment qu'il s'agit d'un ouvrage mélangeant les perspectives de la fresque aux raffinements de la sentimentalité dans la tradition des grands conteurs russes à la Tolstoï et que ces pages ont en outre le mérite d'éclairer certains aspects mal connus du "malaise soviétique". D'aucuns n'hésitent même pas à classer l'auteur parmi les plus grands esprits de son époque. » 26(177)

Char et Camus ne peuvent rester insensibles au « cas Pasternak », leur correspondance en fait état : [...] *Ai fini Jivago avec une sorte de tendresse pour l'auteur*, écrit Camus dans ses *Carnets*. *Il est faux que ce livre reprenne la tradition artistique russe du XIX siècle russe. Il est beaucoup plus maladroit et d'ailleurs moderne de facture, avec ses instantanés continuels. Mais il fait mieux, il ressuscite le cœur russe, écrasé sous quarante années de slogans et de cruautés humanitaires. Jivago est un livre d'amour. Et d'un tel amour qu'il se répand sur tous les êtres à la fois. [...] Et le courage de Pasternak c'est d'avoir redécouvert cette source vraie de création et de s'occuper tranquillement de la faire jaillir au milieu du désert de là-bas.* C (III, 255) Quant à René Char, il écrit dans l'introduction des *Œuvres* d'Arthur Rimbaud : *Des tribunaux de l'Inquisition à l'époque moderne, on ne voit pas que le mal temporel soit venu finalement à bout de Thérèse d'Avila pas plus que de Boris Pasternak. On ne nous apprendra jamais rien sur eux qui nous les rende intolérables, et nous interdit l'abord de leur génie.* 20(XX) Dans une lettre à Albert Camus, Char inquiet cherche comment agir pour aider Pasternak : *Je viens de recevoir une nouvelle carte de Pasternak qui m'informe qu'un danger réel pèse sur lui.* 1(189) Camus entame alors une correspondance avec l'auteur russe en juin 1958 pour le soutenir : *René Char qui est mon meilleur ami m'a donné votre adresse parce qu'il sait la longue pensée amicale, admirative que j'ai pour votre œuvre et pour l'homme qu'on sent y vivre.* 22 Boris Pasternak dit dans une de ses réponses : « Je préfère être ouvertement la victime de la bassesse que d'en paraître l'allié. » 22, et le 5 novembre 1958, Camus attire l'attention de sa Majesté la Reine Élisabeth de Belgique pour qu'elle intervienne en faveur de Pasternak auprès des autorités de l'U.R.S.S. : *Mais l'inquiétude grandissante où je suis sur le sort d'un homme que j'admire et que j'aime me fait un devoir de tout tenter pour lui venir en aide. Il s'agit de Boris Pasternak.* 23 Mais la correspondance entre ces hommes doit cesser car elle est dangereuse pour l'auteur russe dont il est intéressant de rappeler que le nom même *Jivago* signifie Vivant. Le roman s'intitule donc « Le Docteur Vivant » Cette signification, loin d'être anodine, apporte un éclairage supplémentaire sur les raisons qui ont fait interdire cette œuvre dans l'Union Soviétique de l'époque. 32

L'amitié entre Char et Camus se fixe autour d'un autre point d'ancrage : la Provence et plus particulièrement le Lubéron. Cependant cet attachement n'a pas la même origine. En février 1947, Camus écrit à Jean Grenier : *Vous ai-je dit que j'ai passé en novembre huit jours à errer d'Avignon à Lourmarin et que j'en ai gardé une profonde impression.* 29(121) René Char explique dans la postface de *La Postérité du soleil* : *Le repas achevé, nous partîmes pour l'Isle. Je sentis à la vue de ces montagnes : le Lubéron, les Alpilles, le Ventoux, qui entourent la plaine de L'Isle-sur-Sorgue, je compris à l'expression des yeux de Camus, à l'exubérance qui les éclaira, qu'il touchait à une terre et à des êtres aux soleils jumeaux qui prolongeaient avec plus de verdure, de coloris et d'humidité la terre d'Algérie à laquelle il était si attaché.* 30(137) Cette terre, en tous cas, ne laisse jamais Camus indifférent. Il note dans ses *Carnets* :

Lourmarin. Premier soir après tant d'années. La première étoile au-dessus du Lubéron, l'énorme silence, le cyprès dont l'extrémité frissonne au bout de ma fatigue. Pays solennel et austère – malgré sa beauté bouleversante. OC(II, 1067) En 1947, avec l'argent du prix de la Critique reçu pour *La Peste*, Camus décide d'acheter une maison dans la région. Il demande à René Char, originaire du Vaucluse, de l'aider dans ses recherches. Plusieurs lettres de la correspondance en font état, dont celle du 30 juin [1947] : *Mon désir profond serait de regagner mon pays, l'Algérie, qui est un pays d'hommes, un vrai pays, rude, inoubliable. Mais pour des raisons très différentes ce n'est pas possible. Or le pays de France que je préfère est le vôtre, et plus précisément le pied du Lubéron, la montagne de Lure, Lauris, Lourmarin, etc. – Jusqu'ici la littérature ne m'avait pas enrichi. Mais La Peste va me rapporter un peu d'argent. Je voudrais acheter une maison dans ce pays. Pouvez-vous m'y aider ?* 1(25) René Char répond à Albert Camus : *Je vais me mettre immédiatement en quête d'une maison pour vous et vous tiendrai au courant.* 1(27)

Le Lubéron devient alors le pays commun qui scelle l'amitié des deux hommes. En 1948, l'émission de radio « Ce soir, le rideau se lève sur... René Char », proposée par la compagnie Renaud-Barrault et présentée par Albert Camus rend un bel hommage au poète et à son œuvre. Le Lubéron y est plusieurs fois évoqué : *Il est profondément significatif que les paroles de guérison nous viennent de cette Provence hautaine et tendre, funèbre et déchirante dans ses soirs, jeune comme le monde dans ses matins et qui garde, patiemment, tous les pays de la Méditerranée, les fontaines de vie où l'Europe épuisée et honteuse reviendra un jour s'abreuver.* OC(II, 764) Au souvenir du réconfort apporté par les longues promenades partagées sur les cimes du Lubéron, Char écrit à Camus : *Le Lubéron est bon père nourricier. J'aimerais bien le parcourir de nouveau avec vous...* 1(178)

Dans les années cinquante, le lien fraternel qui unit Char et Camus se maintient et s'étoffe. Ils avancent ensemble, dans le même sens toujours et leur correspondance l'exprime. « La fraternité est-elle possible entre créateurs ? La rencontre de deux artistes, et l'amitié parfois, ne peuvent pas exister en dehors de l'œuvre qu'ils accomplissent et qui s'accomplit en eux. La rencontre précède l'amitié mais lui donne la tonalité particulière qui peut la transformer en fraternité. Ce ne sont pas seulement deux hommes qui se rencontrent en 1946, mais deux immenses artistes très différents l'un de l'autre et pourtant proches dans cette « rivière souterraine » dont seules leurs œuvres peuvent nous rapprocher. L'amitié est alors cette découverte qui dépasse les individus, élargit l'espace de chacun en tant qu'artiste. » 1(7)

Leur amitié, Char et Camus la tissent au fil du temps. Parfois, leurs œuvres se répondent. Souvent, de petits poèmes, quelques phrases les rassurent et les assurent de leur soutien mutuel. « Comme le taureau, ce "fauve d'amour" cerné par les hommes avides, il n'accepte aucune contrainte qu'il n'est dûment envisagée et intégrée. Il entend aimer, écrire, batailler à sa guise. Il avance, libre, d'une inconscience magnifique. La morale ordinaire ne le touche pas – il est à côté. » 2(334) écrit Laurent Greilsamer à propos de René Char. Quant à Camus, voici ce qu'il dit dans une conférence au moment de l'attribution du prix Nobel. Il semble que le créateur, l'artiste, puisse alors apparaître comme une métaphore du taureau : *Je dirais : Tout cœur d'artiste est le lieu d'un combat. Ce qu'il essaie d'exprimer c'est à la fois ce combat et le désir d'en sortir. Le désir de la victoire. Je ne crois pas que l'on puisse... que je puisse moi, en tout cas... considérer mes livres autrement que comme des images successives de ce combat qui se déroule en moi.* 37

Il est vrai que le taureau, très présent dans la Grèce antique, est un puissant symbole de la force créatrice. La soif de vivre s'y enracine dans un tempérament généreux. C'est une raison suffisante pour comprendre pourquoi Char et Camus se plaisent à l'évoquer. Char dans *Les Quatre fascinants* par exemple et Camus dans *La Postérité du soleil*. Mais on comprend mieux encore l'importance de cette image si l'on se souvient de ce que dit Camus lors d'une conférence donnée à Stockholm au moment de l'attribution du prix Nobel de littérature : « un artiste c'est une vitalité » *L'écrivain, par conséquent en est une.* 37 Dans une lettre à René Char, Camus écrit : *Et le poème sur le taureau me tient compagnie, épingle à la tête de mon lit depuis un mois.* 1(69)

À propos des *Matinaux*, Camus et Char échangent, se comprennent : *Une pierre de plus et de taille à la maison commune* 1(53) écrit Camus en [février 1950]. La réponse de Char confirme la convergence : *Si tant est qu'un livre est écrit pour quelqu'un, c'est pour vous que celui-ci l'est. (Écrit et respiré).* 1(54) En 1949, lorsque paraît *Les Justes*, Camus écrit sur l'exemplaire de Char : *À René Char, le premier sur la route du soleil C[es Justes] qui attendaient ses Matinaux pour être enfin justifiés, avec la fraternelle amitié d'Albert Camus.* 1(54, n.4) Char offrira à Camus d'autres poèmes manuscrits du recueil des *Matinaux* écrit principalement au Rebanqué où il séjourna en 1949 et où Marcelle Mathieu, propriétaire du lieu, accueillit

nombre de ses amis dont Braque et Camus.

Les textes de *Arrière-histoire du Poème pulvérisé*, édités chez Jean Hugues en 1953, écrits en regard du *Poème pulvérisé*, furent retravaillés pour l'édition. Char offre à son ami la dactylographie annotée avec cette dédicace : *À Albert Camus quand je lui parle de lui-même*. 12 Le 13 mai 1953, Camus écrit à Char : *Vous m'avez fait une grande joie en m'envoyant ces manuscrits et ce beau commentaire du P[oème] P[ulvérisé]. Vous savez que, parmi tout ce que j'admire chez vous, « À une sérénité crispée » est avec les « Feuilletts » [d'Hypnos] ce qui me porte, et me comble le mieux. Mais je ne connaissais pas vos commentaires au « Poème pulvérisé », et j'en ai reçu un choc inattendu. Vous cultivez si peu la confiance que le moindre éclairage, venu de vous, sur une œuvre aussi compacte que la vôtre, y révèle un faisceau de sentiers sensibles, une vie multipliée. Ces commentaires m'ont vraiment touché, par leur vérité de ton, et leur constant bonheur d'expression.* 1(107)

En 1952, Camus rédige une préface pour l'édition allemande des poèmes de Char. « Cette préface témoigne d'un dialogue constant entre les deux hommes, entre les deux œuvres ; elle fait date dans la lecture de la poésie de René Char. » 1(208) précise Franck Planeille. Dans cette préface, Camus écrit : *On comprend alors comment ce poète des insurgés n'a pas de mal à être celui de l'amour.[...] Et la beauté surgit de ses admirables Feuilletts d'Hypnos, brûlante comme l'arme du réfractaire, rouge, ruisselante d'un étrange baptême, couronnée de flamme.* E(1165) Char écrit alors à Camus : *Merci d'avoir senti et su que j'aimerais votre lettre-préface.* 1(125)

Autre témoignage de la convergence entre les œuvres et les deux artistes, la dédicace de Char à Camus, rédigée sur le poème manuscrit intitulé : *Sur le tympan d'une église romane : À mon très cher Albert Camus pour le remercier d'Actuelles II, le remercier toujours et constamment de sa pensée et de son cœur*. 24 Il n'est pas étonnant qu'*Actuelles II*, recueil de textes essentiellement centrés sur la révolte, ait particulièrement touché René Char dont le soutien, déjà évoqué au moment de *L'Homme révolté* et de la polémique qu'il engendre, a été très précieux pour Camus. Les remerciements que Camus envoie à Char en janvier 1954 traduisent le réconfort que lui apportent les poésies de son ami : *Merci, cher René, pour ce Rempart dont la lecture, et la relecture, m'aident en ce moment. Peu de choses le peuvent, et il faut la chaleur de vos mots, de votre chère amitié : c'est à vous que je pense le plus souvent, dans cette espèce de résistance passive où je suis – Chance de vous avoir rencontré, il y a déjà des années, et que l'amitié ait pris entre nous cette force qui enjambe l'absence...* 1(117) La lettre que Char envoie à Camus le 28 janvier 1954 a pour objectif de rappeler qu'il peut être, qu'il doit être un soutien, un appui toujours dans les moments difficiles : *Pourtant vous devez savoir que je suis votre ami, votre compagnon, qu'à tout instant vous pouvez faire appel à moi, qu'il faut le faire.* 1(118) Le 21 juillet 1956, la lettre de Camus fait écho à celle de Char : *Plus je produis et moins je suis sûr. Sur le chemin où marche un artiste, la nuit tombe de plus en plus épaisse. [...] C'est pourquoi il faut bien s'appuyer sur l'ami, quand il sait et comprend, et qu'il marche lui-même, du même pas.* 1(148)

La fraternité que Camus ressent pour Char et pour son œuvre s'exprime encore au moment du prix Nobel, moment fort où l'écoute est grande. En effet lors d'une interview, Camus rappelle *L'autre est notre plus grand poète français, selon moi : je veux dire René Char. C'est pour moi non seulement un poète... un grand poète et un écrivain d'immense talent, mais il est pour moi littéralement un frère*. 27 Cette amitié s'exprime aussi outre la correspondance dans de petits mots griffonnés, dans les dédicaces. Ainsi celle rédigée sur l'exemplaire de *La Chute : À Monsieur René Char avec la fidèle affection de son frère de planète*. 17(101)

En [avril] 1959, alors qu'il séjourne à Lourmarin où il écrit *Le Premier homme*, Camus propose à Char, comme on le fait habituellement pour un ami, de venir *goûter de cette maison qui sera la vôtre quand vous voudrez, que je sois là ou non*. 1(177) En décembre 1959, Camus remet un petit mot à Char qui dit ceci : *Dans le jour bref qui lui est donné, il réchauffe et illumine, sans dévier de sa course mortelle.* 1(214)

René Char avait pour habitude de dédier à ses amis en cadeau de nouvel an un livre de petit format intitulé *Amitié cachetée*, édité chez P. A. B. Il en offre un à Camus pour le nouvel an 1952. Ce texte dit ceci : *Cette grande part en nous sommeillante d'où jaillira demain le multiple [...] Terre où je m'endors, espace où je m'éveille, que deviendrai-je quand vous ne serez plus là.* 12 À la mort de son frère de planète Albert Camus, René Char écrit *L'éternité à Lourmarin*, ce texte exprime la perte d'un être cher dans une poésie diamantée : *Toutes les parties - presque excessives - d'une présence se sont d'un coup disloquées.* OC(412)

À l'éditeur et galeriste suisse Edwin Engelberts, Char affirme : *Je perds un frère*. Quant à Laurent Greisalmer, biographe de René Char, il précise : « Le poids du chagrin stérilise sa plume. Il lui faudra

attendre sept semaines pour pouvoir écrire son épitaphe, *L'éternité à Lourmarin* » 2 (345).

Soirs de Vaucluse. Funèbre Provence. Les roseaux bordent des champs de cendres où errent nos propres ombres, privées du lait des jours. Une fois encore la cigale chante. Une dernière brise murmure dans les herbes. La fierté rend ses armes et apprend à mourir. Le soir est mélodieux. 30 (pl. XVI).

Ce texte de Camus, extrait de *La Postérité du soleil*, paraît à titre posthume. Cette œuvre commune, Camus y tient, et la correspondance l'atteste : « René, quoiqu'il arrive, faites que notre livre existe ! [...] Ce sont les derniers mots dont se souvenait René Char lorsqu'il évoquait leur dernière rencontre en janvier 1960. » 1(226) Olivier Todd, biographe d'Albert Camus, rappelle que, dans cet ouvrage, Camus « se coule dans une prose aux échos de Char. Très longtemps avant, il lui écrivait [dans une lettre datée du 1er mai 1949] : *je n'ai pas de peine à parler ce langage, à la fois si vaste et si juste, mais j'aurais eu de la peine à le trouver.* » 3 (826)

La Postérité du soleil est un livre à trois voix, Albert Camus, René Char et Henriette Grindat, jeune photographe suisse qui expose pour la première fois à Paris en 1949. Elle rend visite à René Char à L'Isle-sur-la-Sorgue à l'automne 1950. « Celui-ci lui avait demandé de faire des photographies qu'il avait montrées à Camus. Le désir de faire un livre ensemble les avait réunis. » 1(80, n.2)

La correspondance révèle par ailleurs les retards et les difficultés que rencontre le projet. « Après bien des péripéties, leur livre ne verra le jour qu'en 1965, édité à très peu d'exemplaires. » 1(226) Parmi les raisons qui expliquent ce retard, de nombreux projets, des problèmes personnels mais aussi pour Camus la rédaction de *L'Homme révolté* qui exige temps et énergie. Camus écrit à Char le 25 février 1951 : *Le résultat : je n'ai ni une goutte d'énergie supplémentaire, ni surtout assez de fraîcheur pour le texte de ces photos. Je les regarde et je profite d'elles. En même temps, je me fais scrupule de retarder ainsi votre projet. Peut-être pourrions-nous procéder à l'inverse. Vous commenceriez. À ma délivrance, j'essaierai de m'y mettre. Mais avez-vous les doubles de ces photos ?* 1(80) Char répond à Camus : *Ne vous tracassez pas pour votre livre de photos. Je le communiquerai donc. En venant, soyez assez gentil de rapporter les images.* 24 *Je me suis mis avec joie ici, malgré une tête en tronc de saule, à notre travail en commun. Je vous en communiquerai les premières herbes bientôt. Votre part est très belle.* 1(84)

Edwin Engelberts, éditeur suisse, se prend d'une véritable passion pour ce livre. Il écrit à Francine Camus qu'il a décidé de prendre entièrement en charge la publication, et fait le vœu « que 1965 soit, enfin, l'année où le livre paraîtra ». 1(229)

René Char introduit et conclut l'ouvrage, il en propose l'itinéraire. Le premier texte s'intitule *De moment en moment*, le second *Naissance et jour levant d'une amitié*. Au début de 1954, René Char écrit à Albert Camus : *J'ai remis à Henriette Grindat pour « La Postérité du Soleil » ce poème préambule, quoique du genre « basset », il peut peut-être convenir ?* 1(118)

Dans sa réponse, Camus exprime sa joie : *Je suis content que s'en aille cette petite postérité de notre amitié. Il faut que les fruits roulent. Et tout ce qui parle de vous et de moi en même temps, même lorsque c'est pour nous insulter un peu, et à plus forte raison ici, me donne une joie durable. Merci. À vous, de tout cœur.* 1(119) Ce livre donnera lieu à deux expositions à L'Isle-sur-la-Sorgue, en 1967 et 1977. « [La postérité] est comme une stèle qui marque l'amitié et la proximité de Char et de Camus en Vaucluse. » écrit Franck Planeille. 31(126)

« L'enjeu de l'écriture, et pour nous de la lecture de *La Postérité du soleil*, n'est pas seulement dans son rapport avec l'œuvre de Char mais aussi, à travers elle, l'entrée dans un pays qui pourrait devenir une sorte de pays d'adoption, une nouvelle terre de patrie. » 1(227) Dans le texte *Naissance et jour levant d'une amitié*, qui constitue la postface de *La Postérité du soleil*, René Char explique : *Camus approuva. Les photographies le satisfaisaient infiniment. Le projet nous surprit ensemble, par cette pente qui est celle où nous nous définissons de faire un livre. [...] Mais quand me furent montrés les textes que Camus avait écrits, il m'apparut inutile de m'y ajouter. Je promis d'écrire un poème d'introduction.* 30(139) Il semble pourtant que Char, pour sceller leur amitié, se soit autorisé quelques retouches sur certains textes de Camus, reconnaissant cette voix comme la sienne et mêlant ses mots à ceux de son ami *au-delà de l'absence*.

Notes :

- E : Albert Camus. *Essais*. Introduction par Roger Quilliot. Édition établie et annotée par Roger Quilliot et Louis Faucon. Paris : Gallimard, 2000 (Bibliothèque de la Pléiade).
- T : Albert Camus. *Théâtre, récits, nouvelles*. Préface de Jean Grenier. Édition établie et annotée par Roger Quilliot. Paris : Gallimard, 2002 (Bibliothèque de la Pléiade).
- OC I : Albert Camus. *Œuvres complètes 1931-1944*. Édition publiée sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi. Paris : Gallimard, 2006 (Bibliothèque de la Pléiade).
- OC II : Albert Camus. *Œuvres complètes 1944-1948*. Édition publiée sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi. Paris : Gallimard, 2006 (Bibliothèque de la Pléiade).
- C : Albert Camus. *Carnets III*. Mars 1951-décembre 1959. Paris : Gallimard, 1989.
- OC : René Char. *Œuvres complètes*. Introduction de Jean Roudaut. Gallimard, 1988 (Bibliothèque de la Pléiade).

- 1 - Albert Camus. René Char. *Correspondance, 1946-1959*. Édition établie, présentée et annotée par Franck Planeille. Gallimard, 2007.
- 2 - Laurent Greisalmer. *L'éclair au front. La vie de René Char*. Fayard, 2004.
- 3 - Olivier Todd. *Albert Camus, une vie*. Gallimard, 1996.
- 4 - Michel Jarrety. *La morale dans l'écriture. Camus, Char, Cioran*. PUF, 1999 (Perspectives littéraires)
- 5 - *René Char*. Cahier dirigé par Dominique Fourcade. Éditions de l'Herne, 1971. (Cahiers de l'Herne 15)
- 6 - Lettre de Camus à R. Lalou, le 8 novembre 1949. Fonds Camus
- 7 - Camus à *Combat*. Editoriaux et articles de *Combat* 1944-1947 Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Lévi-Valensi. Gallimard, 2002 (Cahiers Albert Camus)
- 8 - Jacqueline Lévi-Valensi. Dictionnaire des œuvres. Laffont. 1994 (Bouquins)
- 9 - Roger Bernard. *Ma faim noire déjà*. Introduction de René Char. Paris : Cahiers d'art, 1945.
- 10 - René Leynaud. *Poésies / Gedichte*. Préface d'Albert Camus. Goethe Institut Lyon, 1994.(E. O. 1947)
- 11 - *Empédocle* n°1 Janvier 1949.
- 12 - Collection particulière.
- 13 - Correspondance reçu par Camus, éditorialiste à *Combat*. Fonds Camus. Bibliothèque Méjanes Aix-en-Provence.
- 14 - Fonds Ballard. Correspondance. Bibliothèque de l'Alcazar. Marseille.
- 15 - Photo collection Catherine et Jean Camus, Fonds Camus. Bibliothèque Méjanes Aix-en-Provence.
- 16 - Maurice Weyembergh. *Albert Camus ou la mémoire des origines*. De Boek, 1998
- 17 - Collection Fred Fiensilber. Itinéraire d'un collectionneur, 1940-1960. Gand, 2006.
- 18 - Claude Jeancolas. *Passion Rimbaud, l'album d'une vie*. Textuel, 1998
- 19 - Dossiers et documents de travail d'Albert Camus, Fonds Camus. Bibliothèque Méjanes Aix-en-Provence.
- 20 - Arthur Rimbaud. *Poésies*. Texte établi et présenté par René Char. Club du livre français, c 1957
- 21 - Paul Veyne. *René Char en ses poèmes*. Gallimard, 2004 (Tel)
- 22 - Albert Camus - Boris Pasternak. correspondance. Juin 1958, Fonds Camus. Bibliothèque Méjanes Aix-en-Provence.
- 23 - Albert Camus – Élisabeth de Belgique, correspondance. Novembre 1958, Fonds Camus. Bibliothèque Méjanes Aix-en-Provence.
- 24 - Albert Camus – René Char, correspondance. Fonds Camus. Bibliothèque Méjanes Aix-en-Provence.
- 25 - Jean Grenier. Nietzsche. Dictionnaire des auteurs. Laffont, 1994 (Bouquins)
- 26 - Henri Troyat. *Pasternak*. Grasset, 2006
- 27 - Extrait de la conférence de presse donnée à Stockholm le 9 décembre 1957. Fonds Camus. Bibliothèque Méjanes Aix-en-Provence.
- 28 – Lettre d'Albert Camus à Boris Pasternak, 9 juin 1959. Copie.
- 29 - Albert Camus-Jean Grenier. *Correspondance 1932-1960*. Avertissement et notes par M. Dobrenn. Gallimard, 1981
- 30 - Albert Camus. *La Postérité du soleil*. Itinéraire, préface et postface de René Char, photographies Henriette Grindat. Engelberts, 1965
- 31 - « *L'Homme Révolté 50 ans après* ». Textes réunis et présentés par Raymond Gay-Crosier. Paris, Caen. Lettres Modernes Minard, 2001. Albert Camus 19.
- 32 - Signification donnée par Eugène Kouchkine, lors du colloque de Lourmarin organisé par les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus en octobre 2007 sous le titre : « Albert Camus. Dissidences et libertés ».

L'Étranger face à la critique arabe

[Une enquête de terrain menée ces dernières années dans quatre pays du monde arabe – la Syrie, l’Égypte, le Liban et la Jordanie –, nous a permis de reconstituer certains aspects de la réception critique de l’œuvre phare d’Albert Camus, *L'Étranger*, entre 1946 et 1996⁹⁵. Ce sont les résultats de cette enquête que nous présentons ci-après.]

D'emblée, il faut signaler que les œuvres d’Albert Camus sont largement diffusées : elles figurent en bonne place dans les rayons des librairies, sur les étals des marchés aux livres d’occasion ainsi que dans les bibliothèques publiques, notamment universitaires, du Caire, de Damas, de Beyrouth comme d’Amman, dans une mesure moindre cependant. Ces premiers témoignages visibles concernant la lecture de Camus en Orient Arabe ont été étayés par les paroles mêmes des libraires qui, pour la majorité, nous ont confirmé la demande constante et régulière depuis plusieurs générations des chefs-d’œuvre camusiens *L'Étranger*, *La Peste* et *La Chute*. Cependant, il faut remarquer, ainsi que le romancier syrien Mûta' Safadi⁹⁶ l’a souligné, que la réception de Camus au Moyen-Orient s’est tout d’abord effectuée en langue anglaise.⁹⁷

Paru en France en 1942, *L'Étranger*, qui nous intéresse particulièrement ici, a été la première des productions camusiennes à attirer l’attention des lecteurs arabes. Les intellectuels connaissaient, du reste, le contenu de l’intrigue, bien avant d’avoir le livre en main. En effet, avant sa traduction en langue arabe, la presse spécialisée avait évoqué l’originalité formelle de *L'Étranger* et longuement disserté sur la personnalité de Meursault. Fascinés par l’histoire racontée avec ce ton si facile d’accès portant cependant en son sein les bases d’une philosophie nouvelle, ses tout premiers lecteurs arabes ont souhaité la voir traduite. Aussi, à compter de la publication en arabe, en 1953, le roman est-il devenu presque aussi célèbre en Orient Arabe qu’en France ! Selon nous, les traducteurs ont travaillé sur *L'Étranger* par goût pour son style et sa pensée, tous deux d’une modernité saisissante, mais également parce qu’ils étaient sensibles aux origines algériennes de Camus. De même, le fait que l’intrigue se situe en Algérie renforça positivement leur approche. Il est vrai que l’Algérie est très présente dans *L'Étranger* grâce aux descriptions nombreuses des paysages algériens : le climat méditerranéen sous la plume de Camus apparaît dans toute sa splendeur, avec le soleil, brûlant et omniprésent, et la présence de la mer. L’auteur s’attache aussi bien aux habitants et à leur joie de vivre. Il n’est pas faux de penser que Camus aimait profondément ce peuple et cette terre d’Algérie. D’ailleurs, de façon toute anecdotique, le traducteur de *L'Été*, Othman al-Saâdy, saisit dans la décision de Meursault - rappelons qu’il refuse un poste à Paris sous prétexte que la ville est sale -, une préférence de l’écrivain pour l’Algérie au détriment de la France !⁹⁸ En outre, puisque le crime de Meursault est commis contre un Arabe anonyme, les lecteurs de Camus ont naturellement doté le personnage d’une lourde valeur symbolique. Colonisé et opprimé, Meursault, l’anti-héros, représente toutes les victimes de l’oppression due à l’occupation de leur pays par des puissances étrangères... Par conséquent, bien des maisons d’édition égyptiennes, syriennes, libanaises et jordaniennes rivalisaient entre elles afin d’être les premières à proposer cette traduction ; toutes s’engageaient à la diffuser sur l’ensemble des territoires de l’Orient Arabe.⁹⁹ *L'Étranger* connut ainsi une dizaine de traductions distribuée par plus d’une trentaine d’éditeurs¹⁰⁰ : de fait, le roman demeure largement en tête des traductions en langue arabe, des rééditions et des tirages de livres étrangers...

Une liste récapitulative suivante permettra de visualiser au mieux les traductions effectuées entre 1953 et

⁹⁵ L’anecdote veut qu’au Moyen-Orient, Albert Camus soit : « l’écrivain qui a écrit *L'Étranger* » !

⁹⁶ Entretien à Paris, en 1994.

⁹⁷ *L'Étranger* a été traduit en langue anglaise à la fin des années quarante car on trouve dans les librairies et dans les bibliothèques publiques et universitaires des exemplaires de ces traductions comme celle de Stuart Gilbert, éditions Hamish Hamilton, qui ne porte pas de date d’édition.

⁹⁸ Albert Camus, *L'Étranger*, éd. Gallimard, Paris, 1942, p.60.

⁹⁹ Un exemplaire de ces traductions arabes a été déposé à la Bibliothèque Nationale à Paris et signalé dans les catalogues *Translasunm de l'UNESCO*.

¹⁰⁰ *L'Étranger* est l’une des rares œuvres qui aient atteint un tel nombre de traductions ; cela est pour le moins significatif de l’importance que le lecteur arabe lui a accordée...

1996¹⁰¹ :

- 1- *L'Étranger*, tr. Nihad al-Takrly, éd. Wisarat al-thakafa¹⁰², Bagdad, 1953
- 2- *L'Étranger*, tr. Inâm al-Jundi, éd. al-mu'assasa al-ahliya lî-tibâ'a wa-an-shr, Beyrouth, 1955
- 3- *L'Étranger* et autres histoires, tr. Ayda M. Idriss, éd. dar *Al-Adab*, Beyrouth, 1962
- 4- *L'Étranger*, tr. Mahmûd H. Hilmi, éd. al-dar al-quawmîa lî-al-ttîba'â wa al-nashr, Le Caire, 1964¹⁰³
- 5- *L'Étranger*, tr. N.Merâchly et F.Attwy, éd. maktabat al-toulab wa sharikat al-kitab al-lubnany, Beyrouth, 1967
- 6- *L'Étranger*, tr. Hilmy Mourad, éd. dar al-hilal, Le Caire, 1973
- 7- *L'Étranger*, tr. Suheil Ayoub, éd. dar al-jadawel wa al-yanabiâ, Damas, 1980
- 8- *L'Étranger*, tr. Mustafa Khudeir, éd. maktabat al-rajaâ lîl-khadamat al-jamiâya, Damas, 1986
- 9- *L'Étranger*, tr. et éd. dar aussama, Damas et Beyrouth, 1991
- 10- *L'Étranger*, tr. Ibrahim Halbouny, éd. dar al-anwar, Damas, 1992

Mises à part celles de Mustafa Khudeir et Ibrahim Halbouny, ces traductions sont parues avec le titre originel, « *al-Gharib* », qui est la traduction littérale de « l'étranger ». Il faut noter que la version de Ibrahim Halbouny s'adresse plus particulièrement à un public d'étudiants littéraires ou philosophes et qu'elle est accompagnée d'une étude bilingue français-arabe. Cette optique universitaire explique probablement pourquoi les dernières traductions, celles de Suheil Ayoub, de Mustafa Khudeir et d'Ibrahim Halbouny, ont d'emblée été éditées en format de poche.¹⁰⁴ La traduction de N. Merâchly et F. Attwy est, quant à elle, accompagnée de la traduction du *Mythe de Sisyphe*, sans mention de titre, mais avec la restitution des intertitres ainsi que de la traduction d'une étude réalisée par Maurice Bruezière. Il faut remarquer qu'aux côtés de *L'Étranger*, la traduction du *Mythe de Sisyphe* passe quasiment inaperçue. Les traducteurs ne l'évoquent même pas, préférant s'enorgueillir d'avoir traduit le texte phare de Camus.¹⁰⁵ Pourtant, afin de satisfaire la demande du public, c'est cette traduction – malheureusement sans mention des noms des traducteurs et sans précision de date concernant la traduction première... – qui a été rééditée, en 1991, par la maison d'édition syrienne *Dar Ossama*. Adjoindre la traduction d'un essai philosophique à celle d'un texte romanesque sans ouvertement le signaler s'explique, en l'occurrence, par deux motifs majeurs dont le premier est strictement économique – la publication de deux œuvres en un seul volume – et le second idéologique : il s'agit effectivement de recommander la lecture du *Mythe de Sisyphe* sans attirer explicitement l'attention du grand public sur ce texte fondamental difficile d'accès. Reste que ce projet est difficile à mettre en place, en dépit de ces initiatives : c'est surtout à travers les œuvres romanesques et théâtrales que les intellectuels ont découvert la pensée de Camus, et certains ne cachent pas leur perplexité devant les écrits théoriques et philosophiques tel que *Le Mythe de Sisyphe* ! Quoiqu'il en soit, c'est bien la capacité de Camus à construire un monde romanesque sur une base philosophique qui a fasciné les intellectuels arabes.

Camus n'a cependant jamais fait l'unanimité en tant que penseur : il a été qualifié de nihiliste, de pessimiste, d'individualiste et même de raciste ! Parmi ces intellectuels moyen-orientaux, les plus religieux considèrent que *L'Étranger* traduit fort habilement l'immoralité de l'Occident et qu'il apporte une nouvelle preuve, s'il en fallait encore, de l'état de dégradation de la perverse civilisation occidentale. Ceux-ci ont tout bonnement – et durant de longues années – boycotté Camus et les œuvres existentialistes. Leur influence a sans doute marqué tant la presse que la critique universitaire, car ni l'une ni l'autre n'a consacré d'articles ou d'études approfondies à *L'Étranger*. Journaux, magazines et revues littéraires se contentaient de rappeler le succès de l'écrivain dans le monde par des formules d'accroche classiques : « *Il a soulevé des débats très animés dans tous les milieux intellectuels et littéraires en France* » ; « *les Français se ruent dans les*

¹⁰¹ Nous savons, par ailleurs, que le roman a été traduit en quarante-quatre langues et dialectes entre 1945 et 1995, ce qui en fait l'œuvre camusienne la plus traduite dans le monde.

¹⁰² *Al-Adib*, vol, 23, 1953, 1^e partie, p.4.

¹⁰³ Un exemplaire de cette traduction est déposé à la Bibliothèque nationale de Paris.

¹⁰⁴ Toutes les autres traductions ont été publiées en grand format.

¹⁰⁵ *L'Étranger*, tr. N. Merâchly et F. Attwy, éd. maktabat al-toulab wa sharikat al-kitab al-lubnany, Beyrouth, 1967, p.5.

librairies pour l'acheter » ; « *Un tournant, une révolution, un saut, un nouveau point de départ* »... La parution de *L'Étranger* en arabe est pourtant comparée à une nouvelle Bible, porteuse d'une religion nouvelle, par une autre partie des intellectuels arabes. Invariablement, ce sont ses prophéties, son importance idéologique et esthétique qui sont mises en avant. Pour Abd al-Münim Al-Hafni, par exemple, *L'Étranger*, traduit la tragédie de l'homme du XX^e siècle en général, et du français plus particulièrement, au cours et au sortir de la deuxième guerre mondiale. L'essayiste et traducteur égyptien précise que le roman relate l'histoire de l'individu moderne vaincu et dépouillé de tout pouvoir, qui ne peut qu'accepter sa condition fatalement et survivre avec le sentiment de l'absurdité de son existence. Lui reste, résigné, à répéter inlassablement « *Tout m'est égal !* ». ¹⁰⁶ Dans son étude intitulée *Sir'a al-Hadaratte fi al-riwaya al-arabiya, Le Conflit des civilisations dans le roman arabe*, le critique égyptien Abd al-Fatah Othman propose, quant à lui, de brèves analyses du roman de Camus, selon lesquelles l'histoire ne peut être que symbolique et allégorique puisqu'elle présente la problématique d'un conflit de civilisations entre l'Orient et l'Occident. Camus tenterait, selon lui, de montrer une réalité vécue par lui-même et, par conséquent, de placer l'accent sur les divers aspects de ce conflit enraciné dans l'histoire. Globalement, cette perspective correspond à celle d'un grand nombre d'intellectuels arabes pour lesquels Camus symbolise « *un confluent entre deux cultures, arabe et occidentale, un point commun et un point de rencontre entre l'Orient et l'Occident.* » ¹⁰⁷ Cependant, le critique ignore quelques événements de *L'Étranger* et commet des erreurs lorsqu'il affirme, par exemple, que « *Meursault travaille comme avocat dans une société de bois française* » ¹⁰⁸ alors que le texte original décrit Meursault comme un employé subalterne dans une société sans grande envergure. Aussi anecdotique soit-il, cet exemple révèle indirectement l'existence de traductions non officielles qui récrivent l'intrigue sans tenir véritablement compte du texte original. De fait, nulle part dans son analyse, Abd al-Fatah Othman ne se réfère précisément à la traduction de *L'Étranger* qu'il utilise. Sous sa plume, l'intrigue est, d'ailleurs, résumée ainsi : « *le héros de ce roman est un jeune français appelé Meursault, qui habite en Algérie avec sa famille. Il est entouré par ses amis et ses voisins colonisateurs français (...) Meursault vit isolé de la société arabe algérienne* ». ¹⁰⁹ Cet axe de lecture met en relief l'absence de communication entre les deux civilisations, justifiant du même coup les conflits qui les déchirent. « *Entre les deux civilisations, il n'y a aucun rapport, ni interaction, ni collaboration, ni relation, ni communication.* » ¹¹⁰ Cette interprétation rejoint celle du dramaturge égyptien Alfred Farag : pour lui, Albert Camus reste « *le philosophe de la discontinuité et de l'incommunicabilité* » qui montre l'absence de communication entre les hommes, génératrice d'incompréhensions et fatalement de conflits. Plus loin, l'analyse de Othman met en évidence quelques détails dans ce sens, par exemple, lorsqu'il condamne le fait qu'une jeune fille arabe puisse avoir une relation *illégitime* avec un occidental. Le meurtre est considéré comme symbolique, nullement dû au hasard mais consécutif aux différences entre les deux civilisations : « *(...) le motif de meurtre est la peur, la méfiance de cette civilisation qui a versé sa chaleur et son ardeur sur sa tête. L'incandescence se reflète sur le couteau dans la main de l'Arabe, alors cela lui fait peur et le terrorise* ». ¹¹¹ Le critique égyptien verra finalement en Camus un « *humaniste mondial qui s'intéresse à l'être humain, à la liberté, à la justice et à la fraternité entre les hommes.* » ¹¹²

Déjà divisée depuis la Nadha ¹¹³, l'élite intellectuelle, au cours des décennies 1960 et 1970, implorait sous l'effet d'interrogations multiples autour de l'interprétation à donner à une œuvre aussi atypique que *L'Étranger*. A côté de fervents admirateurs de Camus, se trouvaient donc différents groupes de détracteurs qui condamnaient sans aucune justification artistique ou littéraire, l'auteur et son œuvre tout entière. En leur sein, conservateurs et religieux tenaient un place de choix : méfiants à l'égard du courant existentialiste, ils soupçonnaient cette « nouvelle religion » d'être capable de s'opposer à la leur et ont purement et simplement

¹⁰⁶ Abd al-Münim al-Hafni, *Albert Camus, sa vie, sa littérature, son théâtre, sa philosophie et son art*, éd. Adar al-maçriya, 1964, p. 256.

¹⁰⁷ Hijazi, Al-Bagdadi et bien d'autres ont affirmé qu'ils considéraient Camus ni comme un Arabe ni comme un Français : pour eux, l'écrivain représente un creuset où l'Orient et l'Occident peuvent se rencontrer. L'œuvre camusienne reste à leurs yeux aussi méditerranéenne qu'internationale.

¹⁰⁸ Abd Al-Ftah Othman, *Sir'a al-Hadaratte, Le conflit des civilisations*, éd. Dar al-adalh, le Caire 1990, p.401.

¹⁰⁹ *Ibid.* p. 401.

¹¹⁰ *Ibidem.*

¹¹¹ *Ibidem.*

¹¹² *Ibidem.*

¹¹³ La Nadha est la Renaissance littéraire arabe.

rejeté le roman de Camus. Meursault était à leurs yeux un être hautement immoral, apte à détourner la jeunesse des principes traditionnels et des coutumes orientales religieuses. En fait, tous sentaient que le protagoniste camusien était en mesure de fomenter éveil des consciences, prises de parole et révoltes dans leurs rangs. *L'Étranger* était perçu telle une œuvre dangereuse, à manipuler avec maintes précautions... La société arabe des années cinquante ressemblait fort à celle qui est décrite dans le roman comme une société ayant par avance – et avant même son procès – condamné Meursault. Les motifs de condamnation ici importent peu : avoir enterré sa mère sans verser de larmes ou avoir vu un film « comique » peu après son décès... Le personnage de Camus est moins condamné pour le meurtre de l'Arabe que pour la révolte contenue qui sourd de toute l'intrigue et qui est une révolte orientée contre des principes que la société arabe conservatrice estime fondamentaux et immuables.

Dans le même esprit, les extrémistes de tous bords ont maudit l'œuvre de Camus, et avec elle, son auteur, ses lecteurs et ses traducteurs ! De véritables campagnes de censure et de boycott ont été organisées, notamment par les marxistes et les communistes, qui souhaitaient s'opposer violemment aux admirateurs de l'œuvre, appartenant, pour la majorité, au courant nationaliste. « *Le roman est nihiliste, noir, défaitiste, arriviste, individualiste* », dira Houdaye Mdanat, avocat, critique et nouvelliste jordanien de tendance communiste, qui nous a confié son témoignage :

Je combattais pour la liberté du peuple arabe et pour la libération de nos pays occupés, la Palestine et l'Algérie. Je luttai contre l'oppression et la tyrannie de nos chefs d'État et pour la liberté d'expression et celle de mes collègues prisonniers dans les prisons politiques. J'ai trouvé que *L'Étranger* ne m'encourageait pas à avoir un espoir dans l'avenir. Au contraire, quand je l'ai lu, je me suis senti complètement abattu et découragé. Ce livre a semé l'incertitude en nous, alors qu'à l'époque, nous avions besoin de livres qui nous donnent confiance en nous et nous poussent à nous révolter, à nous cultiver, qui nous aident à résoudre nos problèmes sociaux, économiques et politiques... Nous avions faim, physiquement plus que spirituellement. Nous ne souffrions pas de problèmes métaphysiques. L'ignorance, le sous-développement, la pauvreté et la dictature étaient, et sont jusqu'à aujourd'hui, nos principaux problèmes. *L'Étranger*, de mon point de vue, ne traduit pas ces problèmes et ne donne pas de réponses à ces questions essentielles pour nous.¹¹⁴

Mdanat ne comprend pas la révolte de Meursault qu'il juge *individuelle* et, par conséquent, stérile. En revanche, il admire d'autres aspects de l'œuvre, ceux esthétiques et romanesques : le lyrisme et la fluidité des images font de Camus, selon lui, un « *photographe talentueux, un peintre illuminé* ». Il refuse finalement d'accorder un intérêt autre qu'esthétique à l'idée de l'absurde trop fortement contraire à son idéal communiste...

Face à Mdanat, d'autres écrivains de l'Orient Arabe considèrent que *L'Étranger* est associé à un climat intellectuel très sensible et qu'à ce titre, il exprime autant qu'il reflète une réalité bien présente dans les années 1960 et 1970. A cette époque, un sentiment dévastateur de défaite provoquait chez les élites arabes une lancinante impression d'étrangeté. Il faut peut-être rappeler que l'émigration des jeunes se développait durant ces décennies : passant de son village natal à la ville tentaculaire pour achever des études ou améliorer son mode de vie, la jeunesse orientale se trouvait désorientée par cet exil contraint : elle était aux prises avec des sentiments inédits chez ses aînés. Parallèlement, l'avant-garde intellectuelle était bâillonnée, opprimée et privée du droit d'exprimer ce qu'elle pensait de la situation politique, sociale et culturelle qu'on lui imposait par la force et à laquelle elle ne pouvait s'identifier. *L'Étranger* a donc pu exprimer, en substance, cette vision d'un monde nouveau auquel devait se confronter la jeune génération. « *L'Étranger est la plus importante réalisation car malgré sa brièveté, ce roman représente, par son contenu, l'exil dont souffre l'homme, surtout l'exil dont souffre un certain nombre de citoyens arabes.* »¹¹⁵ L'Orient Arabe s'industrialisant découvrait peu à peu des problèmes économiques et sociaux inédits : l'insuffisance des transports en commun, la densité de la circulation, l'urbanisme désordonné, l'emprise de la machine omniprésente et monstrueuse, la dépersonnalisation de l'individu, vague donnée inscrite sur les multiples registres de l'état civil... La modernisation engendrait pauvreté et désorganisation, qui étaient à leur tour renforcées par la croissance démographique. Les coutumes ancestrales, la religion et l'autorité paternelle, sur lesquelles reposait hier encore toute l'organisation sociale du Moyen-Orient, connurent un vaste séisme. La société moderne naissante fut face à la peur, à la solitude et à la frustration : elle était en

¹¹⁴ Entretien personnel, le 17 juin 1994, Amman.

¹¹⁵ Entretien personnel, Farida al-Nagach, le 17 mai 1994, le Caire.

train de perdre ses valeurs et sa stabilité mais ne pouvait enrayer le mouvement de délitement de la soumission à la foi et aux traditions. Démuni face à la perte des valeurs et à la rapidité du progrès, l'individu était, en outre, totalement asservi à la volonté d'autrui en raison de sa non-participation au devenir de son pays. En cela, il est indéniable que l'état d'esprit de *L'Étranger* rejoint parfaitement celui des années 1960 et 1970 et rappelle aux lecteurs la situation complexe dans laquelle ils devaient vivre ou survivre. C'est ainsi qu'une forme de solidarité s'est tissée entre Meursault et eux. *L'Étranger* a pu ainsi influencer toute une génération de jeunes auteurs qui se sentaient déchirés et égarés face à la modernité et qui allaient s'inspirer de ce roman-phare qui permit à toute une génération d'appréhender la modernité.

Aux deux extrêmes des débats, *L'Étranger*, sans rien perdre de sa complexité, ni de sa richesse, parvint toutefois à échapper à ces tentatives de destruction ou de récupération et réussit à se répandre dans tous les milieux intellectuels. Dans son article « *Camo fi nazar jza'iri* », « *Camus selon une vision algérienne* », al-Ibrahimi a-Taleb adopte une position plus radicale encore : il explique qu'en condamnant Meursault pour le meurtre d'un Arabe, Camus a voulu dénoncer la colonisation française de l'Algérie et prophétiser la fin de ce système politique.

Quant à la condamnation à mort de Meursault telle qu'elle a été racontée dans le roman, elle est improbable car jamais on n'a condamné à mort un meurtrier européen en Algérie, donc sans l'ombre d'un doute, cette condamnation suprême n'est autre que le pressentiment de la fin d'un système coupable et contraire à la justice.¹¹⁶

Ramenant ce virulent débat sur la scène littéraire, le romancier égyptien, Ibrahim Asslan, théorise alors en ces termes : « *L'Étranger a réuni le classicisme et le romantisme, avec lesquels on a essayé de créer une nouvelle école qui a pour nom le romantisme social révolutionnaire.* »¹¹⁷ Emerveillé par l'histoire, par l'habileté et le talent de son auteur, le célèbre romancier Naguib Mahfouz s'exprime clairement à ce propos et place *L'Étranger* au rang des chefs-d'œuvre :

La naissance de ce roman a constitué une nouvelle étape dans l'histoire de la littérature. Les auteurs arabes ont vécu pleinement cette naissance et ont vu le début de cette nouvelle période où la philosophie se mêle à la littérature sans la gêner et où l'être humain tue son frère à cause de l'ennui et de la fatigue.¹¹⁸

Les écrivains arabes, par exemple le nouvelliste syrien Chawki al-Bagdadi, éprouvent un semblable sentiment vis-à-vis du roman camusien :

Camus est un écrivain doué et progressiste. Aussi les romans qu'il a écrits sont-ils considérés ici comme un très grand bond dans l'art romantique, surtout son style romanesque dans *L'Étranger* ; de ce point de vue, Camus a sans doute influencé la littérature de l'Orient Arabe – et tout spécialement la génération des écrivains des années soixante dont je fais partie –, au niveau du style et de la technique narrative¹¹⁹

La modernité de Camus inspire les écrivains arabes et, emportés par cette dynamique créative, les traducteurs se laissent gagner par l'envie de faire découvrir à un large public les trésors de ce roman.

Finalement, il apparaît que *L'Étranger* n'a cessé de gagner en prestige : il est entré dans le panthéon moyen-oriental des littératures étrangères et, à ce titre, figure très régulièrement au cœur de débats passionnés entre les lecteurs arabes.

Waël RABADI

Professeur Assistant – Université Al Albayt (Jordanie)

¹¹⁶ Al-Ibrahimi A-taleb *Camo fi nazar jza'iri, Camus selon une vision algérienne*, Tunisie Revue al-fikr, n° 9 1970, p. 19.

¹¹⁷ Entretien personnel, le 16 mai 1994, le Caire.

¹¹⁸ Entretien personnel, le 20 mai 1994, le Caire.

¹¹⁹ Entretien personnel, le 31 mai 1994, Damas.

MANIFESTATIONS CAMUSIENNES

CAMUS ET L'HISTOIRE

**Journées de travail à l'Université de Floride, Gainesville,
organisées par le College of Liberal Arts and Sciences, le Center for European Studies
Department of Romance Languages and Literatures, France-Florida Research Institute
8 et 9 février 2008**

Le colloque était organisé par Carol Murphy (Professor of French, Director of the France-Florida Research Institute, University of Florida) à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'obtention par Camus du Prix Nobel et en hommage à Raymond Gay-Crosier, grand connaisseur de l'œuvre de l'écrivain, qui a enseigné pendant plusieurs décennies à l'Université de Gainesville. Celui-ci avait d'ailleurs préparé une petite exposition qui réunissait des documents que possède la Bibliothèque de l'Université et e. a. des photocopies des manuscrits de *L'Homme révolté*. Soulignons que le présent compte rendu repose pour l'essentiel sur les résumés des communications, résumés écrits par les auteurs eux-mêmes.

La première journée s'est ouverte sur l'enregistrement du Discours d'acceptation par Camus du Prix Nobel, le 10 décembre 1957. Lui a succédé la conférence plénière de Colin Davis, Research Professor of French, Royal Holloway, Université de Londres, intitulée «Uncanny Camus» («Camus insolite (inquiétant)»). Les œuvres de Camus semblent à l'heure actuelle tellement familières, elles ont été tellement discutées, qu'il paraît impossible d'en dire quelque chose de nouveau. Pourtant elles gardent leur pouvoir de nous intriguer et de nous déranger. La communication suggère que, comme l'insolite freudien, ce qui est désorientant dans les écrits de Camus est leur familiarité même, leur pouvoir de nous confronter à ce qui est à la fois pleinement connu et énigmatique. Le problème est analysé à partir de différentes versions du quotidien dans ses œuvres et de manière plus détaillée à partir de la lecture de la nouvelle «La Femme adultère».

La Table ronde qui suivait avait pour thème «La nouvelle Pléiade Camus. Questions de méthode» et elle réunissait quatre membres de l'équipe de la Nouvelle Pléiade. Raymond Gay-Crosier a traité «De la conception à la fabrication. Le travail éditorial : questions pratiques générales» ; Agnès Spiquel de «Texte de l'auteur, libertés de l'éditeur» ; Maurice Weyembergh de «Questions de méthode. Les articles et essais philosophiques» ; Marie-Thérèse Blondeau du «Travail sur les manuscrits».

La deuxième journée comportait sept communications, quatre le matin, trois l'après-midi. Chaque communication a été suivie de débats.

James Tarpley, Assistant Professor of French, Florida State University, a parlé de «Pieds Noirs Masques Blancs : European Algerians in *Le Premier Homme*». Sa communication portait sur l'histoire des habitants européens d'Algérie. Elle analyse les trois instantanés principaux que Camus donne de cette histoire. Les descriptions lyriques d'une enfance pauvre économiquement mais riches en expériences renseignent sur la spécificité de la culture pied-noire. Le retour du protagoniste adulte pendant la guerre d'Algérie montre à quel moment les Européens d'Algérie ont vu que leur monde touchait à sa fin. Enfin, le récit épique de la fondation de Solférino par les révolutionnaires européens révèle un aspect de la construction d'un récit héroïque concernant les pieds-noirs. La communication vise à rendre moins théorique et plus précise la compréhension de l'identité de ces Européens d'Algérie, du moins comme Camus les a décrits dans son dernier livre.

Agnès Spiquel, professeur à l'Université de Valenciennes, a choisi comme thème «*Le Premier Homme*, cent trente ans de l'histoire de l'Algérie». *Le Premier Homme* n'est pas une autobiographie qui déviderait chronologiquement les souvenirs d'un auteur-narrateur-personnage. C'est un roman, certes à matériau autobiographique, mais qui, surtout, raconte la quête d'un homme de quarante ans, quête qui le fait remonter en deçà de son propre passé, et même de celui de son père, jusqu'aux racines de sa «tribu» : l'ensemble des «premiers hommes» qui ont migré de l'Europe vers l'Algérie à partir de 1830, s'y sont

enracinés et y ont été enterrés. Comme cette quête de Jacques Cormery est explicitement située en 1953, c'est plus de cent vingt ans de l'Histoire de l'Algérie qui viennent s'inscrire dans le roman, entre les vagues successives d'immigration du XIXe siècle et l'exil des Blancs d'Algérie (qu'on n'appelle pas encore les pieds-noirs), exil devenu probable au présent de l'écriture, c'est-à-dire à la fin des années 50 – en incluant les guerres mondiales, surtout la première, et la guerre d'Algérie qui couve déjà en 1953. Les fragments donnés en «Annexes» au *Premier Homme* viennent éclairer la lecture du roman, principalement dans sa première partie, «Recherche du père».

Le thème retenu par David Ellison, Distinguished Professor of the Humanities, Professor of French, University of Florida, portait sur «Camus et les lieux de l'histoire». Il rappelle d'abord que les choix de Camus face à l'histoire lui ont valu l'admiration des uns et le dédain des autres. Si beaucoup de compatriotes ont mal lu Camus, peut-être est-ce parce que la pensée historique camusienne ne s'est pas toujours exprimée avec la clarté à laquelle on s'attendrait d'un historien professionnel ou d'un philosophe, mais apparaît en filigrane dans les méandres de ses écrits lyriques et fictifs, et sous une forme masquée plutôt que transparente, logique ou didactique. C'est dans cette optique que l'auteur relit certains passages des premiers et des derniers écrits de Camus (*L'Envers et l'endroit*, *Noces*, *Le Premier Homme*), pour essayer de cerner la manière dont l'Histoire reste indissociable de la géographie, que celle-ci soit réelle, mythique ou symbolique. Pour Camus, l'Histoire n'est pas une abstraction ou un mouvement narratif téléologique, mais plutôt une force qui prend forme dans le monde, et qui semble quelquefois promettre, et quelque fois nier, ce que Michel Butor a appelé une *communion dans le lieu*.

Marie-Thérèse Blondeau, professeur au Lycée Montaigne de Paris, a consacré sa communication à «*La Peste*, roman de la résistance ?». Même si Camus répugne à la littérature engagée, il est convaincu que l'artiste ne peut se séparer de son temps. Dès septembre 1939, il écrivait dans ses *Carnets* : «Les tours d'ivoire sont tombées». Il s'avère donc impossible de se désolidariser de son époque et de la guerre qui vient d'éclater. Si assurément, comme il l'affirme dans sa réponse à Roland Barthes en février 1955 : «*La Peste* a [...] comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme», il ajoute que «dans un sens, [elle] est plus qu'une chronique de la résistance». M.-T. Blondeau montre, par l'étude des manuscrits de *La Peste*, tout ce que le récit doit à l'Histoire, tant les variations sont importantes entre la première version achevée au Panelier en décembre 1942 et les ultimes corrections sur épreuves, début 1947. Si ce récit peut être lu comme un roman de la résistance, il n'est assurément pas un roman sur la résistance, même si, dès fin 1943, Camus rejoint l'équipe de *Combat*.

Maurice Weyembergh, professeur émérite à la Vrije Universiteit Brussel, a posé la question : «L'analyse camusienne du terrorisme est-elle encore d'actualité ?». Il commence par rappeler les éléments de l'analyse camusienne de la terreur et du terrorisme et les limites morales que l'écrivain pose à leur égard. Si Camus rejette fermement les méthodes des terroristes, il est prêt pourtant à écouter leurs raisons, ce qui n'est pas sans signification. L'accent est mis ensuite sur son attitude à l'égard de ceux qu'il a appelés les meurtriers délicats, Kaliayev et ses amis. Dans la seconde partie, Weyembergh analyse les différences du terrorisme que Camus décrit avec le terrorisme d'aujourd'hui et notamment avec l'attentat-suicide. Les nouveaux caractères du terrorisme appellent-ils de nouvelles limites morales ? L'efficacité des nouveaux moyens rend-elle ces limites caduques ou faut-il, au contraire, les maintenir, mais sans se faire d'illusions ? «La justice devant/avant l'histoire : dire à la fois oui et non à la politique» («Justice before History : Saying yes and no to politics at the same time») est le thème de la réflexion de David Carroll, Professor of French, University of California, Irvine. Tout au long de sa vie et encore actuellement, Camus a été critiqué par la gauche pour avoir toujours fini par exprimer des considérations morales dans ses écrits politiques. Ce qui a permis à ses critiques de prétendre que, malgré son expérience de la résistance, il n'a pas été suffisamment engagé dans l'histoire et a toujours choisi de s'en retirer ou de se poser au-dessus d'elle afin de juger et de condamner les excès politiques et la violence à partir d'une perspective morale pure. Pour évaluer la validité de ces critiques, l'auteur analyse la dimension morale des écrits politiques de Camus et essaie de comprendre la nature exacte de sa relation contradictoire à la politique. Carroll se concentre sur les effets critiques d'une position politique qui accorde la priorité aux dimensions éthiques et esthétiques de l'histoire par rapport à des forces historiques et politiques étroitement définies et à toute forme de logique historique qui prédit une fin glorieuse à l'histoire. Camus met la vie d'abord, avant la lutte pour atteindre un but politique, quelque noble qu'il soit. Carroll pense que l'impact politique d'une telle position ne doit pas être sous-estimé ou rejeté comme une forme de pieux moralisme, puisque cette position dit quelque chose d'essentiel sur l'histoire et la politique et sur ce que nous sommes prêts à accepter et à justifier dans la poursuite de la justice et au nom de la démocratie.

La dernière communication est celle de Ronald Aronson, Distinguished Professor of the History of Ideas, Wayne State University, Michigan. Elle traite de l'apport de Camus au choix d'une vie sans Dieu. Malgré des efforts récents pour faire de l'écrivain un partisan de la religion, il a été l'une des grandes figures de la vie limitée à l'ici-bas. Bien qu'il fût capable de manifester son appréciation et sa compréhension des motivations et croyances religieuses, ce serait une grande erreur de suggérer qu'il était «secrètement religieux» ou qu'il manifestait un «besoin de religion». L'héritage le moins apprécié de Camus est le fait qu'il ait fait face à la situation post-religieuse du monde moderne ; il demeure l'un des écrivains du XXe siècle les plus significatifs et les plus stimulants pour les athées, agnostiques, humanistes attachés au siècle, sceptiques et libres penseurs. Son œuvre présente des cadres, des vues pénétrantes, des défis et aussi des encouragements pour ceux qui ont choisi aujourd'hui de vivre sans Dieu.

Le colloque s'est terminé sur une discussion générale présidée par Raymond Gay-Crosier : le débat a porté sur des problèmes difficiles posés par certaines communications et sur ce qu'était en définitive l'histoire, avec et sans majuscule, pour Camus.

Les Actes du colloque seront publiés, sous la direction de R. Gay-Crosier, dans le prochain numéro de la *Revue des Lettres Modernes* qui aura pour titre «Camus et l'histoire».

Marie-Thérèse BLONDEAU
Maurice WEYEMBERGH

* * *

Comment naît une œuvre littéraire ?

– Brouillons, contextes culturels, évolutions thématiques –

Colloque franco-japonais sur la genèse de l'œuvre dans la littérature française
organisé par le Département de langue et littérature françaises de l'Université de Kyoto
en partenariat avec l'Institut franco-japonais du Kansai, les 7, 8 et 9 décembre 2007

Samedi 8 décembre : après-midi Camus

- **Hiroshi MINO** (Université de Jeunes Filles de Nara)

« Un dimanche de tiré » – De *La Mort heureuse* à *L'Étranger*

- **Pierre-Louis REY** (Université de Paris 3)

La langue de Cagayous dans l'œuvre d'Albert Camus

- **Gilles PHILIPPE** (Université de Grenoble 3)

Où s'arrête la genèse externe, où commence la genèse interne d'une œuvre? L'exemple de *La Chute* d'Albert Camus

* * *

Le 31 mai, à l'université de Genève, l'association Suisse-Algérie-Harmonie organise un **colloque-débat sur Camus et l'Algérie**. Les intervenants sont Lionel Dubois, Aïcha Kassoul, Ioan Lascu, Mohamed Maougal, Antonio Rinaldes et Ali Yedes.

* * *

La « Compagnie de l'Élan Bleu » a donné une **lecture-spectacle de Révolte dans les Asturies** le 2 février 2008 à la MJC de Cherbourg dans le cadre du 18^e festival des cultures hispaniques organisé par la MANCHA (Mouvement d'amitié normand pour la culture hispano-américaine). Le 25 janvier, une conférence de Jeanyves Guérin a introduit cette réalisation.

VIE DE LA SEC

- **Liste des nouveaux adhérents** (depuis octobre 2007, dans l'ordre de leur adhésion)

- Moez REBAI (Tunisie)
- Avdi VISOKA (Kosovo)
- Anne-Marie TOURNEBIZE (92 – France)
- Pierre MICHEL (49)
- Jean-François DURANTIN (34)
- Marcel FALLET (Suisse)
- François-Yves DAMON (59)
- Sylvie TOURNADRE (92)
- Philippe CHIANALE (94)
- Alexis LAGER (69)
- Jeannine BOULET (65)
- Michel CAZENOVE (78)
- Université catholique d'Angers (49)
- Marie POVEDA (21)
- Sylvain BOULOUQUE (75)
- Hervé SANSON (75)

Bienvenue à tous !

- **Vie de la section japonaise**

En plus de sa revue *Études camusiennes*, elle a désormais son site web, écrit en japonais, mais rassemblant tous les articles

: <http://d.hatena.ne.jp/camus-ken/>

Hiroshi Mino nous précise : « Bien que la plupart soit é en japonais, on peut y voir tous les titres des articles publiés dans les *Études camusiennes* et tous les titres des interventions faites dans les réunions depuis 24 ans. Bien amicalement. Hiroshi MINO

- **Appel à contribution**

Dr. phil. Jean Ehret 25, rue Sigismond L-
2537 Luxembourg

Chers Collègues,

En 2004, Marc-Mathieu MÜNCH a publié son livre *L'Effet de vie ou le singulier de l'art*¹²⁰, dans lequel il propose une esthétique littéraire générale et une nouvelle approche de la littérature. Ayant travaillé sur ce livre, j'ai fait l'expérience de sa richesse et de sa portée heuristique et herméneutique. En 2006, un colloque lui a été consacré à Yaoundé¹²¹.

Pour poursuivre le débat et approfondir la discussion, je lance le projet d'un ouvrage collectif qui comporterait, d'une part, plusieurs articles que Marc-Mathieu Münch a rédigés et qui ont accompagné la naissance et le développement de sa pensée ; d'autre part, il comporterait des contributions abordant *L'Effet*

¹²⁰ MÜNCH (Marc-Mathieu), *L'Effet de vie ou le singulier de l'art littéraire*. Paris : Champion, Bibliothèque de littérature générale et comparée, vol. 46, 2004, 396 p..

¹²¹ Colloque coorganisé par le Centre de recherche « Écritures » de l'UPV-Metz et l'Université de Yaoundé I. Ses actes vont paraître sous peu, en deux volumes distincts. L'un, centré sur le mythe, paraîtra à Yaoundé chez CLE ; l'autre, rassemblant six contributions discutant directement les thèses de M.-M. Münch, paraîtra dans quelque temps dans les Cahiers de recherche du Portique.

de vie du point de vue de différentes disciplines. J'aimerais inviter les « camusiens » à participer à ce projet et à réagir spécifiquement à la pensée de notre collègue à partir de leurs recherches personnelles, en particulier à partir de leurs travaux sur la poétique et l'esthétique de Camus.

Le Centre de Recherches « Écritures » (EA3943) de l'Université Paul Verlaine-Metz soutient ce projet. Si vous désirez y participer, veuillez me faire parvenir votre proposition de contribution en fichier Word avant le **1^{er} juillet 2008** (adresses : poetics67@yahoo.com; jean.ehret@education.lu). Elle devra comporter un titre provisoire et une description de la problématique n'excédant pas une page. Réponse sera donnée pour le **15 juillet 2008**. Les articles seront à rendre pour le **15 janvier 2009** au plus tard.

N'hésitez pas à me contacter pour toute information supplémentaire. Recevez, chers Collègues, mes salutations chaleureuses,

Jean EHRET

Membre du Centre de Recherches « Écritures » (EA 3943) UPV-Metz
poetics67@yahoo.com

Repenser la littérature

Réflexions sur l'esthétique littéraire de Marc-Mathieu Münch

*L'Effet de vie ou le singulier de l'art*¹²² répond à la question ce qu'est la littérature et offre des perspectives nouvelles pour son interprétation.

Résumé : Révisant les orientations d'Étiemble et d'A. Marino dans une théorie comparatiste diachronique intégrant les recherches en neurobiologie de J.-P. Changeux et s'intéressant à un éventail représentatif des poétiques des auteurs des cinq continents, Münch dépasse l'idée qu'il est impossible de définir la littérature comme un phénomène planétaire. Il réussit à dégager un invariant qui est le principe général de la littérature dont les moyens sont d'autres invariants : la plurivalence (toutes les facultés de l'esprit sont concernées), l'ouverture (la suggestion etc.), la cohérence (en fait la règle d'unité), et le jeu avec les mots considérés comme concrets. Plus qu'une définition essentielle abstraite, la littérature est ainsi définie par son fonctionnement comme une production d'*homo sapiens sapiens* visant à susciter un effet spécifique dans le cerveau du lecteur par l'assemblage spécifique de son matériau. Partant de la poétique intentionnelle des auteurs, il développe une esthétique littéraire générale qui ne peut laisser ni les auteurs, ni la critique littéraire, ni les recherches interdisciplinaires indifférentes.

Débat : Un premier volet des réflexions sera consacré aux **réactions d'auteurs**. Un deuxième volet se concentre sur les **recherches en littérature** se situant par rapport à la théorie de Münch.

Comment peut-on p. ex. situer l'esthétique de tel auteur (en l'occurrence Camus) ou de telle œuvre dans le contexte d'une esthétique générale ?

Comment doit-on lire un texte ? Münch intègre le lecteur dans la réalisation de la littérature et doit partir d'une introspection subjective après lecture pour approcher les textes. Si ceux qui étudient les spiritualités sont familiers d'une telle approche, elle n'est guère pratiquée en critique littéraire. Une telle approche est-elle possible dans les études littéraires ? Comment la mettre en œuvre ? Que disent les auteurs (en l'occurrence Camus) sur la « bonne » ou la « juste » lecture ? Comment situer ces affirmations (de façon historique, théorique...) dans le contexte de l'esthétique générale ?

Comment penser le sens d'un texte ? Münch affirme que le texte ne « fait » d'abord pas sens mais qu'il produit un effet de vie. Comment réagir à sa théorie à partir des théories de l'interprétation, de la réception, ou encore du rapport entre littérature et philosophie chez Camus ?

¹²² MÜNCH (Marc-Mathieu), *L'Effet de vie ou le singulier de l'art littéraire*. Paris : Champion, Bibliothèque de littérature générale et comparée, vol. 46, 2004, 396 p..

Comment comprendre la notion de fiction ? La théorie esthétique de Münch insère la fiction dans un contexte neuropsychologique (constructiviste) et ouvre ainsi une piste qu'il s'agit d'approfondir.

Comment penser la fonction de la littérature ? Münch ne trouve pas d'invariant planétaire quant à la fonction de la littérature. Comment peut-on dès lors encore maintenir, justifier, utiliser certaines fonctions ; peut-on assigner encore un rôle aux littératures d'hier comme d'aujourd'hui ? Cette question s'adresse tant aux chercheurs de sociocritique qu'aux défenseurs des études de lettres.

Comment juger de la qualité d'une œuvre ? L'intention de Münch est d'offrir une théorie capable de juger de la valeur d'une œuvre littéraire. Sa théorie le permet-elle ?

Comment apprécier les aspects concrets des mots ? Les mots intéressent en particulier, mais pas exclusivement, les sémioticiens et les linguistes. Comment réagissent-ils aux propositions et critiques de Münch ?

Comment traduire un texte ? Les traducteurs ne doivent pas seulement faire passer le « sens » d'un texte dans un autre ; peuvent-ils tirer profit de l'esthétique de Münch pour leur propres travaux ? Confirment-ils ou réfutent-ils l'esthétique de Münch ?

Un troisième volet sera consacré aux **recherches interdisciplinaires**. Offrant une définition viable de la littérature, l'esthétique de Münch permet des approches systématiques.

Le livre va d'abord regrouper des articles de Münch précisant certains aspects du cheminement intellectuel qui l'a conduit à l'*Effet de vie* ainsi que des études de textes. Ces articles seront portés à la connaissance des contributeurs.

Jean Ehret / poetics67@yahoo.com

* * *

Le n° 15 des Cahiers Octave Mirbeau vient de paraître : 384 pages très abondamment illustrées. Il est possible de le commander (23 euros) à la Société Octave Mirbeau :

Pierre MICHEL

Société Octave Mirbeau

10 bis rue André Gautier

49000 - ANGERS

02 41 66 84 64

michel.mirbeau@free.fr

[Pierre Michel est également adhérent à la SEC]

Avis aux amateurs...

Et si les amateurs (au sens noble) de Camus se rencontraient de temps en temps, simplement pour parler ensemble de cet auteur qu'ils aiment ?...

À l'époque de la communication internet, il ferait bon se retrouver régulièrement dans l'arrière-salle d'un café, pour échanger sur telle ou telle de ses œuvres. Point ne serait besoin d'être spécialiste – même si les spécialistes seraient les bienvenus pour animer les débats, rendre compte de telle ou telle approche.

J'habite Paris, qui est quand même central ; mais on peut imaginer que la formule essaime...

Le Procopé, près de la Sorbonne, serait prêt à nous accueillir.

Si cela vous intéresse, téléphonez-moi (01 43 29 08 19 ou 06 08 94 88 35)

Dominique DUQUAIRE

Membre de la Société des Études camusiennes

Appel à communications

CAMUS À LA SCÈNE / CAMUS ON STAGE 7 et 8 mai 2009 - Collège militaire royal du Canada (Kingston, Ontario)

Le théâtre d'Albert Camus ne révolutionne pas la dramaturgie et l'esthétique scénique. Mains critiques – théâtrologues ou camusiens - le disent conventionnel, cérébral, moraliste. Il recèle cependant une vitalité certaine, comme en fait foi la fortune scénique remarquable dont il jouit. Depuis quelques décennies, en effet, il est porté à la scène avec une fréquence qui atteste l'intérêt fidèle des praticiens de théâtre et des spectateurs. À cet égard, force est de constater sa popularité et son rayonnement international. Dans l'Europe francophone, britannique, germanique, slave, comme en Amérique, il fait régulièrement partie de la programmation des salles de théâtre - des plus célèbres, vastes ou nanties, aux plus modestes, dont celles de troupes étudiantes.

Au Canada français par exemple, où la population est pourtant petite, *Caligula*, *Le Malentendu* et *Les Justes* ont été montés plus d'une fois durant les quinze dernières années : chacune de ces pièces dans une salle des plus prestigieuses, et dans une autre de moindre envergure. Trois romans de Camus y ont également été mis en scène.

Voilà un autre fait qui unit l'œuvre camusienne à l'art dramatique : le corpus narratif de Camus a suscité d'abondantes adaptations théâtrales. *L'Étranger*, *La Peste* et surtout *La Chute*, récit particulièrement oral et théâtral, mais aussi des nouvelles, se sont vus mis en scène à plusieurs reprises, parfois avec des tournées continentales ou outre-mer. La fortune scénique non seulement de l'œuvre dramatique mais aussi du corpus narratif de Camus est donc digne de mention.

C'est par le biais du médium théâtral que nous aimerions aborder Camus et, nous l'espérons, le redécouvrir, dans le cadre du colloque bilingue « **Camus à la scène / Camus on Stage** » qui se tiendra au **Collège militaire royal du Canada**, à Kingston (en Ontario), les **7 et 8 mai 2009**. Cette perspective nouvelle est susceptible de réunir camusiens, praticiens et théoriciens du théâtre, ainsi que ceux qui se penchent sur l'adaptation transgénérique.

Une question fondamentale se pose : En quoi la lecture que proposent les praticiens de théâtre – metteurs en scène, comédiens, scénographes... - fournit-elle un éclairage différent, un apport nouveau à l'exégèse déjà connue de l'œuvre camusienne? Comment les divers codes de signification propres au spectacle (costumes, décors, masques/maquillages, musique et bruitage, etc.) contribuent-ils à l'herméneutique?

Ces quelques pistes, notamment, pourraient s'avérer porteuses :

- Analyse d'une représentation en particulier, que ce soit d'une pièce de théâtre ou d'un récit ;
- Étude diachronique de l'évolution des mises en scène successives d'un même texte ;
- Problèmes de traduction, d'adaptation, de coupures ou d'ajouts, préalables à la mise en scène ;
- Traitement des didascalies et discours paralinguistique, dans la tension entre texte et représentation, entre dialogue et langage scénique ;
- Inspiration cinématographique ou participation intermédiaire sur la scène ;
- Liens entre un texte et le contexte social de sa représentation : actualisation? affirmation idéologique?
- Réceptions critique et publique de mises en scène ;
- Fortune scénique de Camus selon une répartition géographique, linguistique, culturelle ;
- Interprétation de l'inégalité dans l'appréciation des quatre pièces de Camus par les praticiens de théâtre ;
- Significations de la faisabilité scénique et de la popularité ;
- Fortune scénique du Camus adaptateur et du Camus traducteur de pièces étrangères ;
- Relations entre représentation théâtrale et critique littéraire, entre professionnels de la scène et universitaires.

Mentionnons que les adaptations cinématographiques ou audiophoniques de textes camusiens sont aussi pertinentes.

Les propositions de **communication**, en français ou en anglais, de 300 mots environ, accompagnées d'une courte biographie, doivent être envoyées par courriel à Sophie Bastien : sophie.bastien@rmc.ca, avant le 1^{er} septembre 2008. Elles devraient indiquer, s'il y a lieu, le besoin d'appareils audio-visuels.

Également, une **table ronde** internationale sera constituée de praticiens de théâtre qui ont monté Camus. Un autre mode de participation au colloque serait d'en faire partie en tant qu'intervenant. À cet effet, il faut envoyer une lettre d'intention résumant l'expérience théâtrale en question (à sophie.bastien@rmc.ca avant le 1^{er} septembre 2008).

Comité scientifique :

- Sophie Bastien, Collège militaire royal du Canada
- Mark Orme, University of Central Lancashire, Royaume-Uni
- Geraldine F. Montgomery, chercheure autonome, France

Conférenciers d'honneur :

- Agnès Spiquel, présidente de la Société des Études camusiennes, Université de Valenciennes, France
- Raymond Gay-Crosier, vice-président de la Société des Études camusiennes et directeur scientifique des tomes III et IV de la nouvelle Pléiade Camus; professeur émérite, Université de Floride

Des démarches sont en cours en vue de la publication des actes.

COMPTES RENDUS

- **Pierre-Louis Rey commente *Le Premier Homme* d'Albert Camus, Gallimard, « Foliothèque », 2008.**

Publié en 1994, repris en 2000 dans la collection « Folio », *Le Premier Homme* attendait son « Foliothèque » ; il l'a désormais, grâce à notre ami, Pierre-Louis Rey. On connaît le principe de la collection: un essai suivi d'un dossier. On ne sait, ici, lequel des deux louer davantage.

Après une présentation générale, l'essai s'organise en trois chapitres : « Autobiographie et roman », « L'univers de l'enfance », « Hommage à la "patrie" ». Le commentaire est clair, élégant et ferme ; il met les informations érudites au service d'interprétations qui ne sont jamais assénées mais proposées à l'intelligence du lecteur ; il clarifie sans simplifier. *Le Premier Homme*, que P.-L. Rey assigne clairement au cycle de l'amour – mettant en exergue le motif de la bonté –, est relié au reste de l'œuvre de Camus. Ses enjeux majeurs ne sont pas esquivés, qu'ils soient d'ordre personnel (le « monstre ») ou politique (l'Algérie). L'éminent spécialiste du XIX^e siècle qu'est P.-L. Rey confronte utilement le roman autobiographique de Camus à *Henry Brulard* (on sait toute l'admiration de Camus pour Stendhal) et aux *Mémoires d'outre-tombe*.

Le dossier est remarquable. Entre des repères biographiques et une bibliographie, il répartit sous quatre rubriques des textes destinés à éclairer *Le Premier Homme* : « Camus avant *Le Premier Homme* » (des premiers écrits aux *Chroniques algériennes* en passant par les *Carnets*), « L'Algérie coloniale » (textes du Centenaire de la colonisation, souvenirs de Marc Baroli,...), « La "nostalgérie" » (Pélégri, Audisio, Boudjedra, Mannoni,...), « Récits d'enfance » (Tolstoï, Martin du Gard, Sartre, Simon). Les thèmes et les points de vue sont variés ; les notes introductives situent les textes avec précision et rendent compte du choix opéré. Sans se départir de son objectivité, P.-L. Rey ne s'interdit pas le frémissement complice : lui aussi est né en Algérie et aime le football...

Voilà un ouvrage utile, qui sert bien Camus. Il fallait ce « Foliothèque », tant *Le Premier Homme* rencontre désormais de lecteurs éblouis. L'ouvrage de P.-L. Rey y fraie de multiples entrées à ceux qui veulent en devenir des lecteurs lucides.

Agnès SPIQUEL

- ***Albert Camus in the 21st Century. A Reassessment of his Thinking at the Dawn of the New Millennium.* Edited by Christine Margerrison, Mark Orme and Lissa Lincoln. Amsterdam, Rodopi, coll. « Faux Titre », 2008. ISBN : 978-90-420-2358-1. 295 p.**

Ce volume réunit dix-huit études – onze en français, sept en anglais – dont la plupart proviennent de communications faites au colloque « Albert Camus au XXI^e siècle », tenu à Paris en 2004. Le sous-titre est nouveau, et pourrait laisser supposer qu'il s'agit d'une réévaluation de l'œuvre philosophique de Camus. Quoique les références à l'absurde et la révolte ne manquent pas, cependant, il n'y a aucune étude consacrée au *Mythe de Sisyphe*, ni à *L'Homme révolté*. Quant à la « pensée de midi » (deux mentions), Jørn Boisen propose qu'elle représente « une vision très personnelle [...], et non pas un principe politique de portée générale » (p. 125).

En effet, les études – regroupées thématiquement en trois parties traitant respectivement du colonialisme, de l'éthique et de la politique – portent autant sur les œuvres romanesques et dramatiques de Camus que sur ses essais ou ses écrits journalistiques. Ainsi un tiers des chapitres discutent, soit des œuvres fictives individuelles de Camus – *Le Premier homme* (Peter Dunwoodie), *Le Renégat* (Kevin Newmark) et « La Femme adultère » (Christine Margerrison) – soit leurs rapports avec d'autres œuvres : *L'Étranger* et *Snow Country* (« Pays de neige ») du romancier japonais Yasunari Kawabata (Tobias Cheung) ; *Le Premier homme* et des écrits d'Assia Djebar, notamment *La Disparition de la langue française* (Maria Teresa Puleio) ; *Le Premier homme* et *Kanaké*, une pièce anticoloniale de Jean-Marie Tjibaou, le chef assassiné du parti indépendantiste en Nouvelle-Calédonie (Raylene Ramsay).

La question générale de l'actualité de Camus est posée par Maurice Weyembergh et André Abbou, le

premier en distinguant entre la fiction et les essais, le deuxième en distinguant entre la valeur d'actualité et la valeur d'universalité de l'œuvre. Deux autres contributions discutent la tension chez Camus entre l'éthique d'une part, et d'autre part son hédonisme (Jørn Boisen) et sa quête d'un « au-delà » qui irait plus loin que la morale (Geraldine Montgomery). Dans le domaine de l'éthique médicale – seule trace de l'interdisciplinarité voulue du colloque – Rouven Porz, Jackie Leach Scully et Christoph Rehmann-Sutter comparent l'expérience de patients médicaux affrontant des diagnostics de maladies génétiques graves à celle de l'absurde. Quant à la philosophie, Lissa Lincoln fait une comparaison inattendue entre Camus et Foucault en soulignant l'influence mutuelle de Nietzsche, tandis que Samantha Novello, dans une étude d'un style que certains pourraient trouver rébarbatif, même opaque, réfléchit sur le rapport entre esthétique et politique camusiennes à travers l'œuvre du nietzschéen italien Gianni Vattimo.

Restent les questions brûlantes de la violence politique et de la politique internationale. Alors que Guy Dugas compare les attitudes de Camus et d'autres écrivains de l'« École d'Alger » – Mouloud Feraoun, Emmanuel Roblès, Jules Roy et Jean Sénac – face au terrorisme, John Foley tente d'établir les conditions minimales, selon Camus, du meurtre légitime. Dugas cite une lettre inédite de 1956 au romancier Pierre Moinot, qui montre un Camus sympathique à Israël, assez indifférent au sort des Palestiniens et regardant les « dictatures arabes » (p. 191) d'un mauvais œil. Camus aurait-il cependant été pour ou contre la guerre en Irak ? Pour, selon Mark Orme, bien qu'il eût protesté contre la manipulation et le mensonge qui l'ont accompagnée. Contre, conclut Foley, rappelant son appui à la loi internationale. Anne Teulat, qui regarde Camus comme un journaliste visionnaire, affirme paradoxalement que « ses analyses parfois erronées de la situation algérienne en 1955 [...] apportent des explications aux bouleversement mondiaux auxquels nous assistons » (p. 236).

Comme écrivent Orme et Margerrison dans leur introduction, chaque nouvelle génération, également située dans l'histoire et l'idéologie, semble refaçonner l'œuvre de Camus d'après les préoccupations sociales et politiques du jour. L'apport le plus solide de ce volume aux études camusiennes, cependant, est constitué par les réexamens critiques qu'il offre, soit des œuvres individuelles, soit d'aspects spécifiques de la pensée de Camus (les contributions de Dunwoodie et de Foley sont particulièrement précieuses à cet égard). Si Camus, pour certains, demeure ce que Virginie Lupo appelle notre « éternel contemporain », c'est surtout parce que son œuvre, comme nous le rappelle André Abbou, « n'a pas renoncé [...] à parler de valeurs humaines simples » (p. 183). Si, pour d'autres, cette œuvre n'a pourtant rien perdu de sa fascination, c'est parce que les valeurs qui la sous-tendent sont moins simples qu'elles paraissent au premier abord. Les essais réunis dans cette collection donneront en ceci ample matière à réflexion et à discussion.

Neil FOXLEE

- **Hamid Nacer-Khodja, *Sénac chez Charlot*, Pézenas, Domens, 2007, collection Méditerranée vivante.**

Notre ami Hamid Nacer-Khodja dont on connaît l'édition de la correspondance Sénac-Camus vient de faire paraître un *Sénac chez Charlot*. Les relations entre les deux hommes, liés à l'art et à la littérature en Afrique du nord, furent anciennes, même si Edmond Charlot, après un projet avorté de publications en 1949, n'a publié qu'un seul texte de Sénac : dix ans après la mort du poète, en 1983, son *Journal* tenu durant les mois de janvier à juillet 1954. Il était impossible de traiter un tel thème sans que le nom de Camus, qui a publié dans sa collection *Espoir* les poèmes de Sénac avec une préface de René Char, ne soit évoqué à de nombreuses reprises. Mais le principal mérite de cette publication est de tenter de mettre en perspective ce qui est communément appelé « L'École d'Alger » au sein d'un milieu culturel plus large, et de pointer que la vie littéraire et culturelle est toujours faite de cercles qui s'interpénètrent plus que ne s'excluent totalement. Au moins aux niveaux des individus. Jean Sénac lui-même a commencé à publier dans des revues tenues dans des cercles traditionnels et Edmond Charlot a publié aussi bien Edmond Brua et Robert Randau, figures tutélaires des « algérienistes » que Camus, Roblès ou Roy.

Guy BASSET

SUR CAMUS

Publications

- *Pierre-Louis Rey commente La Chute d'Albert Camus*, Gallimard, « Foliothèque », 2008.
- *Les Justes*, édition de Pierre-Louis Rey, Gallimard, « Folio Théâtre », 2008 [édition annotée et accompagnée d'un dossier]
- *La Peste*, Gallimard, coll. « Folioplus classique », 2008 : texte intégral + dossier par Mériam Korichi.
- *La Chute*, Gallimard, coll. « Folioplus classique », 2008 : texte intégral + dossier par Sophie Doudet.

*

- **Guy Dugas (dir.), *La Méditerranée de Audisio à Roy, Mémoire de la Méditerranée*, éditions Manucius, 2008.**

Le point sur l'Algérianisme, l'École d'Alger et l'émergence de la Littérature maghrébine de langue française : Amrouche, Bénisti, Kateb, Galliéro, Maisonneul, Charlot, Bosco, Bénisti, Montherlant, Soupault, Bélamich, Fréminville, Pellegrin, Grenier, Feraoun, Memmi, Guibert, Dib, Millecam, Pélégri, Randau, Fouchet, Roblès, Camus, Clot, Pia, Sénac.

[bon de commande à la fin du Bulletin ; frais de port offerts aux adhérents de la SEC]

- *Albert Camus in the 21st Century. A Reassessment of his Thinking at the Dawn of the New Millennium*, edited by Christine Margerrison, Mark Orme and Lissa Lincoln, Rodopi, Amsterdam-New York, 2008
[bon de commande à la fin du Bulletin]
- Christine Margerrison, *Women, race and origins in the writings of Albert Camus*, Rodopi, Amsterdam-New York, 2008.
- Jean Pélégri – Louis Bénisti, *L'enfance et le beau pays des images*, correspondances, images et textes inédits réunis par Dominique Le Boucher, éditions Marsa, 2008.
[bon de commande à la fin du Bulletin]
- Javier Figuero Moreno, *Albert Camus ou l'Espagne exaltée*, Autres Temps Éditions, 2008.
- David Camus, *Morgennes*, Robert Laffont, 2008. Le petit-fils d'Albert Camus raconte les jeunes années de Morgennes, le héros de son premier roman, *Les Chevaliers du royaume* (2005).
- Ron l'Infirmier, *La Chambre d'Albert Camus* et autres nouvelles, Éditions Privé, 2006. Après avoir raconté son quotidien d'infirmier sur son blog, l'auteur en a tiré un livre.

*

- Christiane Achour, « Camus, Roblès, Sénac : Le choc des humanismes », *Berbères*, revue de l'ACB (Association culturelle berbère), Paris, Dossier *L'Autre Camus*, 2007, p.34 à 37.
- Vincent Grégoire, « Le pacifisme de Camus », *Les Lettres romanes*, 2006, Tome LX- n° 3-4, Université Catholique de Louvain, p. 275-295.
- Jeanyves Guérin, « Camus and the Justice », *Slovak Review* (special/2007).

- Jeanyves Guérin, « De la peste et du choléra : Roman, histoire et épidémie », *Le Miroir et le Chemin : l'univers romanesque de Pierre-Louis Rey*, textes réunis et présentés par Vincent Laisney, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 235-245. Voir aussi, p. 339-345, la bibliographie où apparaissent les ouvrages et les articles de Pierre-Louis Rey consacrés à Camus.
- Pierre-Louis Rey, « Aspects du temps dans *La Chute* d'Albert Camus », in Paule Petitier et Gisèle Séginger (dir.), *Les Formes du temps. Rythme, histoire, temporalité*, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, p. 379-384.
- Jean Sarocchi, « L'Algérie au juste », *Catholica*, n° 97, 2007
<http://www.catholica.presse.fr/extraits-1-3.html>
- Paul-F. Smets, « Le cinquantenaire de *La Chute* d'Albert Camus : une rétro-vision intertextuelle », *Mélanges offerts à Jean Salmon*, Bruxelles, Bruylant, 2007, pp.1583-1603.
- dans le cadre du centenaire de la naissance de Jules Roy (voir le point sur ces manifestations sur le site de Guy Dugas <http://www.limag.refer.org/Pagespersonnes/Dugas.htm>), signalons les photos de Camus dans l'exposition – ainsi que la prochaine parution aux éditions Domens d'un *Jules Roy chez Charlot*, par Guy Dugas.

* * *

Dans la presse

- ***Le Point – Hors série, Penser l'homme, Sartre, Camus, Merleau-Ponty, Foucault, Ricœur, Levinas*** (avril-mai 2008), Camus, p. 37-49 : « L'homme Camus », par Olivier Todd + extraits du *Mythe de Sisyphe*, de *L'Homme révolté* et de *La Chute*, commentés par Anne O'Byrne + repères biographiques par Sophie Pujas.
- **Parallèles entre *L'Étranger* et *Les Mémoires de mon ami d'Octave Mirbeau* [1899]** (éditions L'Arbre vengeur, 2008)
 - dans sa préface, Arnaud Vareille écrit : « Face au réel, grotesque ou monstrueux, Mirbeau impose sa cruauté et son théâtre de l'absurde, quarante ans avant l'apparition d'un certain Meursault... »
 - dans *Le Monde* du 26 octobre 2007, Pierre-Robert Leclercq intitule son article : « Quand Camus perce sous Mirbeau », et il conclut ainsi : « D'un style simple pour traduire les états d'âme les plus complexes, les confidences de Charles L. font de lui l'ancêtre de Meursault, le personnage central de *L'Étranger*. Dans ses réactions devant sa propre misère et celle d'autrui, sa façon de se comporter en s'apercevant dans un miroir - « *Je me suis rencontré avec moi-même comme on se rencontre et comme on se croise avec un inconnu* » -, il est impossible de ne pas penser au roman de Camus. Et Charles L., étranger au monde et à lui-même, ne peut imaginer Sisyphe heureux. »
- **Parallèle entre *L'Étranger* et *Pardon ma mère de Jacques Chessex*** (Grasset, 2008) : « [...] revenons au point de départ, qui fait aussi curieusement penser à Camus, celui de *L'Étranger*. "Longtemps j'ai eu le temps. C'était quand ma mère vivait.[...] J'ai le temps. [...] Le temps de quoi ? Moi, de lui prouver que je l'aime et que je mérite son amour." » (*La Tribune de Genève*, 18 février 2008)
- **Réouverture à Alger des « Vraies Richesses, la librairie d'Edmond Charlot** : En effet, l'établissement Arts et Culture, dépendant de la Wilaya d'Alger, a procédé hier à la réouverture de la librairie « Les vraies richesses », sise au 3 rue Hammani, ex-Charras. Ce tout petit établissement, célèbre dans le monde entier, est le lieu où une partie du chef d'oeuvre *Le Petit Prince* a été écrit par son auteur Antoine de Saint-Exupéry, lors de ses escales d'aviateur à Alger. Siège de la librairie et des éditions Edmond Charlot, elle avait accueilli des auteurs de renom comme Albert Camus, Jules Roy... Animée par un personnage haut en couleurs qui avait tenu la dragée haute aux grands éditeurs parisiens, elle a été plastiquée en 1961 par l'OAS du fait des opinions et écrits indépendantistes ou libéraux qui s'y diffusaient. En rénovant le lieu, Arts et Culture a fait deux coups en un : ouvrir un

nouvel espace du livre à Alger, ce qui est déjà admirable, et rendre hommage à Edmond Charlot. L'inauguration hier s'est accompagnée d'une petite exposition de photographies de l'époque où l'on voit l'éditeur-libraire et certains de ses auteurs ainsi que des ouvrages sauvés de l'attentat perpétré par les commandos ultras. A proximité de l'université centrale d'Alger, le lieu promet d'être fréquenté, tel qu'il l'avait été par le passé pour diffuser les "vraies richesses" du savoir et de l'esprit. Dans ce quartier où la destruction d'un immeuble ancien laisse une impression de désolation et de vide, c'est un petit signe d'espoir pour tous ceux qui pensent que rien n'est jamais perdu. » (*El Watan*, 17 avril 2008).

- Ramon Pino et Wally Rosell, *Espagne 1936-1975 – Les Affiches des combattant-e-s de la liberté*, éditions Libertaires. À la fin de ce second tome d'affiches antifascistes espagnoles, est redonné **l'article de Camus dans *Combat* du 7 septembre 1944, « Nos frères d'Espagne ».**
- Le journaliste Edwy Plenel place MediaPart, nouveau journal sur le net, sous le signe de Camus : « Durant la longue marche qui nous a menés à ce projet, nous avons souvent pensé au *Combat* d'Albert Camus, ce quotidien issu de la Résistance et né à la Libération quand brillait l'espoir de refonder la République par un surcroît de démocratie, de solidarité et d'humanité. "Notre désir, écrivait Camus le 31 août 1944, d'autant plus profond qu'il était souvent muet, était de libérer les journaux de l'argent et de leur donner un ton et une vérité qui mettent le public à la hauteur de ce qu'il y a de meilleur en lui. Nous pensions alors qu'un pays vaut souvent ce que vaut sa presse. Et s'il est vrai que les journaux sont la voix d'une nation, nous étions décidés, à notre place et pour notre faible part, à élever ce pays en élevant son langage." D'un siècle à l'autre et d'un média à l'autre, du papier au Web, le programme reste inchangé. Je ne sais si cette référence nous portera chance, puisque *Combat* fait partie de ces espérances trahies dont l'histoire de la presse est encombrée. Quand, refusant de se compromettre, Albert Camus reprit sa liberté de journaliste, il eut ce mot : "Au moins, nous n'autrions pas menti. » D'ores et déjà, au seuil de cette aventure qui devient la vôtre, nous pouvons dire qu'au moins, nous n'aurons pas renoncé. » (MediaPart, 2 décembre 2007)
- *Le Monde diplomatique* du 3 mars 2008 republie « Albert Camus ou l'inconscient colonial », extrait de *Culture et impérialisme* d'Edward Saïd, à l'occasion de l'ouverture de la vente en ligne d'ouvrages étrangers qu'il a co-édités ces dernières années.
- Dans « Année du rat, année de tous les dangers » (*Le Grand Soir*, 18 février 2008), évoquant son « rat » à lui, Jacques Richaud écrit : « La première image forte, très forte, inscrite depuis mon enfance est littéraire et c'est celle-ci : "Le matin du 16 avril, le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier" Ainsi débutait *La Peste* d'Albert Camus qui, depuis ma première lecture adolescente me fit lier cette image du "rat mort" au péril qui s'annonce et que personne ne veut identifier. [...] Depuis cette lecture je savais que la vision du "rat mort" recense nos conduites et qu'il ne suffit pas de pousser la bête vers l'égout, sauf à consentir y sombrer un jour aussi. Sale rat ! J'ai bien sûr croisé d'autres rats dans ma vie, si j'ose m'exprimer ainsi, aucun n'a effacé cette image primitive de l'indice du mal, image aveuglante dans son évidence, décrite par Camus. »
- « Jérôme Kerviel , entre Kafka, Camus et Marx », Edward Hadas, *Le Monde*, 5 avril 2008 : « Jérôme Kerviel continue à bâtir sa réputation d'antihéros anticapitaliste. La dernière manœuvre du trader de la Société générale ajoute une pointe de Kafka et un soupçon d'Albert Camus à l'ombre de Marx, qui a déjà donné à ce jeune homme de 31 ans une forme de touche ironique de glamour. [...] M. Kerviel ne serait pas vraiment responsable des pertes dans la mesure où ses chefs ne l'ont pas arrêté et n'ont pas fait suffisamment attention. Cet argument a quelque chose d'existentialiste. Comme l'antihéros meurtrier, Meursault, dans *L'Étranger*, M. Kerviel a répondu à un monde hypocrite par un geste destructeur et autodestructeur. »
- Le metteur en scène, Marc Beaupré, qui monte à Montréal une adaptation du *Silence de la Mer* de Vercors, explique la veille de la première : « C'est une phrase d'Albert Camus qui m'a fait comprendre que le théâtre est une affaire d'espoir. Il a dit qu'il n'avait jamais vu autant de fraternité et d'espoir que dans un vestiaire sportif ou dans une coulisse de théâtre. J'espère que je vais être fier de ce que j'ai fait. » (*Voir Montréal*, 20 février 2008).

Au théâtre

- Jean-Paul Schintu a **lu des extraits du *Premier Homme*** le samedi 2 février 2008 à la Médiathèque Jean-Pierre Melville (Paris 13ème) www.jean-paul-schintu.com
- À partir de juillet 2008, la Compagnie du Piano voyageur et Art'Christal présentent « **Char, Camus, ou les deux soleils de Sénac** », correspondances, poèmes et inédits. Conception/réalisation : Églantine Jouve et Sylvia Chemoil. Renseignements : www/pianovoyageur.com/

- ***Les Justes* à Montréal**

L'idéalisme peut-il mener au terrorisme ? l'une des nombreuses questions soulevées par *Les Justes* d'Albert Camus

Le Théâtre Denise-Pelletier de Montréal (TDP) présente, du 25 janvier au 12 février 2008, *Les Justes* d'Albert Camus, une pièce toute d'actualité qui suscite une réflexion sur la nécessité et les limites de l'action politique face à l'oppression et à l'injustice. La mise en scène de ce drame qui va au-delà du simple fait historique – la fomentation d'un attentat à la bombe à Moscou, en 1905 – a été confiée au réalisateur André Melançon, un homme proche du théâtre et des acteurs. Cinéaste reconnu des *Contes pour tous*, André Melançon a consacré une grande partie de sa carrière à tourner des films pour la jeunesse. Depuis plus de six ans – avant même les événements du 11 septembre 2001 –, il souhaitait proposer cette pièce de Camus au public du TDP, plus particulièrement aux jeunes, dans l'espoir de « leur faire comprendre ce qui motive des êtres humains à poser des gestes aussi brutaux ». Le personnage de Kaliayev, jeune idéaliste et révolutionnaire, figure centrale des *Justes*, sera incarné par l'excellent Maxime Denommée qui a défendu le rôle-titre dans *Britannicus* de Racine au TDP, en 2006.

Les Justes, créé à Paris en 1949 alors que la ville peinait à se remettre du choc de la Deuxième Guerre mondiale, s'inspirent d'événements qui se sont déroulés en février 1905, à Moscou. Camus a voulu surtout et d'abord écrire « par respect pour des hommes et des femmes qui, dans la plus impitoyable tâche, n'ont pu guérir leur cœur ». L'écrivain est soucieux de présenter des personnages d'assassins qui éprouvent des sentiments comme tout le monde : la peur, l'amour, la pitié. Cette pièce expose les justifications politiques, philosophiques et parfois amoureuses, qui poussent les révolutionnaires à agir avec violence. Elle cerne les tourments et les angoisses qui découlent d'actions souvent courageuses même si elles sont condamnables.

Dans un entretien accordé pour les « Cahiers du TDP », André Melançon nous livre ce qui l'a guidé dans sa mise en scène des *Justes* : « ... cette question me servira de balise : Comment un révolutionnaire peut-il avoir une telle soif de vivre, adorer la poésie, la bouffe, les femmes et accepter en même temps de tuer et de se sacrifier par après ? C'est un grand paradoxe que de vouloir enlever la vie pour des raisons humaines. »

Au cinéma

Le réalisateur Kim Nguyen va tourner le film « La cité des ombres » en Tunisie dans les prochaines semaines, rapporte *La Presse*, journal québécois. Ce long-métrage met en vedette le Français Jean-Marc Barr et Claude Legault. On y raconte l'histoire d'un médecin militaire qui doit s'occuper d'une ville touchée par la peste. Cité par le journal, Nguyen parle de « fable humaniste » pour décrire son film qui est largement inspiré de l'œuvre de l'écrivain et philosophe français Albert Camus.

DISPARITIONS

Mostefa LACHERAF, écrivain, historien et essayiste algérien (1917-2007), contemporain d'Albert Camus.

Le 13 janvier 2007, Mostefa Lacheraf nous a quittés. Il allait avoir, le 7 mars, 90 ans. De quatre années plus jeune que Camus, il est tout à fait éclairant – pour comprendre l'Algérie intellectuelle de ce temps qu'ils ont partagé sans toujours le conjuguer – de connaître son itinéraire d'intellectuel bilingue de haut niveau pour approcher avec nuance les réseaux complexes de l'Algérie coloniale. [Cf. le site de référence : dzlit.free.fr ou Wikipédia, pour une biographie et une présentation de son œuvre]. Dans l'ouvrage publié en 1998 à Alger, *Des noms et des lieux – Mémoires d'une Algérie oubliée*, j'extrais un court passage de ces 330 pages denses et riches d'informations :

« Plus tard, à la fin des années 1940, en préparant des certificats de licence ès Lettres à la Sorbonne, je me souviendrai – par comparaison – de tout ce que j'avais appris à la Médersa d'Alger dans ces branches de la linguistique et de la littérature arabes parfois intimement soudées. Les cours de vieux français (XII^e et XIII^e s.) de V.L.Saulnier, ceux de Marie-Jeanne Durry sur les techniques de la critique littéraire et de la composition, les cours si brillants de Pierre Moreau consacrés à Diderot et à Stendhal, avec leurs digressions relatives à la bibliographie et à l'esprit de recherche, me replongeaient tous dans le bain d'une histoire « vécue » naguère comme une passion dévorante aux côtés des grammairiens et encyclopédistes de la langue arabe ou dans leur sillage inoubliable par le souvenir et les lectures. Lors de ma captivité, précisément, j'allais poursuivre ce contact avec le passé en me procurant les livres susceptibles de maintenir, dans la mesure du possible, des liens encore solides ». (p. 291)

La captivité dont il est question ici est celle que subit Mostefa Lacheraf après le détournement d'avion qui jette un éclairage médiatique sur un homme dont la discrétion et l'effacement étaient égales à la profondeur de son savoir et de son engagement. Il faisait partie, en effet, de la délégation des dirigeants de la « révolution algérienne », composée notamment par [Ahmed Ben Bella](#), [Hocine Aït Ahmed](#), [Mohamed Boudiaf](#) et Mohamed Khider, dont l'avion civil marocain est détourné, entre [Rabat](#) et [Tunis](#), par l'armée coloniale en Algérie le 22 octobre [1956](#). Il a été emprisonné aux [Baumettes](#), à [Fresnes](#), à [La Santé](#).

Pour ma part, comme je l'ai écrit dans ma contribution à un ouvrage collectif publié en 2006 [*Mostefa Lacheraf, une œuvre, un itinéraire, une référence*, coordination et présentation de Omar Lardjane, Alger, Casbah édition, 2006], ma proximité avec les œuvres de Mostefa Lacheraf a d'abord été toute littéraire. Dans l'amphithéâtre de la « Fac. centrale », de l'université d'Alger, rue Didouche Mourad, j'ai entendu pour la première fois le nom de Lacheraf par la présentation que nous en fit Jacqueline Lévi-Valensi en 1964-1965 dans son cours sur « La poésie algérienne de combat », « question d'oral » du programme du CES de Littérature française dans la Licence de Lettres Modernes d'alors :

« Devant l'indéniable beauté de certains poèmes de Mostefa Lacheraf, on se prend à regretter qu'ils soient aussi peu nombreux et qu'ils restent éparpillés dans des revues d'accès souvent difficile. Tour à tour ironique et tendre, Lacheraf témoigne d'une infinie possibilité d'émerveillement au monde, sans fausse naïveté, avec toute la lucidité et le sérieux d'une expérience parfaitement intériorisée.

Son imagination se nourrit souvent de paysages précis d'Algérie – montagne, mer, laurier-rose, ou sables de la dune – mais les anime d'une sensibilité très neuve au contact des choses.

Ce « pays de longue peine qui s'en vient du même assaut invisible chargeant l'espace jusqu'au sommet » est plus qu'un symbole : il est la vie, l'émotion, la souffrance, la vérité de tout un peuple ; mais Lacheraf affirme aussi le sens d'une continuité qui dépasse la notion même de peuple ou de race et devient celle de la vocation humaine vers l'amour du monde. Si précise que soit son évocation, on ne peut réduire à l'Algérie ce « pays de longue peine », pas plus qu'on ne peut réduire au témoignage de la seule histoire algérienne ce cri lancé par toute souffrance, et tout espoir (...)

Ces routes du temps replacent dans le mouvement même du monde chaque amertume individuelle ; cet élargissement de la pensée et de la sensibilité de Lacheraf explique peut-être la fréquence du symbole ou du thème de la marche, des chemins (...)

Cette citation déjà longue ne peut se poursuivre ; toutefois, elle me semble utile puisque cet ouvrage est difficilement consultable. On en appréciera chaque terme donnant de l'écriture de Lacheraf la mesure de la complexité de sa personnalité. [J. Lévi-Valensi et J-E. Bencheikh, *Diwan algérien*, Alger, SNED, 1967, 255p. Pour Lacheraf, pp.171 à 176.]

Dans nos conversations, Mostefa Lacheraf a souvent évoqué le nom d'Albert Camus. Ne s'y exprimaient jamais de diatribe et toujours mêlés, considération et regret que l'on peut sentir dans un des rares passages écrits qu'il lui a consacrés, en 1980, en analysant la position des Israéliens vis-à-vis des Palestiniens :

« Nous avons connu, en Algérie, le même ostracisme sémantique à l'égard de l'emploi du mot "algérien" concernant nos compatriotes sous l'occupation coloniale française, et même un homme aussi éclairé qu'Albert Camus - mais malheureusement gagné aux préjugés de son milieu - n'a jamais manqué à cette règle négatrice de l'identité nationale d'autrui puisque dans tous ses romans et articles sur notre pays, il a parlé des "Arabes" et à aucun moment des "Algériens" (...) ne les référant jamais à une patrie, l'Algérie, dont ils étaient les enfants légitimes depuis des millénaires. » [p.171, dans *Algérie et Tiers Monde*, Bouchène, 1989]

Il me semble que dans « Le damier algérien » à reconstituer permettant d'approcher l'étude de l'Algérie intellectuelle par des itinéraires comparés, la connaissance de cet intellectuel algérien est indispensable.

Christiane Chaulet Achour
Mai 2008

Jacques BROSSÉ

Né le 21 août 1922 à Paris, Jacques Brosse est décédé le 3 janvier 2008, à l'hôpital de Sarlat. Il avait reçu en 1987 le Grand Prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. La presse quotidienne, notamment *le Monde* (27-28 janvier 2008), lui a rendu hommage, soulignant souvent sa rencontre avec Camus.

Jacques Brosse a évoqué ces relations dans son livre *Retour à l'origine, itinéraire d'un naturaliste zen*, publié en 2002 dans la série « Courants de pensée » de la collection Terre Humaine dirigée par Jean Malaurie chez Plon. Il rappelle qu'en 1945, il se lia d'amitié avec Albert Camus qu'il admirait. Il adressa à Camus une brève nouvelle intitulée *Le Secret* et fut surpris que Camus lui réponde et lui demande de passer le voir chez Gallimard. « Dès notre première entrevue, il me dit qu'il avait l'intention de faire publier *Le Secret*. Il tint parole. » (p.74) Ce texte parut dans le numéro 23 de *L'Arche* sous le nom de Jacques Ayencourt. Il est d'ailleurs dédié explicitement à Albert Camus et ouvre le numéro avant les signatures d'André de Richaud, Thierry Maulnier et Denis de Rougemont. Cette parution est le témoignage de l'implication de Camus dans la vie de la revue.

Jacques Brosse raconte aussi comment la parution de ce texte est à l'origine de sa nomination comme correspondant de la Radio française aux Nations Unies à New York, poste qu'il a occupé durant deux ans.

Le livre de Jacques Brosse publie, par ailleurs, en fac-similé (p.73) une lettre manuscrite non datée de Camus. Il lui demande de fournir ses notes « très remarquables » sur New York pour les publier dans la revue *Empédocle*. Le numéro 4 (août-septembre 1949) publie effectivement *Les nouveaux mystères de New-York* par Jacques Ayencourt.

Ce double engagement de Camus en faveur d'un auteur, à quelques années d'intervalle, mérite d'être souligné car les témoignages du rôle de Camus dans la publication de textes sont encore peu nombreux. La fin de la lettre de Camus est encore plus émouvante : « Mais pourquoi diable n'écrivez-vous pas plus. Quand vous vous donnez un objet, comme New York vous obtenez le maximum. J'attends Les Mémoires d'un chercheur d'or maintenant. »

Guy BASSET

BON DE SOUSCRIPTION

MARSA Editions a le plaisir de vous annoncer la publication de l'ouvrage :

Louis Bénisti

Jean Pélégri

L'Algérie, l'enfance, et le beau pays des images

Correspondances, images et textes inédits, réunis par Dominique Le Boucher

Ouvrage 15 X 21 cm, couv couleur, 88 p. sur papier ivoire satiné, 48 ill. ISBN 978-2913868-78-9

Jean Pélégri, l'écrivain terrien, et Louis Bénisti, le peintre de la Kasbah d'Alger, se sont retrouvés dans l'amour du paysage d'Algérie et de son peuple "humble et généreux" selon les mots de Jean Sénac. Au gré de leurs rencontres, Jean Pélégri s'enchanté des peintures "de l'intime et du cœur" de Louis Bénisti et de son écriture "tout près de la vie". Leur plaisir commun de raconter des histoires nous offre un échange savoureux et passionné de lettres et de poèmes réunis dans ce livre où chacun d'eux évoque "l'enfance et le beau pays des images".

Dominique Le Boucher est née dans la banlieue parisienne au cœur d'une réalité et de cultures métisses et plurielles. Après avoir été céramiste et peintre, elle s'engage dans l'écriture avec la rencontre des artistes et écrivains d'Algérie. Elle collabore à plusieurs revues tournées vers la création maghrébine, et a publié une dizaine d'ouvrages.

BON DE COMMANDE

**A DECOUPER SELON LE POINTILLE, A REMPLIR ET A RENVOYER, AVEC VOTRE CHEQUE, A :
MARSA EDITIONS 103 BD MACDONALD 75019 PARIS**

.....

....

NOM

PRENOM

ADRESSE

.....

.....

.....

.....

Commande exemplaire(s) de l'ouvrage **Louis Bénisti, Jean Pélégri. *L'Algérie, l'enfance, et le beau pays des images*** au prix de 15 Euros l'unité TTC (frais de port offerts)

Ci-joint un chèque de Euros, libellé à l'ordre de MARSA Editions.

Je recevrai l'ouvrage par voie postale, sous huitaine.

Date

Signature

Albert Camus in the 21st Century

Un réexamen de sa pensée à l'aube du nouveau millénaire

Édité par Christine Margerrison, Mark Orme and Lissa Lincoln
Amsterdam/New York, NY 2008. 295 pp.

ISBN: 978-90-420-2358-1 Paperback € 60,-/US\$ 90.-

Online info: <http://www.rodopi.nl/functions/search.asp?BookId=faux+308>

Dans la première décennie d'un nouveau siècle, ce recueil bilingue examine la popularité intacte de Camus pour une nouvelle génération de lecteurs. Sur des points cruciaux, le monde que connaissait Camus a radicalement changé : la décolonisation, la chute du rideau de fer, une nouvelle ère de globalisation et l'essor de nouvelles formes de terrorisme ont toutes provoqué un nouvel examen des écrits de Camus. Si l'Absurde a touché autrefois une corde sensible, il est tout aussi probable maintenant qu'on voit en Meursault une figure coloniale qui exprime l'aliénation du colon par rapport à sa terre natale. Pourtant cette orthodoxie croissante doit aussi tenir compte des raisons pour lesquelles une nouvelle génération de lecteurs algériens s'est sentie proche de Camus. De même, isolé autrefois à cause de sa position anti-communiste, Camus a été adopté par des hommes de gauche mécontents, persuadés qu'il existe de nouvelles formes de totalitarisme dans le monde. Ce volume, qui contient des interprétations des œuvres littéraires de Camus, de ses articles et de ses écrits politiques, intéressera tous ceux qui cherchent à réévaluer l'œuvre de Camus à la lumière de questions éthiques et politiques qui restent pertinentes aujourd'hui.

CONTRIBUTEURS: Mark Orme – Christine Margerrison – Lissa Lincoln – Maurice Weyembergh – Peter Dunwoodie – Maria Teresa Puleio – Raylene Ramsay – Kevin Newmark – Jørn Boisen – Geraldine F. Montgomery – Tobias Cheung – Rouven Porz – Jackie Leach Scully – Christoph Rehmann-Sutter – André Abbou – Guy Dugas – John Foley – Virginie Lupo – Anne Teulat – Samantha Novello

ORDER FORM

Please send me copy / copies of **Albert Camus in the 21st Century**.....

Postage: First item € 7-/US\$ 9,10 every subsequent item € 4,- / US\$ 5,20

New Publication Offer: Paper: €60,-/ US\$90.-

With special discount: € 42,-/ US\$63.-

Valid until April 20, 2008.

Shipping/Billing Address

Name _____

E-mail: _____

Address _____

Your e-mail details will be added to or updated on the Rodopi mailing list for information about other products and services provided by Rodopi.

City/State _____

Please tick here if you do not wish to receive such mailings: ☺

Country _____

We do not rent or sell our mailing list to other companies

Mode of payment

Check enclosed Please Bill Visa Card / Master Card / American Express Card nr.:

Exp. Date: _____ Please also provide the last three digits of the security code given on the back of your card: _____

Rodopi

USA/Canada: 295 North Michigan Avenue, Suite 1B, Kenilworth, NJ 07033, USA

Tel. 908-298-9071, Fax 908-298-9075, Call toll-free (U.S. only) 1-800-225-3998

All Other Countries: Tijnmuiden 7, 1046 AK Amsterdam, The Netherlands

Tel. ++ 31 (0)20 611 48 21, Fax ++ 31 (0)20 447 29 79

orders@rodopi.nl **www.rodopi.nl**

SOUS LA DIRECTION DE GUY DUGAS

LA MÉDITERRANÉE

DE
AUDISIO

AMROUCHE/KATEB
GALLIERO/MAISONSEUL
CHARLOT/BOSCO/BÉNISTI
MONTHERLANT/SOUPAULT
BÉLAMICH/FRÉMINVILLE
PELLEGRIN/GRENIER
FERAOUN/MEMMI/GUIBERT
DIB/MILLECAM/PÉLÉGRI
RANDAU/FOUCHET/ROBLÈS
CAMUS/CLOT/PIA/SÉNAC

À
ROY

Mémoire de la Méditerranée
Éditions Manucius

NOUVEAUTE EDITIONS MANUCIUS

SOMMAIRE

G. Dugas : *Vers un nouvel humanisme méditerranéen*

HERITAGES ET REJETS

M. Corriou : *Tunis et la Méditerranée dans la littérature française du protectorat*

H. Rufat : *L'archipel méditerranéen d'Albert Camus*

FRERES DE SOLEIL

G. Rieger : *De Naples à Lourmarin, une amitié méditerranéenne: H. Bosco-J. Grenier*

G. Basset : *Claude de Fréminville et ses pairs (Audisio, Amrouche, Roblès, Roy)*

J. Cantier : *L'après-guerre de Jules Roy: naissance d'un écrivain-soldat*

A. Loreti : *A. Guibert, des liens fraternels entre Maghreb et Italie (1929-1945)*

D. Vincent : *Jules Roy et le souvenir de Max-Pol Fouchet*

J.-P. Bénisti : *Les peintres de l'École d'Alger et la Méditerranée*

IDEOLOGIES MEDITERRANEENNES

E. Arend : *Épistémologie méditerranéenne de Gabriel Audisio*

P. Masson : *Jean Amrouche, un homme entre deux rives*

J. L. Roy : *Jules Roy à l'école d'Alger*

B. Tritsmans : *Mythologies méditerranéennes et artisanat chez E. Roblès*

P. Rivas : *Camus, Roblès, Sénac et le triangle identitaire Espagne, France, Algérie*

C. Guedj : *La Méditerranée solaire de Gabriel Audisio*

S. Sayeh : *Espace et littérature: une lecture de l'Action d'Emmanuel Roblès*

L'ECOLE D'ALGER ET APRES

A. Zoppellari : *Jean Pélégri, écrivain du terroir algérien*

D. Brahimi : *Les écrivains algériens d'expression française et la mer*

H. N. Khodja : *Sénac, Camus, Roy, Audisio... jusqu'où la fraternité?*

EN GUISE DE CONCLUSION

G. Dugas : *L'école Nord-Africaine des lettres et son rêve méditerranéen*

Commande à adresser à :

Editions Manucius – 9, rue Molière – 78 800 Houilles.

Règlement par chèque libellé à l'ordre des éditions – Frais de port offerts.

Format : 15x24cm – 300 pages – 25 euros

**Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion
pour l'année 2008
à la
Société des Études Camusiennes**

Je, soussigné(e) :

Nom-Prénom :

Adresse :

.....

(éventuellement : téléphone, fax et/ou adresse électronique) :

.....

- Verse la somme de : 10 euros [étudiant]
 20 euros [adhérent]
 plus de 20 euros [bienfaiteur]

Mode de règlement :

- Chèque n°.....de la banque :.....
à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à :
Georges Bénicourt - 6 rue de l' Arsenal - 35000 Rennes

- Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
13507	00113	13445631909	64

NOM : SOC ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1350 7001 1313 4456 3190 964

SWIFT (BIC) : CCBPFRPPLIL

- Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC
 Autre (préciser) :

Date et signature :